

Du même auteur :

Crafouilli, légendaire récit

Ed. les provinciales mars 2000

<http://www.lesprovinciales.fr/Crafouilli-legendaire-recit.html>

La Chair

Ed. Jean-Pierre Huguët (collection les sœurs océanes) mai 2008

<http://www.editionhuguët.com/livres/pagelivres/S6chair.html>

La participation au concret (entretien avec René Balme)

Ed. la passe du vent octobre 2009

[http://espacepandora.free.fr/Edition la passe du vent/entretiens.html](http://espacepandora.free.fr/Edition%20la%20passe%20du%20vent/entretiens.html)

ISBN 2-9526421-0-9

EAN 9782952642101

© Serge Rivron

<http://srivron.free.fr>

OCTOBRE RUSSE

chronique vulgaire

AVERTISSEMENT CONCERNANT CETTE VERSION PDF :

*Mis en ligne sur plusieurs sites et blogs Internet de janvier 2006 à fin octobre 2013, la version intégrale d'Octobre russe en PDF a été **téléchargée gratuitement environ 12000 fois** (dont 8292 sur mon seul site). Le livre, lui, édité par mes soins en avril 2010, n'a été **vendu à ce jour qu'à 212 exemplaires**.*

Militant de la liberté de circulation des œuvres sur Internet, j'avais fait le pari de la générosité du public, imaginant pour le pratiquer moi-même que lorsqu'une œuvre diffusée virtuellement lui plaisait, il l'achetait. Octobre russe déplairait-il à ceux qui l'ont lu ? Impossible de le croire lorsqu'après 7 années de présence sur mon site il est encore téléchargé plus de 40 fois par mois. Impossible de le croire au vu des témoignages enthousiastes que m'ont adressés quelque 600 lecteurs. Il faut donc me rendre à l'évidence : mon pari sur la générosité spontanée du public est perdu.

*Je mets donc aujourd'hui en ligne, à mon plus vif regret, cette version incomplète de ma chronique, **en espérant que les larges extraits que vous allez lire vous inciteront à me le commander** – à l'adresse **srivron@free.fr***

Serge Rivron, le 24 octobre 2013

CLASSIQUE INTRODUCTION

Ça faisait un bail qu'il me couvait dedans, ce voyage, je crois depuis que Christophe était parti en aventures là-bas, à la fin des années 80, à l'époque où Gorbatchev pointait juste sa fraise.

Christophe Feutrier : aventurier et homme de théâtre inconnu en France, né en 1964 à Saint-Étienne. L'histoire qui suit n'est pas la sienne, mais elle le côtoiera pas mal, alors il vaut mieux le présenter tout de suite. L'histoire qui suit, d'ailleurs, n'a aucune prétention à être l'histoire de quiconque, juste quelques bribes, des morceaux de la saga des humains, autant qu'on peut se permettre tant qu'on en fait partie. Si elle se présente sous la forme d'une chronique, c'est qu'elle est née des notes prises pendant les vingt et quelques jours et nuits que j'ai passés là-bas, et que j'ai essayé de rendre tels qu'ils se sont éparpillés, sans suivi de convenance, sans trop de fard non plus, sans même savoir au début que j'aurais envie d'en faire un livre. Des notes prises pour la promesse que j'avais faite à quelques proches, épouse, enfants, copains, de leur prévoir une petite relation de voyage, avec toute l'impudeur et la bêtise spontanée qu'on manifeste dans ce genre d'occurrence, sans se cacher.

J'ai horreur des journaux intimes, de ce "moi je" qu'on y jette en pâture, le plus souvent par mégarde : le monde est une vision tellement partagée, que le moins qu'on puisse attendre de ceux qui en écrivent c'est un peu d'oubli de l'ego. Même si on sait bien qu'en définitive c'est l'ego l'ultime grille de lecture, la suite des minutes et des heures qui secrètent nos vies dépend toujours des lenteurs, des errements, des aperçus ou des certitudes de ce qui les précède : notre propre passé, bien sûr, mais celui du monde, surtout. Hélas ! le journal intime oublie presque toujours de se référer à ce "surtout". À moins d'un grand dessein, plus englobant, plus vaste, les auteurs de confidences ont tendance à nous tartiner de leur nombril jusqu'à l'usure, montrant seulement combien on évacue le monde avec promptitude quand on commence à vouloir se mettre en scène dedans.

Bref, ça me disait pas spécialement de raconter mes bitures, mes réveils vaxeux, mes douches, mes tendresses, exaltations, râleries et autres veuleries, estampillés par la fausse signature du quotidien qu'on imite si forcément, dans ce genre de prose. Et pourtant, c'est quand même bien un peu ce que je livre, puisqu'*Octobre russe* n'est ni un roman ni un reportage,

rien n'y étant romancé ni rien vraiment documenté. Je ne vais pas expliquer ici comment j'en suis venu à vouloir ça, j'espère qu'on le comprend au fil des lignes, et entre elles. Pas t'expliquer ma vie, non plus : puisque rendu à en étaler un bout, de par cette reddition j'accepte d'avance tes exaspérations, tes moqueries ou tes envies face à tout ce qui pourra t'en transparaître. Je voudrais simplement essayer de te mettre un peu dans le bain de ce qui va suivre, puisqu'on y est, et qu'on n'a pas gardé les cochons ensemble.

Donc il m'attendait de loin, cet octobre en Russie. Christophe parti vivre dans ces contrées depuis près de quinze ans, on se voyait d'évanescences rencontres, pendant ce laps. Lui toujours m'invitant à le suivre pour une virée, moi toujours lui promettant bientôt, et toujours remettant. Sa vie là-bas me paraissait irréaliste, entre nos quelques jours par an où il me racontait ses errances, ses relations, ses échecs, avancées, doutes, succès, et toutes les embrouilles des fils que tissait sa vie de plus en plus "cendrarsienne". Une vie de rêve, au fascinant et à l'inquiétant sens du mot. Il me traduisait parfois de la presse allemande ou russe, qui parlait de lui, d'un de ses spectacles. Nous nous voyions aussi pour travailler, essayer de faire avancer tel ou tel dossier auprès d'une institution, échanger des idées sur un projet qu'il avait en cours, élaborer des chantiers communs toujours laissés à l'abandon.

Et puis un jour de 1999, nous avons conçu celui d'une pièce-atelier, qui réunirait des Russes et des Français sur une scène. Toujours ce rêve babelisant qui hante les hommes, arriver à faire se catapulte des langues et des cultures différentes pour se rapprocher de l'universelle entente. Mais l'essayer en vrai, pour un moment déterminé, sur un plateau de théâtre : tenter de donner corps et sens à une partition de textes d'origines linguistiques diverses jouée dans diverses langues. Ce projet, tout captivant qu'il nous paraisse, a pas du tout rencontré le soutien d'aucune institution culturelle en terroir d'ici. Mais Christophe s'étant taillé une réputation en Russie, il a pu glaner l'argent nécessaire auprès de potentats à l'Ambassade de France là-bas, et trouver une scène nationale à Moscou qui ose l'aventure.

Entre-temps, il avait épousé Natacha, et peaufiné l'idée, qui s'est appelée *Entre Nous*, un assemblage de textes issus de la tradition (Guignol, Petrouchka), et de trois auteurs contemporains : Eugène Ionesco, Daniil Harms et Valère Novarina. Je lui ai proposé des candidats comédiens français, l'ai aidé un peu dans l'administration. Il m'a demandé encore une fois de me joindre à lui : "tu pourras en profiter pour essayer de trouver un traducteur à *Crafouilli*", qu'il m'a miroité. *Crafouilli*, c'était alors mon seul bouquin paru, en mars 2000 dans l'indifférence générale. Il l'avait fait lire à une adjointe d'ambassade qui avait, paraît-il, bien aimé. La Russie était à l'intérieur de moi depuis si longtemps, ça a fini de me convaincre. Le voyage était en route.

CHAPITRE PREMIER : où l'on s'imprègne gentiment

11 septembre 2001 – 4 octobre 2001

J'ai jamais aimé les avions, d'abord parce qu'ils nous passent trop vite d'une ville à une autre, réduisent le monde à une succession de chambres d'hôtels, en fait. Et puis parce qu'avec le temps, je me suis mis à souffrir du vertige. Déjà que ça me disait pas d'aller à Moscou comme ça, c'est pas l'affaire des *Twins* qui allait me faire changer d'avis, t'imagines. Finir en torche dans un de ces zingues assassins, merci bien, j'ai pas l'âme à rendre sans prévenir ! D'autant que j'étais en train de retaper ma salle de bains, et je savais très bien que j'aurais pas le temps de tout finir avant le départ, prévu le 1^{er} ou le 3 octobre – ça je le savais encore pas bien (les autres français du projet partaient un peu avant). C'est donc en plein dans l'effervescence d'Oussama Ben Laden, dont je dois t'avouer que j'étais assez peu captivé, quitte à passer pour un qui n'a pas le sens de l'Histoire farouchement offensif, que je me suis retrouvé à la boutique lyonnaise d'*Intercars* (j'habite dans la région, un village du nom de Sain-Bel) acheter mon aller-retour, finalement pour le 2 octobre, départ de Paris Montparnasse à midi.¹

Je m'étais bien préparé psychologiquement (comme disent les coaches) aux 54 heures de voyage annoncées. Le seul truc que j'avais mal calculé, c'était trois jours que je devais passer juste avant au Théâtre de la Croix-Rousse, une manifestation appelée *Le Bocal*, dix écrivains (dont je), cinq metteurs en scène et une vingtaine de comédiens enfermés pour créer du spectacle. La soirée du lundi s'était terminée la veille (ce que j'en dis, c'est pour que tu saches que le 2 octobre 2001 était un mardi) à trois heures du matin, et c'est accompagné par ma petite Fred² et par un mal de tête sévère que, dans l'aube ensoleillée, j'ai rendu en gare de Perrache (à Lyon), puis par

¹ Je comprendrais très bien que tous ces détails t'ennuient prodigieusement, alors si tu veux les sauter, te gêne pas, y a des trucs plus croustillants après. Moi, il faut quand même que je pose le décor, qui a son importance pour bien tout suivre la suite. On se retrouve dans quelques pages, si tu veux...

² Mon grillon du foyer (mon épouse, si tu préfères).

TGV à celle de Lyon (à Paris), et de là à Montparnasse où attendait le car. Il faisait chaud, le vent soufflait par bourrasques. Y'avait presque que des femmes à partir d'ici, une quinzaine de passagers au total, tous russes ou biélorusses (sauf je).

Jusqu'à Anvers (Belgique) atteinte de nuit, j'ai pu lire bien tranquille au milieu des élancements de ma céphalée, un bouquin que je me permettrais de te recommander si on se connaissait : *T'NT*, d'Alain Turgeon, un canadien lyonnais rencontré l'avant-veille au *Bocal*, qui réussit là-dedans le prodige de réinventer à la fois la biographie et la négritude en littérature. Performant. Et puis d'Anvers à Rotterdam et La Haye (ruisselante de luxe, ni beau ni laid, classieux), le car a commencé à se remplir drôlement, des Slaves chargés comme des mules de bagages à main envahissants, qu'ils refusaient d'enfourer dans le coffre avec leurs monceaux d'énormes valises pas à main. Je me suis retrouvé tassé sur la banquette du fond, dans une chaleur effroyable vu que la clim' était dérégulée. À Rotterdam, pour parachever, on a chargé une quinquagénaire boulotte qui est venue me serrer encore plus et qui arrêta pas de grabotter dans ses paquets. J'ai zappé Amsterdam, je m'étais endormi.

Réveillé d'inconfort bien avant l'aube, j'ai longtemps cherché à savoir où on était, mais vu ma situation dans le car, je ratais tous les panneaux, les phares à l'avant avait toujours fini d'éclairer les lettres quand mon arrière passait devant. Quand le soleil a point, le paysage était splendide, alternance de forêts et d'immenses prairies. Peu avant huit heures, on est arrivé à une grosse file d'attente : la frontière germano-polonaise. On a mis près de quatre heures pour la franchir.

Comme il était largement temps, on s'est arrêté trente kilomètres plus loin pour manger, dans une auberge assez sympa où tous les cars s'arrêtent, leurs compagnies doivent avoir des ententes illicites. J'ai passé le repas en causerie avec un jeune biélorusse prénommé Alexeï, qui parle le français sans accent. Après, ça a été la Pologne. Tudieu ! que je n'aimerais pas habiter ce que j'en ai vu : une autoroute, d'abord, apparemment la seule du pays ; on l'a quittée au bout d'une heure pour une nationale encombrée de véhicules usés et lents, bordée de bourgades qui ressemblent désespérément à des bourgades, parsemée de maisons tartes comme des pavillons SNCF. La chaleur dans le car était toujours aussi déconditionnée, les deux postes de télé suspendus diffusaient sans arrêt des films américains doublés par un seul Russe, qui dit tous les dialogues comme en direct, lit le générique, et commente même certains plans pour qu'on pige mieux ce que montre l'image. Un régal, au vrai ! Dire qu'en repérant ces télé au début du voyage, j'avais craint d'avoir à les supporter... Dans les intermèdes de mon attention

(c'était du russe, quand même, je suis pas bilingue facile!), j'ai commencé, et fini quelques heures plus tard, *Stupeur et Tremblements*, d'Amélie Nothomb.

De Varsovie à dix heures du soir, je ne garderai que le souvenir de ses périph' aux abords verdoyants et propres, genre ville-phare, longés d'affiches lumineuses, de grands centres commerciaux, de cinémas vitrés fluorescents. J'ai bien noté aussi que les grands distributeurs français rappelaient leur présence pas bien ancienne à coup de guerre publicitaire, les *Géant*, *Carrefour*, *Lapeyre*, *Leclerc*, *Castorama*, tout écrit en français ou en anglais sur des panneaux à répétition.

À la frontière de la Pologne avec la Biélorussie, à minuit, on a avancé nos montres d'une heure et patienté encore deux autres. "Welcome to Paradise!" : c'est Victor, un autre jeune Biélorusse, qui ironise ça, en résumant la pensée de l'ensemble des jeunes du car, qui n'ont pas vraiment l'air bien disposés à l'égard du sol natal : je crois bien comprendre qu'ils ne rentreraient pas du tout s'ils n'avaient pas de la famille à rassurer, des études à finir, ou des papiers à refaire en vitesse avant de repartir. "Les filles, elles ont qu'une idée en tête : trouver un mari ailleurs", me confirme Alexeï, en déplorant un peu de n'avoir jamais pu sortir avec une compatriote à cause de ça, lui pourtant si beau. Pour nous mettre dans l'ambiance, les trois Européens qu'on est, à peine cinq cent mètres après la frontière chèrement conquise on nous fait descendre dans la nuit noire jusqu'à une cahute style entrée de chiottes, où un et une préposés nous demandent d'acquitter une taxe pour "assurance médicale", histoire de ne pas avouer tout crûment que c'est du racket. Christophe m'avait prévenu, mais quand j'avais interrogé la vendeuse (biélorusse) d'*Intercars* au sujet de cette taxe, elle avait ouvert de tels yeux ronds que je n'y pensais plus. Je m'en tire avec 2 marks, bien mieux qu'un infortuné et furibard Hollandais, qui doit verser 8 dollars sous prétexte qu'il restera la semaine en visite chez une amie résidente dans cet accueillant pays.

Nous traversons ensuite la sémillante ville de Brest, qui ressemble à un faubourg de Vénissieux en 1963 : rues peu ou pas éclairées, défoncées, cernées de cages à poules cubiques d'une dizaine d'étages, voitures épaves sur les trottoirs... Ça fleure bon la re-stalinisation permanente, on n'a pas dû parler goût ici depuis Alexandre le Grand. À un relais quelques minutes plus tard, j'interviewe Alexeï sur les conséquences de l'indépendance pour son pays. Le bilan ne lui paraît pas franchement florissant : ça aurait plutôt délabré la fierté nationale, "parce qu'heureusement que des relations normales ont pu se renouer rapidement avec les Russes, on n'avait plus rien,

la seule chose qu'on fabrique ici, c'est du chocolat³!

La route a repris et je me suis endormi. Quand j'ai rouvert les yeux, l'horloge lumineuse du car indiquait **7:45**. Biélorussie, ce plat pays qui n'est pas le mien. Une plaine infinie plantée de bouquets d'arbres, de pièces de forêts. Une double route toute droite, avec personne dessus. Au reste, c'est assez beau, on se croirait à Iouriatine, là où Jivago se fait enlever par les francs-tireurs de la Révolution, en rentrant d'une visite à Lara. Le ciel était gris. Un péage m'apprit qu'il restait 75 kilomètres jusqu'à Minsk, la capitale.

Ville impressionnante, après ces kilomètres de taïga⁴, mélange de bâtisses, boulevards et avenues de style soviétique années 50, et des nouvelles constructions d'une République qui n'a manifestement pas renoncé à l'héritage urbanistique stalinien (comme le récent Palais de la République, justement, tout en maousses colonnes néo-impériales). Aires, rues et bâtiments sont à la fois propres et vastes, ça verdoie un peu partout, beaucoup de parcs, de jardins. Certains lieux, proches du centre, rappellent des vues de Washington aux abords de la Maison Blanche, dans les reportages télévisés. Mais à regarder les gens nombreux marcher sur les trottoirs, l'idée terrible me vient qu'ils ne peuvent aller que là où ils vont, encagés dans cette ville plantée au milieu d'un désert, sans perspective autre que de refaire jour après jour, année après année, le même chemin de chez soi à chez soi en n'ayant vu que son bureau, son atelier, son magasin. Ville close, vie prisonnière, l'une et l'autre vidées vives, où de l'activité des hommes ne subsiste que la sociologie des relations obligées, sans presque d'histoire, sans économie, sans idéaux, sans ailleurs. J'ai beau me dire que cette vision d'épouvante n'est que le fantasme de mon inculture en matières biélorusses, elle m'épouvante quand même.

À la gare routière, nous changeons de car. Alexeï est arrivé, comme la plupart de ses compatriotes. Plus loin, sur le bord de l'autoroute infinie, des champs sont pleins d'une foule d'hommes et femmes qui ramassent des patates.

À 15h¹⁰⁵, nous sommes à Smolensk, ma première ville russe. Le temps paraît s'y être arrêté en 1960, sans avoir été précédé ni suivi d'aucune des "trente glorieuses" : vieilles autos, vieux bus, vieux vélos, vieilles bicoques,

³ Le chocolat *Spartak*, il paraît qu'il est bon.

⁴ Toujours cette étendue de prairie marécageuse entrecoupée de forêts de bouleaux et conifères, que pour simplifier j'appellerai faussement comme ça.

⁵ Heure russe, une de plus qu'en Biélorussie, soit deux d'avance sur la française.

vieilles gens dans de vieux habits, sur des places crevées logées d'autant de vieilles foires à la brocante. À un vieux carrefour, je prends une photo d'un clocher étagé devant lequel passe un vieux tram jaune.

À 15h30, la télé se met à diffuser *Taxi*, toujours doublé en braille. Il nous reste encore 350 bornes à tirer avant Moscou. Le nouveau chauffeur de ce nouveau car, dont la climatisation marche enfin, me semble assez mollasson, palliant sa conduite tartignolle par une totale absence de pauses depuis Minsk : nos vessies éclateront, mais nous serons peut-être à l'heure... Le temps est à nouveau superbe, et le soleil doré joue sur les pentes douces des petits vallons boisés traversés par la route.

À l'occasion d'une pause (enfin) dans une sorte de petit restoroute à point nommé *L'Oasis* au milieu de ma taïga, je tente de joindre Christophe sur son téléphone portable. J'essaie forcément plein de combinaisons de chiffres internationaux, locaux, d'ici, de là-bas et d'ailleurs, avant son numéro, et même son numéro tout nu : rien à faire, la version la plus performante aboutit sur une opératrice enregistrée qui me dit que this numéro is locked. Autant la technologie est au point, autant le service qu'on nous sert avec est sous-développé : comme si on pouvait pas nous mettre tout simplement en relation avec quelqu'un qui nous renseigne, en fonction d'où on appelle et d'où on veut appeler. La batterie du portable faiblit dangereusement. Je rappellerai de Moscou si je peux.

Toujours à *L'Oasis* je croise des images à la télé qui semblent dire qu'il se passe quelque chose au Moyen Orient⁶ - j'aurais vraiment dû mieux bosser mon russe avant de partir, je me retrouve totalement handicapé de la langue.

Autour de 17 heures, on passe devant d'incroyables villages d'isbas, des baraques en bois/tôle/parpaings, délabrées pourtant habitées, peintes parfois dans des couleurs violentes, turquoise, rose, orange, et leurs cimetières au bord de la route, eux aussi défoncés au milieu des bouleaux. Vers 18h30, donc à une heure et demie théorique du terminus gare de Kiev à Moscou – en roulant comme une moufle, toujours – il y a tout au long de la route, comme imaginées par la campagne immense, des longueurs d'étals où pendent des poissons fumés. Ça donne faim. Un peu plus loin, de-ci de-là, moins terroir, des types vendent des T-shirts et des serviettes de bain aux motifs criards made in USA étendus sur des fils entre deux arbres.

⁶ J'apprendrai le lendemain à Moscou qu'il s'agissait en fait d'un avion de ligne descendu par erreur par l'armée ukrainienne au-dessus de la Mer Noire. Ça donne pas envie de me rabibocher avec l'avion.

À 20 heures pétantes le car, hallucinant de ponctualité après ce périple de 4000 kilomètres, s'arrête à Moscou sur l'esplanade de la gare de Kiev, l'une des sept gares de la ville aux mille et trois clochers (remember Cendrars). Christophe ni Natacha ni les jumeaux Marozzi ni Claire Pétrouchine⁷ ne sont là, ça m'inquiète. J'essaye d'allumer mon téléphone, plus de batterie. Me voilà beau, j'espère que Christophe n'attend pas un appel de confirmation de ma part, ou qu'il n'est pas en train d'essayer de chercher à me joindre. Il fait assez frais, et je me vois pas passer la nuit dehors en attendant de les retrouver au théâtre demain. Première chose à faire : trouver une prise où brancher mon portable. Je demande à la petite hôtesse du car d'essayer de m'obtenir ce service du garde d'un parking derrière nous, dont j'ai repéré la cahute et qui doit avoir le jus. Elle le fait, assez à contrecœur, mais je comprends vite pourquoi : c'est apparemment le genre de service qu'on ne demande pas à un gardien de parking, ici. Il finit tout de même par accepter, en maugréant. Pendant que ma batterie commence à recharger, j'explique mon problème à Vitali, un jeune Russe anglophone avec qui j'ai sympathisé depuis Minsk. Il me prête son téléphone, mais toutes les combinaisons pour joindre Christophe continuent d'échouer, et aucun des deux numéros moscovites qu'il m'a laissés avant de partir ne répond. Vingt minutes se sont écoulées, je commence à trouver ça pas drôle du tout. S'il n'y a pas de message sur mon répondeur, j'envisage de me faire héberger par Vitali, qui a l'air de se préoccuper suffisamment de ma situation pour accepter.

J'en suis là de mes regimbages quand enfin j'aperçois Christophe, Natacha et les jumeaux sur le trottoir de la gare. Ouf. Christophe s'étonnait de n'avoir pas reçu d'appel, d'autant qu'il m'avait mailé lundi toutes ses coordonnées pour le joindre (il me semblait, aussi, que j'avais oublié un truc important avant de partir : regarder mes messages). Je présente mes compagnons à Vitali que je remercie, vais récupérer mon portable (en donnant 2 dollars au gardien de parking qui ne les refuse pas) et nous nous enfournons dans deux "taxis" (ici, on tend le bras quinze secondes au bord du trottoir et n'importe quelle voiture s'arrête, on propose un tarif au conducteur pour la destination qu'on souhaite et le type vous embarque si ça lui chante). On fonce dans la cohue d'immenses avenues où tout le monde fonce, direction la place Pouchkine pour se repaître de viande (c'est paraît-il un repas assez rare ici).

Le restaurant fait partie d'une chaîne qui s'appelle Ёлки Полки (prononcer Yôlki Pôlki), et propose diverses cuisines du monde slave. Le concept de

⁷ Les trois comédiens finalement retenus pour "l'expérience".

celui-ci pourrait faire fureur chez nous : tu remplis un grand bol de plein de viandes différentes coupées en lamelles, poissons, légumes et tu l'apportes, accompagné d'un œuf si le cœur t'en dit, à un type déguisé en Mongol qui fait frire tout ça à l'huile en le brassant avec d'immenses baguettes sur une énorme plaque. Trois minutes plus tard il remet tout dans ton bol et tu peux passer à un autre buffet pour ajouter des condiments, des épices, d'autres légumes à volonté, le tout pour 200 roubles (50 francs environ, soit 7,60 euros, ce qui n'est évidemment pas cher pour nous, mais qui l'est très pour le Russe moyen). Le restau est bondé, à l'intérieur et en terrasse !⁸

Un peu avant 23 heures nous nous séparons : Christophe et Natacha rentrent dans l'appartement qu'ils louent quand ils sont à Moscou ; Tim (qui a jusqu'alors dormi avec son frère à l'hôtel) va chez un copain qui héberge aussi Claire ; Simon et moi nous rendons à ce qui sera ma résidence officielle, l'hôtel *Восход* ("lever", sous entendu : de soleil), près d'une lointaine station de métro du nom de *Владикино* (Vladikino)

Dans le métro nous voyageons avec un groupe de jeunes qui se baladent avec leur bouteille de bière ou de vodka perso, et boivent, filles et gars, sans que les autres passagers aient l'air même de l'avoir remarqué. Je m'y habituerai assez vite, me rassure Simon.

Le "Soleil Levant" est un hideux immeuble style ZUP d'une quinzaine d'étages à la croisée de boulevards. J'ai droit à un petit interrogatoire de la part du factionnaire qui n'a pas été prévenu du fait que je remplaçais Tim. Heureusement, en prévision de cette situation, Tim m'avait donné son "propousk" – le papier d'enregistrement que tout visiteur ou résident de Moscou doit pouvoir montrer à toute réquisition – et Natacha avait écrit sur mon cahier une petite bafouille qui explique au susdit factionnaire qui je suis, tout en lui offrant la possibilité de contrôler mon identité à un numéro de téléphone sensé être celui d'un responsable du théâtre, et qui est en fait celui de Christophe. Le type appelle ; deux minutes de conversation et le tour est joué, je peux entrer (sous réserve de régulariser rapidement ma situation).

Nous montons. Simon va échanger son propousk contre la clé de notre chambre. La piaule est correcte, même si nous devons partager les toilettes avec la chambre voisine. Je vais d'ailleurs immédiatement occuper la douche, trois jours de car ça laisse des traces... Une petite discussion avec

⁸ Il fait 9° dehors, mais je constaterai rapidement que le froid ne fait jamais renoncer les moscovites au plaisir des terrasses, dont ils ont paraît-il découvert l'usage mercantile assez récemment.

Simon, qui me briefe sur les dix jours déjà passés au théâtre. Une petite vodka, et au lit. Tim a apporté et laissé ici *L'éternel mari*. Excellente idée, je décide de relire un des bouquins de Dostoïevsky que j'ai le moins apprécié, et dont j'ai toujours pensé que je l'avais lu trop jeune. Je m'endors au bout de trois pages.

Vendredi 5 octobre 2001

Lever à 8h30. Je fais un brin de toilette et de rangement en attendant que Simon se réveille, puis nous allons prendre notre petit-déjeuner dans un rade style cabane-terrasse à l'entrée du métro, où Simon n'était encore jamais venu. La taulière est accorte, j'arrive à l'aide de quelques mots simples qui me reviennent à nous faire servir à chacun son café sucré ou pas, comme on le souhaite, et deux Fanta. J'ai moins de chance avec un beignet qui me fait envie, et qui s'avère farci à la viande et à l'oignon ! Tant pis j'ai faim, je mange. Sur la terrasse, trois filles d'environ dix-sept ans boivent trois demis de bière. Dedans, deux types se font servir une bouteille de vodka. Nous sortons, l'air est plutôt doux sous le ciel gris.

Métro, sept stations et vingt-cinq minutes plus tard nous sommes à *Чеховская* (la station Tchékhouv, celle où nous avons pris le métro hier soir, plein centre de Moscou, correspondance avec deux autres lignes par les stations Pouchkinskaïa et Tvierskaïa). Un petit quart d'heure de marche jusqu'au Théâtre *Человек*⁹ par un très joli parc-perspective qui fait esplanade entre deux avenues. Nous y retrouvons Christophe qui me présente au staff du théâtre : Ludmila Rochkovane, la directrice et metteur en scène en titre de cette toute petite et néanmoins légendaire scène nationale ; Victor Platonov, le décorateur, un très grand professionnel, marionnettiste, vidéaste ; Victor Pétrovitch, administrateur plus pour longtemps, il a donné sa démission pour dans dix jours, ne pouvant plus supporter, au bout d'à peine un an, le caractère de chiotte de la grande Ludmila, qui en deux à six mois se brasse avec tous ses employés (sauf Platonov, un doux) ; Vladimir Biéliakine, chorégraphe renommé, qui a servi Vassiliev et travaille avec Christophe sur *Entre nous* ; Marina, l'assistante maison, une jeune étudiante stagiaire douce et triste. Et puis les comédiens : Xénia (prononcer Ksénia) Gromova, ravissante petite russo-ukrainienne aux yeux bleus ; Miléna Tsrovriéba, mignonne géorgienne à la voix d'or ; Alexeï Agapov, un géant rieur ; Alexeï Choutov, dit "le petit", assez grand quand même et très alerte ; Serguieï Antonov, quinquagénaire affable

⁹ Tchélaviek, littéralement "le gens" – l'homme.

qui m'offre du thé. Aucun ne parle un mot de français ni d'anglais. Claire Pétrouchine n'est pas encore arrivée. Pour tous, je suis l'administrateur de la compagnie de Christophe, *Trajectoire Autour Du Monde*.

Les présentations terminées, Biéliakine prend les Français pour leur faire travailler les danses, avec lesquelles ils ont apparemment du mal. Christophe m'emmène faire un tour dans le quartier, des rues bordées d'immeubles pas très hauts et d'anciens hôtels particuliers transformés pour beaucoup en ambassades. Les rues portent des noms de bouffe (rue du pain, rue de la nappe...), ce qui m'étonne. Christophe m'explique que nous sommes dans un quartier qui était autrefois dévolu aux magasins d'alimentation et aux cuisines du Tsar. Nous passons devant le théâtre de Vassiliev, que nous essayons vainement d'apercevoir en répétition par les vitres des soupiraux qui donnent sur son atelier en sous-sol. Nous allons à l'ancienne *Maison des Ecrivains*, que je tiens absolument à visiter et que je trouve en tous points semblable à la description qu'en fait Boulgakov dans *Le Maître et Marguerite*. Elle est aujourd'hui devenue restaurant haut de gamme (c'était d'ailleurs, au fond, déjà sa principale vocation à l'époque de Boulgakov). Nous en parcourons le rez-de-chaussée, entièrement et fidèlement restauré, avec sa grande salle des trophées (de chasse), une salle de fresques graffitées par des célébrités du 20^e siècle soviétique, un bar, une belle salle lambrissée avec escalier accédant à des mezzanines.

Au retour, Christophe me dit sa fatigue extrême (dès hier soir je l'avais trouvé très zombie) suite au cumul depuis trois mois de son boulot ici, de son déménagement de Saint-Étienne à Paris, et de la gestion permanente de problèmes administratifs en France et en Russie. De plus, il est inquiet de la préparation du spectacle en cours, la mayonnaise artistique mettant du temps à prendre entre Russes et Français, qui par ailleurs copinent assez, ce qui n'est déjà pas mal. Il trouve les Français encore bien trop en retrait dans la pièce, et espère beaucoup de ma présence à ses côtés pour les booster un peu.

En chemin je m'étonne de ce qu'une société (au moins celle qu'on voit vivre dans sa capitale) capable d'un virage à 180° en dix ans concernant son économie et les manifestations d'icelle, reste aussi désespérément immuable dans son bureaucratisme quotidien tatillon (flicage des étrangers, surveillance policière omniprésente – c'est fou le nombre d'uniformes que j'ai déjà croisés – démultiplication et soumission passive à une hiérarchie vétilleuse). Christophe m'explique qu'à part le taux de change et le décor, RIEN n'a changé, la bureaucratie, la soumission grégaire et l'inefficacité, tant décrites et moquées par la littérature slave depuis deux siècles, semblant un état endémique de la société russe.

18h30 : la répétition n'a pas été aussi catastrophique que le moral las de Christophe me l'avait laissé craindre. Reste qu'effectivement, on a l'impression que chaque clan joue sa partition, et que les Français (Claire enfin était présente) restent un peu sur la touche. Christophe leur reproche leur manque de force de proposition. Je crois, moi, que le montage de textes qu'il a concocté pour raconter *Entre Nous* sa vision "farce ontologique" des rapports des hommes entre eux à travers l'histoire, leur échappe encore presque entièrement, au moins dans le ton voulu, et qu'ils sont victimes de l'antériorité des Russes dans le jeu de cette pièce¹⁰. S'ajoute qu'en douze années de travail avec cette excellente école d'acteurs qu'on trouve à l'Est, Christophe est devenu un metteur en scène extrêmement exigeant et étranger aux mœurs laxistes de la création théâtrale de son pays d'origine. Je lui dis tout ça, et avec sa bénédiction je me fais l'interprète de sa cause artistique et de ses attentes auprès de "mes" petits Français.

Les comédiens français invitent les Russes, Christophe, Natacha et moi à dîner français chez Pierre X, le type qui héberge Claire et Tim. Grand et confortable appartement dans un colossal immeuble à façade lamartiniennement délabrée, tout près de la station *Курская* ("courskaia"). Ascenseur déginglue effrayant.

Pierre, environ trente ans, nous accueille chaleureusement, un bonnet à oreilles de Mickey sur la tête. Sa femme, actuellement en déplacement au Brésil, ne rentre que la semaine prochaine. Lui travaille pour le gouvernement russe, missionné par un bureau d'études français spécialisé pour l'eau. Son appartement est loué 1000\$/mois par sa boîte. Nous passons un long moment à discuter tous les deux des questions sur lesquelles il bosse ici. Ils ont défini une région-test (le bassin versant d'une rivière affluent de la Moskova). Les analyses menées depuis deux ans sur cette rivière et plusieurs autres ont révélé un état catastrophique, rivières et fleuves charriant des tonnes de métaux lourds (certains qu'on ne cherche même pas dans les études menées en Occident) et d'hydrocarbures, 90% de la faune et de la flore aquatique ayant disparus. Les stations d'épuration sont inexistantes ou totalement inefficaces. Les effluents des 12 millions de personnes vivant sur le territoire moscovite (10 millions d'habitants autorisés et, à la louche, 2,5 millions de clandestins – bien que toute personne résidant à Moscou même temporairement doive y être expressément autorisée) sont rejetés directement et quasiment en un seul point dans la Moskova à l'aval de la ville. Le gouvernement, sur le conseil de l'étude en cours, a commencé de légiférer il y a un an, principalement

¹⁰ *Entre nous* a déjà été créée en juillet, dans une première version uniquement russe.

d'abord en direction de l'industrie, mais les fonctionnaires chargés de délivrer les autorisations de rejet sont si mal payés (environ 600 francs par mois) qu'ils sont évidemment achetés par ceux qu'ils contrôlent. Pierre et son bureau étudient la mise en place d'une taxe sur la consommation de l'eau, qui permettrait de commencer à équiper (avec l'aide occidentale) et faire fonctionner des stations de traitement.

La soirée déjà bien engagée en discussions et toasts divers (les Russes, et plus encore les Géorgiens, adorent porter des toasts, parfois assez longs, avant d'écluser cul sec une litanie de petits verres de vodka), Alexei le petit et Sergueï nous quittent, le premier pour aller faire le contrôleur-aguicheur à l'entrée d'une boîte de nuit (la plupart des comédiens ont ainsi un second métier pour les aider à boucler leur mois), le second pour rejoindre son frère handicapé, avec qui il partage un appartement. Christophe profite de l'ordinateur de Pierre pour traduire à la volée un ou deux textes de Harms à l'intention des comédiens français.

Et puis on se met à chanter, sur des airs français (Pierre a plein de cd) dont les paroles sont connues par Xénia et Miléna, aux voix enchanteresses – Miléna, en particulier, me fascine, passant de Joe Dassin à Piaf qu'elle chante mieux que Piaf, et à Marlène Dietrich idem ; son moindre fredonnement est une mélodie qui ensorcelle. Il paraît que les Géorgiens ont l'oreille absolue. Pour elle, c'est l'évidence, et il semble qu'elle ait aussi la voix absolue.

On se sépare sur le coup de deux heures du matin, après quelques "passachoks" (le petit dernier pour la route, 20 grammes de vodka à chaque tournée). Simon et moi sommes invités par Pierre à dormir ici. Ouf. La soirée peut encore se prolonger en discussions d'ivrognes avec Pierre et Simon. On tient jusqu'à quatre heures.

Samedi 6 octobre 2001

Lever à 10 heures et petit-déjeuner chez Pierre. Puis métro jusqu'à Arbatskaia avec Simon et Tim. En sortant de la station on aperçoit le Kremlin. Nous remontons le "nouvel Arbat", une gigantesque avenue bordée d'immenses immeubles "livres", façon Bibliothèque à Tonton¹¹ dont j'ignorais qu'il eusse pompé ses idées monumentales à Brejnev. Le mépris soviétique – de la période post-Staline en particulier – pour l'esthétique urbaine, l'histoire anté-soviétique et la religion, qui se caractérise par un véritable patchwork bâti parfois réjouissant mais souvent accablant, trouve

¹¹ Note pour nos descendants : j'allusionne ici la "nouvelle" Bibliothèque Nationale, érigée sous le sus surnommé, Président des Français de 1981 à 1995.

à l'entrée de l'avenue une de ses multiples illustrations dans la juxtaposition d'une petite église orthodoxe à clochers à bulbes bleu turquoise et fine façade blanche, avec le premier de ces monstrueux "livres ouverts" d'une soixantaine d'étages aux vitres ternes. Je prends une instamatic-jetable photo. Les jumeaux ont rendez-vous au théâtre à midi et demi, on fait donc fissa.

Christophe fait travailler les Français. J'assiste. Puis Biéliakine les prend. Pause avec Christophe, qui souhaite que je puisse faire des photos des répétitions. On voit Platonov, qui peut nous apporter un vieil appareil Zénith tout manuel, dont il espère qu'il fonctionne. Christophe et moi repartons sur l'Arbat chercher de la pellicule. Nous ne trouvons pas plus sensible que 400 Asa, ce qui m'inquiète compte tenu des conditions d'éclairage au Théâtre, et de la technicité sommaire du Zénith. Christophe me dit que c'est pas grave, il y a aussi une séance photo prévue avec un professionnel bientôt, il se souvient de clichés que j'avais réalisés pour lui à Saint-Étienne et qui lui servent encore, il espère simplement quelques bonnes photos-reportage de ma patte (?), tant pis si la plupart sont sous-exposées ou floues.

Nous allons ensuite faire un tour sur l'ancien Arbat, transformé en rue piétonne dont le centre est occupé par des étals de stands à souvenirs, une foire à la brocante d'anciens uniformes de l'armée soviétique, de tenues d'aviateurs avec masques à oxygène et radio, d'horloges de marine, de drapeaux d'ornement à l'effigie de Lénine avec inénarrables citations brodées, de montres, fioles, briquets, foulards... Christophe m'apprend à reconnaître le vrai des reproductions, ces dernières de plus en plus fréquentes surtout en petits matériels, la plupart de l'authentique bimbelerie CCCP ayant été fourguée depuis longtemps par des soldats en retraite qui tirent un complément non négligeable de la vente à l'encan de leurs souvenirs.

18h40, Théâtre *Человек* : fin de filage. Je me rends compte, sans doute à force répétition, que le russe parlé dans la pièce (majoritaire au milieu du français, du géorgien, de l'ukrainien et de l'anglais) me devient de plus en plus sécable en mots, eux-mêmes de plus en plus compréhensibles. Le magnifique boulot de Christophe y est sûrement pour quelque chose, qui parie sur l'immanence à travers cultures et langues, de figures récurrentes de la représentation qu'il cherche à faire jouer entre elles. Ça a l'air de marcher. Suite peut-être aux remarques, la pièce qui m'avait paru bien molle hier commence à prendre du rythme. Certaines scènes sont déjà amusantes. Les Français sont bien revenus dans la course, et les Russes les accueillent enfin, ouvrant la machinerie splendide rodée entre eux depuis juin. Beaucoup reste à faire, en particulier dans la "fixation" des personnages joués par les Français, mais la voie est ouverte et Christophe se détend un

peu – entre hier et aujourd'hui j'ai mieux mesuré la pression qui pèse sur lui : les appels de la presse spécialisée (écrite et radio), de l'Ambassade de France et du "milieu" se succèdent au standard, la création est vraiment attendue par les théâtres d'une ville (et d'un pays) où le théâtre est encore une manifestation majeure de l'art¹². Toutes les places des six représentations sont vendues – il faut dire que la capacité d'accueil, malgré le rang que Christophe a fait ajouter, n'excède pas cinquante places par séance. J'essaye, sur une idée de Pierre X., d'organiser la vente de deux ou trois représentations supplémentaires en matinée pour le Lycée français. On doit en parler ce soir avec Anne Duruflé (l'attachée culturelle de l'ambassade qui a tant aimé *Crafouilli*) qui nous invite chez elle avec les comédiens français et Ludmila.

Christophe et moi arrivons en retard chez Anne Duruflé, chargés d'une *Topt* (une tarte, quoi, mais tellement au chocolat-noisettes-chantilly qu'on appellerait plutôt çà gâteau) que nous sommes allés acheter près du Kremlin, ayant laissé Natacha et les autres partir directement du théâtre pour qu'ils nous précèdent (c'est raté).

Bel appartement dans une résidence gardée, meublé bourgeois chic et cool, dessins et toiles de maîtres aux murs (dont un coq de Pignon qui fait plaisir à voir). Cuisine américaine, la table est dressée en bordure, un grand coin salon/table basse/poufs/canapé. De ce dernier s'extrait une nommée Bozena (prononcer Bojéna) à qui Anne Duruflé, que Christophe vient juste de me présenter, m'adresse en disant : "Ce type a écrit un bouquin complètement ahurissant, je l'ai là, Ah! oui faut qu'on en lise des passages ce soir !" – Ce sera bien sûr la seule allusion à *Crafouilli* de la soirée, à part une promesse échappée à l'alcool de me trouver quelqu'un pour une traduction en russe.

Anne a à vue de nez entre 42 et 48 ans, mince, taille petite à moyenne, vive, l'œil pétillant moqueur très bleu. Elle m'a d'emblée très à la bonne et moi aussi, bien que je hume dans sa débonnaire une manière qui lui est aussi naturelle qu'utile pour faire tomber les défenses des gens qui l'intéressent.

Bozena est une Française d'origine polonaise, grande mince, blonde, des mêmes eaux d'âge qu'Anne. Elle est à Moscou depuis deux semaines, détachée de l'Éducation Nationale au secrétariat général du Centre Culturel Français. Pas sotté du tout, mais apparemment beaucoup moins rouée

¹² Ici, on peut acheter son billet d'entrée partout, grâce à des kiosques prévus pour (comme il s'en trouvait chez nous il n'y a pas si longtemps pour vendre des billets de loterie et de tacotac), sur les boulevards, aux sorties de métro.

qu'Anne.

On apérote depuis un quart d'heure quand nos co-invités arrivent. Claire n'est pas venue, Christophe l'excuse. Encore vingt minutes d'apéro (bordeaux français, vodka, biscuits, pistaches, cornichons) et on passe à table : Ludmila en bout d'ovale entre Christophe et Natacha, Anne entre Christophe et moi, Tim entre Natacha et Bozena, les jumeaux et Tom (Thomas, fils d'Anne et d'un ex-mari polonais) à l'autre bout de l'ovale. Blinis excellents, œufs de saumon, crème fraîche, puis bœuf stroganoff riz. Anne a prévu les choses bien, sa bonne les a réalisées parfaites.

Ludmila Rochkovane, dont je n'ai pas encore dit qu'elle avait été défigurée il y a cinq ans par une voiture qui l'a renversée, et qui conçoit des séquelles très visibles qu'elle porte sur son visage un énorme complexe (il est vrai qu'on dirait un masque d'Halloween), Ludmila boit du petit lait : c'est pas souvent, paraît-il, qu'une Russe, même célèbre, est invitée à partager les agapes d'une assemblée de Français dans l'appartement privé d'un membre d'ambassade¹³. Bozena baragouine (comme elle dit) assez de russe pour converser avec elle, Christophe et Natacha en renfort. Anne a délibérément opté pour le côté français, et pour moi en particulier. Elle profite de notre intimité dans le brouhaha pour me faire parler du parcours de Christophe, qu'il a soigneusement autant embrouillé ici que chez nous, et qui écoute mes réponses d'une oreille indiscrete en se marrant. Je raconte entre autres notre première rencontre à la Maison de la Culture de Saint-Étienne en 1985 où, accompagné de Philippe Vincent¹⁴ avec qui il était alors très lié, ils faisaient le tour des bureaux des potentats culturels de la ville (dont je) pour obtenir une salle et des moyens pour jouer une pièce de Dragan Selimovitch, célèbre et important auteur croate d'autant plus méconnu en France qu'ils l'avaient inventé. Anne rit de bon cœur à la galerie de portraits que je lui dresse de mes crétins de collègues d'alors, qui de peur de passer pour les incultes qu'ils étaient avaient tous marché, et du récit de l'incroyable campagne d'intox qu'on avait montée en direction de la presse régionale, dont Sélimovitch était devenu le héros¹⁵.

¹³ Et ce sera une qualité parmi pas mal de défauts mondains d'Anne que de montrer ainsi à plusieurs reprises pendant notre séjour une vraie amabilité à l'égard des Russes qui nous entourent.

¹⁴ un autre metteur en scène

¹⁵ Christophe rapporte même une anecdote que j'ignorais jusqu'alors : parti mystifier la DRAC Rhône-Alpes, un an plus tard, il en était à raconter la pièce (*Sous le Lac de Skaddar*) à son directeur d'alors, un certain Lamblard, quand le ridicule paon avait

Anne me dit en faux aparté son souci que l'Ambassade de France à Moscou ne reste pas encore longtemps la seule institution française à soutenir Christophe Feutrier, il faut qu'il se fasse le plus vite possible en métropole la place qu'il mérite. On est d'accord, mais elle n'apporte pas les clés. Je lui raconte vite fait nos déboires récents avec les représentants de la DRAC Rhône-Alpes, de la Région et de la Ville de Saint-Étienne, tous aussi indifférents à Feutrier, comme à tous les créateurs qu'ils ne connaissent pas, bien que payés pour les faire découvrir au public. Ce qu'il y a de bien quand tu formules ce genre de critiques, c'est qu'où que ce soit et qui que ce soit qui t'interlocute est toujours d'accord, mais que rien ne change. Et c'est pas ce soir que ça va.

Je passe à l'idée de vendre des représentations d' *Entre Nous* au Lycée français. Anne la trouve excellente, elle est en rapport souvent avec la proviseur, son fils étant au lycée qu'est à côté de l'ambassade et pas plus tard que lundi elle s'en occupera, juré. Par mesure de précaution, elle me file quand même le turlu et le nom de ladite proviseur, au cas où elle oublie. Je note précieusement et lui promets de la rappeler lundi.

Tom nous fait écouter le cd d'un chanteur de Tula (visage et gorge asiatiques des steppes), qui produit avec la voix des musiques et des sons inouïs, parfois deux mélodies-rythmes à la fois. C'est très beau, très profond et plein de débouchés possibles, je l'imagine déjà dans un orchestre de free jazz. Je dis à Anne, qui l'a vu en concert et qui a ses entrées partout, qu'elle pourrait essayer de le faire connaître en France. On écoute encore deux ou trois disques, se remercie chaleureusement, et on s'en va chercher des taxis.

Pas très facile de trouver un taxi dans ce quartier résidentiel. En chemin, Tim déjà passablement éméché entraîne Natacha dans une boutique à "producti" (littéralement "produits") ouverte à l'écart sur un espace vert. Ils ressortent deux minutes plus tard avec des clopes et une canette de gin-tonic. Après deux ou trois tentatives infructueuses Christophe nous met, Simon et moi, dans le premier "taxi" acceptant de nous conduire à Vladikino (quinze kilomètres) pour 200 roubles. Le type est sympa, Simon est bourré et lui parle en français, moi j'annonce mon russe, on est en bas de l'hôtel une petite demi-heure plus tard (j'ai appris au passage que nous logeons à proximité d'un grand jardin botanique, renseignement qui me sera, à maintes reprises, fort utile).

En bas de l'hôtel, il y a aussi une supérette ouverte 24h/24, et un bar

interrompu péremptoirement la description, pour demander de l'air avisé de celui qui a tout lu : "quelle traduction?"

karaoké. Après passage à la supérette pour me réapprovisionner en cigarillos, Simon me propose de faire un tour au bar, "boire le dernier". Ayant envie d'un café, j'accepte. Le barman nous signifie immédiatement qu'il ne sert plus et Simon, qui connaît déjà l'endroit, me drive vers une porte intérieure qui donne sur le hall de l'hôtel en passant par la salle du karaoké. Un gros type ivre d'environ trente ans en train d'assassiner une variété dans cette salle éclairée comme une fin de soirée, nous tend le micro au passage. Je le remercie et lui dis que nous sommes Français, pas possible chanter russe. "Akh da, Jo Dassine, Jo Dassine", et le voilà qui fonce au pupitre devant un parterre de quelques tablées enuitées. Il trouve pas Jo Dassine tout de suite, mais se venge du juke-box en fonçant au bar commander une bouteille de vodka et deux verres, qu'il vient reposer à sa table, où sont assis un pote à lui et trois potesses, dont deux très mignonnes, au vrai. Tournée générale et présentations sommaires, personne ne parle français ni anglais. Je sors mon dictionnaire bilingue histoire de décrocher deux ou trois phrases toutes les dix minutes. On trinque, on boit, on reboit – enfin, surtout Simon, plein d'euphorie juvénile ; moi l'ancien je fais gaffe, vigilance à plein régime. Une bonne demi-heure se passe, la salle s'est vidée de ses derniers convives hors nous, notre hôte a enfin trouvé du Jo Dassine qu'il a réussi à nous faire assassiner à trois voix, et Simon est en train de dérailler un *Yesterday*. Les filles et le pote m'ont assez à la bonne, mais le gros de plus en plus bituré, qui s'effondre sur sa troisième bouteille depuis qu'on est arrivé, commence à faire des plaisanteries grossières d'ivrogne à notre endroit d'ahuris. Je me débrouille pour aller au bar, entraînant Simon après moi pour le prévenir que ça risque de tourner vinaigre sous peu, il faut qu'on se casse. Le pote nous rejoint, très cool ; il veut absolument nous mettre en relation téléphonique avec un copain à lui qui parle anglais. J'essaie de le retenir, mais en vain. Il me passe un type assez furax - on le comprend - d'être réveillé à trois heures du matin pour parler à des Français qui n'ont rien à lui dire. On cause deux secondes, je le passe à Simon et j'en profite pour aller récupérer mon cartable à la table où, ça y est, le gros pète les plombs. Il me trébuche dessus en m'invectivant malgré les regards désapprobateurs que lui lancent les filles qui tentent de le calmer. Plein comme il est je n'ai aucun mal à prolonger discrètement son trébuchement et il s'affale contre une chaise pendant que je repars, l'air de rien, récupérer Simon au bar. Le temps que je lui dise qu'il est vraiment temps d'évacuer et que je salue le pote, on entend un fracas de verre dans la salle à côté. Simon me dit qu'il faut qu'il récupère sa veste, mais il n'ose plus y aller au prétexte qu'il n'est pas costaud. Il est surtout fin cuit et je lui dis que le Russkof d'à côté étant vraisemblablement déjà par terre, on ne risque pas grand-chose, je l'accompagne.

Le gros vautré comme une otarie au milieu des bouteilles cassées, est pris entre la honte et l'envie de continuer à faire son cirque. Une fille l'aide à ne pas se relever. Simon prend sa veste, le barman fait irruption avec une balayette et nous fait signe de déguerpir sans demander notre reste. Ci faisons.

Au lit *L'éternel mari* dont je dévore un chapitre et demi avant de m'effondrer. Simon à peine allongé, s'est fait assommer par Morphée et Bacchus ligués contre lui.

Dimanche 7 octobre 2001

J'ai réussi à réveiller Simon pour qu'il soit à l'heure à la répétition, Christophe ayant horreur de l'imponctualité. Et puis j'ai aussi rendez-vous avec Natacha à midi pour une balade, mais je suppose qu'elle sera comme d'habitude en retard. Nous avons bu notre café-soupe et mangé un pain dans le petit estanco à côté du métro Vladikino. Simon puait l'alcool à deux mètres.

Au Théâtre *Человек*, j'assiste à un bout de répétition en attendant Natacha. Simon peine, ça n'a rien d'étonnant. Constatant son état et l'odeur de son haleine, Christophe l'engueule durement, le menaçant de le virer s'il ose reparaître à une répétition dans cet état.

Natacha arrive à 13 heures, nous partons direction la place du Manège, près du Kremlin, où elle a rendez-vous avec une amie d'enfance, une vraie Tatar de Kazan. Au passage, nous mangeons debout contre une table haute à côté d'une roulotte une kartochka, patate chaude rôtie dans sa peau et coupée en deux, servie avec beurre et fromage, et qu'on peut agrémenter de petites boules de purées au choix (saumon, caviar d'aubergine, chou, champignons marinés...) Encore un truc qui pourrait faire fureur par chez nous.

Nelly la Tatar (visage asiat) est une jolie femme rondelette sans excès, médecin spécialisée dans les implants de cheveux (ce qu'aurait dû être Natacha si elle n'avait pas bifurqué pour Christophe). Elle ne parle pas le français, le comprend un peu mieux que moi le russe. Du coup, pour éviter d'imposer à Natacha des allers-retours linguistiques incessants, j'éviterai de trop intervenir dans la conversation pendant notre balade, ce qui n'est pas pour me déplaire.

Nous commençons par la Place Rouge, qui me paraît moins belle que l'image que j'en avais. L'église Saint-Basile au fond, est amputée par la réfection d'un de ses clochers à bulbe. Je ne m'y attendais pas mais ce qui me

plaît le plus, c'est le mausolée de Lénine en plein milieu sous le mur d'enceinte du Kremlin : un quadrilatère étagé plat, couvert de marbre grenat, plutôt modeste et parfaitement intégré à la place, sur fond de déambulatoire verdoyant qui est en fait le cimetière des héros de la Révolution et d'après. Ça fait bunker un peu, voir tank stylisé, et c'est aussi cette vague symbolique qui lui donne cet air discrètement martial qui stupéfie. De chaque côté du portique, un petit bac fleuri de pensées jaunes et bleues. Sur celui de droite, quelqu'un a posé un vase de verre avec un bouquet d'œillets rouges.

Il est malheureusement fermé à la visite à cette heure. Je me promets de revenir bientôt contempler la momie qu'il contient.

Longue promenade à pied qui nous conduit à *Kitai Gorod* ("ville chinoise", mais la véritable origine du nom, dont je ne me souviens plus, n'a rien à voir avec la Chine), où nous buvons un bon café (c'est rare ici) dans un bar branché en sous-sol, puis à l'hôtel Métropole dont nous visitons une partie du rez-de-chaussée (bel ascenseur modern'style) et qui accueille généralement les chefs d'État en visite (Chirac en juillet dernier), au Bolchoï juste en face, et enfin au café Pouchkine (vers la place du même nom), inventé il y a quelques années en réponse à la chanson de Bécaud (*Nathalie*) qui est venu l'inaugurer.

Au vestiaire du café nous rencontrons Bernard Falga, le Conseiller culturel en titre de l'Ambassade de France, très ami de Christophe et que je ne connaissais jusqu'alors que par mail. C'est un jeune quinquagénaire grisonnant et plutôt jovial. Il est accompagné d'un juvénile fonctionnaire du ministère français de la Culture. On discute cinq minutes qui nous servent à nous cadrer réciproquement. Comme ça se passe plutôt bien et lorsqu'il me demande l'effet de ses courriers d'appui de notre projet auprès de son ex-confrère Abraham Bengio¹⁶, je lui sors mon couplet sur les DRAC en général et de la rhônalpine en particulier. Il se marre, l'autre zozio aussi. Tout à fait d'accord. Comme d'habitude.

Nous buvons ensuite un excellent chocolat, pas plus cher que ça dans un décor qui fleure bon le luxe et qui sert, apparemment à toute heure (il est près de 18), des mets exquis, dont vu la présentation je suppose que le chef doit être français. Le propriétaire, en tous cas, est russe nouveau riche, et détient, d'après Nelly, pas mal d'autres établissements.

Avant de récupérer nos manteaux on passe aux toilettes, et bien nous en

¹⁶ directeur de la DRAC Rhône-Alpes

prend car c'est exactement leur décor que je veux pour refaire notre chambre, à Sain-Bel : motifs dorés jetés de-ci de-là sur les murs grossièrement lissés au plâtre et peints en bleu roi foncé satiné. Plafond blanc. Superbe et simple.

Nelly nous quitte sous la statue de Pouchkine. À ma requête Natacha me guide jusqu'à l'étang du Patriarche, le site d'ouverture du *maître et Marguerite*. Décidément Boulgakov était vraiment doué pour la description : le coin est tellement fidèle à l'idée que j'en avais que je suis même capable de distinguer d'emblée dans le paysage les modifications (peu nombreuses) qu'il a subies depuis. Il pleuvine froid, la nuit est tombée, nous accélérons le pas pour retourner au théâtre.

À 19h30 nous retrouvons les comédiens sur le trottoir en train de se dire à demain. Christophe, fatigué, est parti il y a un quart d'heure. Nous embarquons les jumeaux et allons dîner dans une petite taverne non loin. L'endroit est assez agréable, on se sert soi-même des plats posés sur le zinc : sardines froides, julienne de champignons, salades au chou vert ou rouge, carottes râpées, "côtelettes" (des espèces de beignets farineux contenant une vague viande pulvérisée, redoutables), feuilles de vigne, harengs à l'huile et divers assaisonnements. Pas mauvais, et pas cher. On accompagne avec un demi de bière (on dit "piva"), sauf Natacha, au sirop.

Méto – hôtel – télé quinze minutes sur *BBC News* pour voir ce qui se passe dans le monde – petite causette vodka avec Simon qui était tellement ivre hier qu'il ne se rappelle plus comment on est rentré, et qui promet de faire plus attention dorénavant – lecture – sommeil.

Lundi 8 octobre 2001

Debout vers 9h30, café-soupe et Fanta à l'entrée du métro, puis re-café meilleur à Tchékhouvskaïa où Simon veut tester un bar. En sortant, il nous prend de vouloir traverser la rue de Kvier (deux fois 4 voies) par-dessus, au lieu des habituels passages souterrains. Quelle erreur ! La circulation à Moscou a beau être beaucoup moins dense que dans n'importe quelle ville de France, et sans doute pour cette raison, les piétons ici comptent absolument pour de la merde : les voitures roulent à toute berzingue, les feux des grands carrefours ne sont cyclés que pour elles, les passages piétons sont quasi inexistantes et les passages souterrains sporadiques sur des avenues interminables.

Bon, par un hasard extraordinaire, les 4 voies à notre gauche, qui constituent donc la moitié de la chaussée à traverser, sont à peu près vides

quand on arrive en bordure de trottoir. On y va ! Le temps d'arriver sur la ligne médiane, le flot des bolides derrière nous s'est remis à l'ininterrompu, et devant nous ça n'a jamais cessé ; mais il y a quand même un feu à ce carrefour, et comme il est au vert depuis le début de l'aventure, on se dit que le flic à l'angle qui le pilote ne tardera pas à le mettre au rouge. Je t'en fous ! On serre les fesses une longue minute, puis deux, trois, ... le temps dure dangereusement. On zeyute désespérément à droite, voir si un trou se présenterait pas, qu'on puisse s'engager, ou un ralentissement, mais rien, que des autos qui foncent et qui ont même l'air d'accélérer dans le carrefour, nous frôlent de mal en pis... Encore deux bonnes minutes cernés devant derrière, quand soudain je sens le passage possible, je m'élanche en espérant que Simon le fait aussi, je cours, je passe... trottoir, c'est gagné ! Je me retourne : hélas Simon n'a pas suivi, il est toujours piqué au milieu, tendu. J'observe le flic, à l'angle opposé au mien, voir ce qu'il fait. Rien, il ne fait rigoureusement rien, juste les vingt pas (cent l'épuiseraient) et de temps à autre il se paie même le luxe d'arrêter une bagnole. Ça dure encore au moins cinq nouvelles minutes, et je me dis que c'est impensable, même s'il fait ça exprès pour punir l'impudent piéton, il va être obligé de céder face à la pression des voitures qui s'empilent sur les deux autres branches du carrefour (et dont pas une, étrangement, ne klaxonne). Mais non. Simon finit par renoncer et retraverse derrière lui, l'autre voie un peu moins circulante. Alors, le flic rentre dans sa cahute et change les feux. Simon était puni, c'est tout ... et tant pis s'il avait fini estropié, tant pis si un axe central de Moscou avait dû rester bloqué toute la journée. Il ne faut pas défier l'autorité de l'agent de police à voitures, suprême potentat des rues. Pauvre Russie, quand même. Pour lui faire la nique, en bon français, Simon, à peine les feux au rouge, s'offre le plaisir puéril de retraverser, complètement cette fois. Le con à casquette n'a même pas un geste.

De 12 heures à 20 heures, théâtre : le spectacle se construit. Je fais quelques photos noir et blanc en aveugle, et la connaissance de Sergueï Liétov, saxophoniste bien connu des milieux du jazz russe (surtout free) qui a fait un tabac en Avignon l'été dernier et qui joue en direct la musique du spectacle de Christophe, qu'il a lui-même composée. Petit chauve discret à la crinière léoferrienne et à la barbe d'apôtre, c'est la seconde fois qu'il travaille pour Feutrier. J'avais entendu sa musique lors du filage de samedi mais, malgré l'exiguité des locaux, ne l'avais pas croisé.

Je profite des deux pauses pour essayer d'avancer mon projet de vente au Lycée français. D'abord, par Christophe interposé, je discute le bout de gras avec la Rochkovane, tankée dans son minuscule bureau derrière son minuscule bureau. Elle est d'accord sur le principe, et me lâche qu'il lui faut

100 roubles par place, pour payer les intervenants sur le spectacle, comédiens, musiciens, éclairagiste, ingénieur du son, habilleuse, assistante, caissière et j'en passe. Je me calcule dans ma tête un rabais de 10% que je lui imposerai, et une majoration de 30% que j'ajouterai, qui font 40 roubles par place pour nous faire un peu de gratte à nous aussi, et nous topions là. Lors de la seconde pause, je tente vainement de joindre la proviseur, qui se trouve justement, quelle malchance, à l'ambassade. J'appelle Anne, pas là, à qui je laisse un petit mémo-message sur répondeur.

Après la répétition, Christophe et Natacha rentrent chez eux – Natacha a un feuilleton qu'elle ne veut pas rater, et Christophe est crevé. Claire nous entraîne, les jumeaux et moi, dans un *ОГИ* (O.G.I., prononcer "ôgui"), premier du nom (le quatrième vient d'ouvrir), qui se trouve dans une arrière-cour de "son" quartier. C'est un restau-concert-librairie que les trois associés de la maison d'édition qui porte leurs initiales ont eu l'excellente idée d'inventer il y a quelques années. Branché jeunesse intello. On y sert une mangeaille¹⁷ variée très correcte et pas chère. On y boit des verres de piva et de vodka, en écoutant des groupes *up-to-date* ou des morceaux à la mode intello-mondialiste du temps (ce soir Cesaria Evora). On commande des bières et de l'eau qu'on met un temps fou à nous servir. Ça arrive enfin avec des zakouski (des tapas, quoi, des amuse-bouche, si tu préfères) qu'on avait oublié qu'on avait commandés. J'ai envie d'un bœuf strogonoff avec des frites, et les jeunes d'autres plats que nous commandons aussi sec. Je peux pas te dire de quoi on a parlé, parce qu'on s'entend vraiment mal, sous la musique. Je redemande encore un bœuf strogonoff, parce qu'à part les *хажда пурий* (prononcer "radja pourri", c'est pas un gag, c'est du fromage fondu sur une délicieuse pâte à pain, spécialité géorgienne) qu'on a vite fait avalés en début d'après-midi avec Christophe dans un restau à côté du théâtre, je n'ai rien mangé¹⁸ de la journée.

Peu après 22 heures, alors que nous envisageons de mettre les voiles, une copine de Claire nous rejoint, Marion, accompagnée d'un couple d'amis, lui psychiatre anglo et germanophone, elle jolie. Marion, c'est la fille dont j'ai failli rencontrer la mère avant de partir de Lyon, qui m'avait appelé pour me confier la carte bleue de sa petite moscovite, et puis on s'est raté parce que la banque ne travaillait pas le lundi et je partais trop tôt le mardi pour qu'elle

¹⁷ C'est étonnant comme on peut en parler, de bouffe, dans ce bouquin ! D'autant que si tu regardes de près, tu t'apercevras que les repas n'y sont pas si nombreux, j'en sautais quasiment un par jour, voire deux, pendant le transport. Ça doit être le côté entomologiste, l'énumération qui fait abondance.

¹⁸ Tu vois, je te le disais...

puisse récupérer le précieux colis et me le livrer à temps. Marion, c'est une belle plante de brune ondulée, qui me fait immédiatement penser à ma prof de russe de seconde. Une littéraire, qui a choisi de vivre à Moscou après un séjour en Angleterre et un premier, court, ici. Elle était salariée à temps plein d'une boîte de création/gestion de sites internet touristiques, maintenant elle bosse encore pour eux en free-lance, elle donne des cours à la fac et fait un peu de traduction. Je la branche sur celle de *Crafouilli*, en lui expliquant la difficulté de l'aventure et en lui narrant le sens de l'histoire de l'humanité que j'ai écrite. A priori ça l'allume, mais comme elle me demande par quel biais le boulot peut être payé et que j'en sais rien encore, elle me dit qu'elle me mettra plutôt en contact avec mesdames Vassilkov mère et fille, très amoureuses de littérature et pas bégueules (j'insiste beaucoup sur ce point, *Crafouilli* n'est pas à prendre avec des pincettes), qu'elle aidera en seconde main. Ça me va très bien, puisque je suis persuadé que *Crafouilli* ne peut être bien traduit qu'en deux temps, par un Russe adorateur de sa langue et parlant parfaitement français d'abord, puis par un Français russophone amoureux de la langue de Rabelais. Elle me file son turlu, je la rappelle demain soir.

Retour à l'hôtel, *BBC One* dix minutes pour voir comment va le monde. En Palestine, les foules se mobilisent en faveur de Ben Laden pendant que Bush, qui a apparemment commencé à déclencher les hostilités sur Kaboul, n'en finit pas de rodmonter. Je reprends *L'éternel mari* où je l'ai laissé, et m'amuse avec un bon moment.

CHAPITRE DEUXIÈME : **où l'on rencontre le chanteur Nilda Fernandez,** **l'esprit de Ben Laden, la momie de Lénine,** **les mânes de Parajdanov et de Mastroianni,** **et quelques autres**

Mardi 9 octobre 2001

J'ai rendez-vous à 10 heures avec Christophe au métro Polianka. Je vais acheter des petits pains, du chocolat blanc et du Fanta à la supérette en dessous, déjeune dans la chambre et laisse Simon au lit.

Trois minutes d'attente à la sortie de Polianka, pendant lesquelles je regarde sur les marches un pope crasseux quêtant pour la construction d'une église dont la photo orne une urne qui pend à son cou. Pénible impression de simagrées, le pope mains jointes ne cesse de labialiser des prières muettes en s'inclinant trois fois toutes les dix-sept secondes en direction d'on ne sait quelle Mecque orthodoxe (peut-être l'une des deux jolies églises sur l'avenue à côté, et pourquoi pas la plus belle, orange vif et vert, que je prends en photo).

À 10h20 nous postulons à l'entrée de l'annexe de l'Ambassade de France, bâtiment soviéto-hideux qui ressemble à un entrepôt à bateaux pastiché par Stark. On rentre par une porte dérobée, nous évitant la queue des demandeurs de visa. Un flic bêtement français nous oblige à passer sous le nouveau portique anti-terroriste du lieu, qui sonne et que ce teigneux nous fait repasser en nous demandant ce qui le fait sonner : "je sais pas, peut-être ma boîte de cigares, ou mes plombages". Il est content, on peut circuler.

Dedans, c'est encore plus tarte que dehors : murs jaune pisse, arcades faussement portantes gris souris, escalier et planchers de mezzanine en bois blanc. Sur la mezzanine, justement, nous tombons dès tout de suite sur Nilda Fernandez, le chanteur flamenquiste français à la (très belle) voix de castrat, guettant Christophe qui doit lui enregistrer, d'urgence bien sûr, un petit texte pour introduire le dessin animé d'un cédérom produit par l'ambassade à l'occasion du lancement d'un Festival de la chanson française à Moscou

que Nilda et Hélène Roos, encore une attachée culturelle de l'ambassade, initient.

Je prie d'excuser pour la chronologie de ce récit, mais un petit retour en arrière ici s'impose. Si nous sommes allés déguster hier du *radja pourri* avec Christophe, ça n'était pas que pour nous sustenter, mais d'abord et avant tout pour concocter le brouillon d'une lettre à Bernard Faivre-d'Arcier, le déjà fort ancien directeur d'État du Festival d'Avignon, et potentat duquel. Christophe le connaît depuis longtemps, et il a beau détester que Bernard l'appelle Christophe alors que lui l'appelle Monsieur, c'est comme ça. Joint il y a quelques jours au téléphone, Monsieur a laissé entendre son intérêt potentiel pour recevoir *Entre Nous* version russo-franco-ukraino-géorgo-anglaise l'an prochain dans le *in* du Festival. Christophe l'a invité à une représentation à Moscou, mais il est infiniment probable que c'est pour du beurre, étant donné que Monsieur est en déplacement en Turquie en ce moment, il enverra au mieux un de ses fondés de pouvoir. La pause *radja* d'hier avait donc pour but de valider par écrit tout ce dont je viens d'expliquer et, parce que c'est bien plus mieux d'envoyer une lettre à l'entête de l'Ambassade qu'on est sûr qu'elle passera sans heurts les barrages secrétaires de Monsieur, Christophe a dealé avec Hélène Roos un j't'échange-j't'échange – "ma voix et mon russe contre une petite demi-heure de frappe sur un clavier de l'ambassade", Hélène et Nilda ayant miraculeusement besoin de Christophe pour faire la voix d'un cuisinier français de dessin animé qui doit introduire le cédérom de relations publiques du Festival de la chanson française qui commence à la fin du mois.

Un petit mot rétroactif aussi, sur les relations qu'entretiennent Christophe et Nilda Fernandez. Ça a commencé il y a environ un an, quand Nilda, amouraché de Moscou au hasard d'une errance, a convaincu Hélène Roos de l'intérêt de son projet de Festival ici, dans lequel il comptait bien évidemment se programmer. Hélène étant, hors Falga, le seul soutien concret de Christophe à l'Ambassade (Anne fait plutôt dans l'abstrait), ses deux protégés n'ont pas tardé à se rencontrer et à sympathiser. Nilda est même venu assister à la première d' *Entre Nous* version russe en juillet, et veut absolument être présent à une séance de la version 2.

Nous voici donc en présence de Nilda Fernandez, minuscule, le teint jaunasse, le cheveu gras mi-long teint, hideusement vêtu d'un jean frangé sur toute la couture latérale et d'une chemise épaisse orange rose marronneuse. On dirait une mite, ce que j'exclame en loucedé à Christophe qui pouffe, et ne l'appellera pendant trois jours plus que comme ça.

Christophe enregistre son texte dans le bureau d'une Hélène Roos

speedée, pendant que je tape notre lettre à Faivre-d'Arcier au secrétariat de Falga, sous l'œil aimablement impatient de Françoise, la secrétaire en chef du Conseiller, grande grosse quadra à mémoire oblique¹⁹.

Nous rencontrons ensuite Anne, qui nous assied dans son bureau une bonne demi-heure. Toujours joviale et même franchement drôle, elle nous papote un tas de ragots maison et se défile d'elle-même sur la traduction de *Crafouilli*, mais le fait qu'elle y vienne toute seule fût-ce pour éluder me laisse quelque espoir.

On termine dans le bureau d'une sympa nana commise aux enregistrements des passeports, à qui je laisse le mien et celui des jumeaux en échange d'une copie certifiée. Elle transmet au ministère russe chargé de, et normalement, vendredi, nous aurons dessus nos visas le tampon qui nous mettra en règle.

Nous arrivons au théâtre à 14 heures. Après une heure de répétition, grignotons dans l'annexe en face, une salade au chou et un œuf dur saucisse purée préparés par la cuisinière Tamara, une maigrelette à visage battu. Je joins enfin la proviseur du Lycée français, avertie par Anne. Je lui décris sommairement la pièce en la dissuadant d'amener des élèves en dessous de la quatrième, lui donne le tarif (130 roubles/élève, donc), elle est plutôt pour, elle en parle avec le corps enseignant, elle rappellera.

À 20 heures, nous sommes chez Bozena. Depuis notre rencontre chez Anne, où elle s'était plainte de n'avoir pas encore eu le temps d'aménager son appartement, elle a fait des décoratives emplettes : grandes tentures rouge et bouton d'or aux fenêtres, petit cosi néo-80 couvert d'un plaid moelleux aux tons des murs, luminaires sympas en guirlandes, huit chaises pliantes à tubulures gris mat, dossier et siège vert translucide... C'est chaud et confortable. Elle habite sur un grand boulevard non loin de l'ambassade, juste à côté de l'hôtel Président, dans un immeuble de standing, où elle se loge elle-même pour 1500\$ par mois – Anne, toujours perfide, nous dit en aparté que ça lui paraît un peu cher comparé aux 1000\$ qu'elle verse pour son appartement à elle.

En arrivant, nous (c'est-à-dire les comédiens français au complet + Christophe, Natacha, Anne, Tom et je) avons fait rapidement la connaissance d'Anna, la fille de Bozena, de l'âge de Tom. Les enfants vont immédiatement s'installer à l'ordinateur dans la chambre d'Anna, nous ne les reverrons plus de la soirée.

¹⁹ Si tu cernes pas l'image, passe ton chemin : c'est pas grave, moi non plus, mais je la trouve très jolie.

Claire nous accompagne donc, contrairement à l'autre soir chez Anne. À peine assise, elle se prend en douce une remarque acide de Mme Duruflé, genre "vous n'étiez donc pas disponible samedi ...", et comme Claire un peu désarçonnée bredouille une excuse qui n'en est pas vraiment une, Anne ajoute : "c'est pas grave, vous savez, on s'est bien passé de vous". Je sais pas pourquoi, mais j'étais certain que ces deux-là ne pourraient pas se blairer. En réalité, seul Tim assiste à ce bref échange (qu'il ne me rapportera que le lendemain), mais l'inimitié des deux fortes femmes sera patente tout le long de la soirée, l'aréopage s'organisant en deux groupes, l'un autour d'Anne qui nous accapare totalement Christophe et moi, l'autre autour de notre adorable hôtesse, et que nous ne pourrons vraiment rejoindre qu'au départ d'Anne.

Même si je suis quelquefois gêné de ne pas être plus présent à Bozena, nous passons une excellente soirée en compagnie d'une Anne déchaînée qui alterne à notre endroit minaudage, investigation et provoc. À un moment, suite à un mot de Claire chopé au vol dans la conversation adverse qui s'apitoie sur le sort de "tous ces pauvres diplômés russes qui sont contraints à des petits boulots de complément pour pallier la faiblesse de leur salaire professionnel", elle part dans une diatribe cynique mais vivifiante sur le fait qu'elle n'a aucune considération pour les diplômés de ces Russes qui sont tous ingénieurs en quelque chose, que s'ils étaient compétents ça se verrait, et qu'au fond la qualité de chauffeurs de taxi leur va très bien, ça relève le niveau des discussions possibles pendant le trajet.

Elle est pas mal non plus sur l'écœurante mise en scène des événements à laquelle nos média, coutumiers du fait depuis de longues années déjà, se livrent de façon plus éclatante que jamais depuis l'abattage des *Twins* le 11 septembre dernier. Elle, elle conspue le consensus de concierges hystériques que chaque camp orchestre pour ses affidés, et s'étonne que l'Occident ait dû attendre si longtemps et si grave pour commencer à s'apercevoir du bout des lèvres que sa puissance était celle du colosse aux pieds d'argile. Je raconte cette discussion que j'ai eue récemment avec les clients d'un bistrot, qui, pris entre la jubilation de voir se justifier leur racisme fondateur et l'angoisse d'une troisième guerre mondiale et totale avec laquelle on nous bourrait le mou depuis une semaine, ne cessaient de ponctuer leurs propos d'une espèce d'invitation incantatoire à la paix entre les peuples, "les Arabes, ils ont qu'à faire un geste, et nous, le monde civilisé, on les aide". Notre doxa a rendu inimaginable toute autre aspiration qu'à notre bonheur consumériste et mercantile. Face à ce laminage au moins séculaire de la pensée, tout discours

divergeant – et particulièrement s'il s'autorise le recours à la terreur²⁰– devient "un acte de haine pure, de destruction aveugle", ainsi que le proclament en chœur tous les ministres du "monde civilisé" et la plupart de leurs libres média.

Il m'est assez rare, surtout depuis un mois, de ne pas scandaliser quand je tiens ce genre de propos, qui me paraissent relever pourtant de la plus plate objectivité, et ne prévalent en rien d'une quelconque préférence pour l'un des camps en présence, que j'aurais d'ailleurs le plus grand mal à décider. Anne, elle, n'a pas froid aux yeux. Elle en rajoute, toujours, aidée de Christophe qui exulte de pouvoir avouer enfin ce qu'il qualifie de "terrible et odieux réflexe", à savoir qu'en voyant ces images tant de fois repassées des Boeing fonçant dans les tours, son premier mouvement a été de s'exclamer : "Bien visé!" Comme j'ai à peu près eu le même réflexe, et que je sais pour l'avoir entendu que nous sommes loin d'avoir été les seuls, je me lance dans un fumeux essai de "théorie" : ceux qui ont pensé cet attentat l'ont fait avec l'idée de nous frapper au plein de ce qui irrealise notre civilisation, de ce qui l'épuise : l'image, qui fait de plus en plus de nos vies individuelles une suite de séquences de fiction. Il y a déjà eu plein d'attentats terroristes, certains très meurtriers, même si moins importants en nombre de victimes. Mais ce n'est pas le nombre de tués qui leur importe ici, ça les aurait plutôt gênés puisqu'ils ont frappé à un moment où les tours étaient loin d'être pleines. Non, et ils ne visaient pas seulement le symbole, comme on nous l'a asséné, ou plutôt il leur importait avant tout que ce symbole fut atteint à travers l'Image. Parce qu'ils ont compris que son impact sur les masses occidentales était aussi virtuel qu'Elle, et qu'une opération aussi filmogénique devrait renforcer à terme notre effarante tendance à préférer ce que nous voyons à ce que nous sommes. Et ça a marché ! Tout le monde - à part les proches de ceux qui y sont restés, mais pour qui le sentiment d'absurde injustice qui les submerge a au fond sans doute le même résultat – tout le monde grâce aux télévisions qui nous ont repus du spectacle pendant des jours, tout le monde a, ne serait-ce qu'une seconde, pu penser "bien visé!" ; ça a marché parce que chacun a ainsi monstrueusement su ce qu'il pouvait en coûter d'oblitérer la souffrance des corps, qu'on ne nous a évidemment pas plus montrée que d'habitude. On a tous vu des tours s'affaisser en majesté, une onde de poussière somptueuse se répandre entre les immeubles, on a tous pensé que le symbole de la puissance de notre monde était frappé et on est allé se coucher, comme après un bon film, en attendant le prochain épisode. Même les ombres vermicelles filmées par hasard se jetant des fenêtres des tours étaient tellement personne à nos regards, que nous n'osions penser leur sort

²⁰ dont il n'est même pas envisageable pour nous de supposer qu'elle puisse être fondée en légitimité par l'histoire que nous avons écrite

qu'en termes de panique, et je me suis étonné de mon propre effroi en réalisant simplement que les gens qui se sont balancés avaient pu préférer cette mort d'anges déchus à celle de viande rôtie. Mais si comme d'habitude on n'a pas pu regarder une seule fois en face le scandale de la mort, ceux qui ont ainsi attenté à notre inexistence pacifique savent bien que c'est parce qu'on en est devenu incapables, c'est sans doute ce qu'ils haïssent en nous. Ils ont toutes les raisons d'espérer que nos âmes continueront de se consumer dans cet enfer. Mais d'avoir si violemment fait irruption dans le défilé de nos sacro-saintes images, ils ont au moins réussi à nous forcer à assumer une guerre qui de leur point de vue est depuis longtemps déjà un combat du Bien contre le Mal.

Bon, j'avais prévenu c'est assez embrouillé, mais entre deux verres de bourgogne, c'était plutôt convaincant. Anne n'a pas cillé, m'aidant, par quelques réflexions calées ici ou là dans ma logorrhée, à figurer mon point de vue. Quoiqu'il en soit, au bout de vingt minutes on est d'accord : Bush ne gagnera pas sa guerre contre le terrorisme islamique, il n'en fera peut-être même pas une vraie guerre, parce que l'Occident est devenu une armée de fantoches. Les islamistes et ceux qui se retrouvent dans leur cause – opprimés, asservis volontaires ou pas – n'ont rien à craindre d'une civilisation dont le sang figé par l'image ne retrouve un peu de fluidité qu'instillé par l'argent. Leur seul vrai rival, depuis que Castro compte définitivement pour du beurre, c'est Israël.

Comme on ne peut tout de même pas faire conférence à trois toute la soirée, et que Bozena, qui nous a servi des mets délicieux en s'excusant tout le temps de ce qu'elle les avait ratés, a mis un cd de Paolo Conte que j'adore et Christophe itou, on l'écoute en chœur avec les autres et on commence à chanter un peu. À Manu Chao, Anne rapatrie Thomas et s'en va clandestinement. Bozena passe encore deux ou trois disques (dont la musique qu'un dénommé Feidman a composée pour le film *L'homme est une femme comme les autres*), et nous partons tous autour de minuit, Simon et moi en métro.

Dans la chambre nous regardons un peu de *BBC* qui ne montre à peu près rien de bombardements qui ont bel et bien commencé hier (ou avant-hier), ça rappelle les remarquables non-reportages sur la guerre du Golfe. À se demander si on ne nous repasse pas les mêmes images, qui serviraient aussi pour illustrer le feu d'artifice du 14 juillet à Knock-le-Zoute ou à Quimper (pour ceux de Nice ou de Rio, ça ferait un peu cheap, ces éclairs toujours verdâtres sur une ville toujours en ombre chinoise). Images en conserve, et commentaires itou. La *BBC* en tout cas ne s'intéresse pas beaucoup à la position française officielle, dont je suppose qu'elle est

évidemment comme-ci comme-ça, c'est à dire inexistante. De Gaulle est mort depuis longtemps.

On parle un peu histoire contemporaine avec Simon, dont l'ignorante jeunesse (qui ne me rassure pas sur les connaissances qu'on inculque à mes encore plus jeunes enfants) est compensée par une curiosité de bon aloi et un sens spontané d'une dérision qui le rend assez performant dans la mise en perspective de l'info qu'on nous sert.

Mercredi 10 octobre 2001

Vers dix heures et demi je pars seul de l'hôtel, où Simon – qui lit en général beaucoup plus tard que moi avant de s'endormir – finit sa nuit.

Direction la bibliothèque Lénine. C'est l'ancien antre du système d'irrigation culturelle soviétique, un endroit qui a dû abriter, voire mettre en œuvre aussi, les pires (?) falsifications de l'histoire de la censure au 20^e siècle. Toutes les bibliothèques de l'Empire étaient reliées à elle, le moujik du plus minuscule village de la plus éloignée province pouvant obtenir sur demande à sa bibliothèque de secteur le prêt de n'importe quel ouvrage (autorisé, et gare à lui, sans doute, si l'objet de sa demande était rattrapée par une censure rétroactive) dans les trois à cinq semaines par un jeu de recherche remontante jusqu'au saint des saints – si l'ouvrage en question était introuvable ailleurs. Du moins, c'est ce qu'on raconte. Mais on peut tout de même constater que le Russe moyen – qui déteste la bédé, faite selon lui pour les analphabètes – lit encore énormément, et pas que des magazines, loin de là : dans le métro la plupart des passagers, quel que soit l'âge, ont un livre en mains, les auteurs lus étant apparemment autant étrangers que russes, tous sujets et tous genres représentés, avec cependant une prédilection pour le roman. Combien encore d'années vivra cet héritage du plus évident bienfait de la culture soviétique ?

Le colossal bâtiment à colonnes domine les jardins d'Alexandre. Il est en fait composé de plusieurs corps rectangulaires reliés entre eux par des passerelles intérieures, et dehors un promenoir donnant d'un côté sur la grande place d'accès, de l'autre contre les bâtiments principaux, qui entourent une cour-jardin déserte close par une grille à barreaux. Je pousse la très haute lourde porte d'entrée principale - double, comme à peu près partout à Moscou - et avance dans un couloir au sol rutilant, bordé de grands vestiaires avant les caisses et le large escalier qui conduit aux étages. Je n'irai hélas pas plus loin, ne comprenant rien à l'affichage des tarifs et modalités d'accès, remarquant juste que c'est apparemment plus cher pour les étrangers et n'ayant aucun désir de rentrer dans cette combine pour la

simple visite en touriste d'un lieu dont le principal intérêt serait d'investir les trésors qu'il a été construit pour abriter. Je ressors donc, et sur la grande place me recueille une minute sous l'imposante statue de Dostoievsky.

En bordure des jardins d'Alexandre, près du Manège (un bâtiment de pierres style hangar qui servait autrefois de manège à la cavalerie russe) qui donne son nom à la place, il y a une entrée pour la visite du Kremlin. Je m'y dirige, et suis accosté par une "guide" qui me propose de m'accompagner en échange de 20\$²¹, à quoi s'ajouteront les 10\$ de mon ticket d'entrée, tarif étrangers. Je renonce, en pensant in petto qu'il va falloir que je vérifie cette aberration d'un cher tarif spécial étrangers. Je vais plutôt essayer d'aller rendre visite à Lénine, qui habite pas loin.

Aux heures d'ouverture du mausolée, la Place Rouge est interdite au public. Pour visiter la momie, il y a un cheminement spécifique fermé de barrières qui séparent de la place le cimetière des héros ; on y accède par une entrée gardée, derrière le musée historique, au bas d'une voie pavée assez loin du mausolée. La visite est gratuite. Il n'y a pas de file d'attente, seul un petit groupe de quatre ou cinq personnes me précède de loin. Trois jeunes militaires sont en faction devant un portillon à chicane. L'un d'eux me demande si j'ai une caméra, je dis non, un appareil photo ? J'ai mon instamatic jetable, d'ailleurs épuisé, dans la poche de ma veste, je le dis ; il veut voir, me demande débonnairement de casser l'objectif ; je lui baragouine débonnairement que ça sert à rien, la pellicule est finie, regarde. Ça fait rien, il veut quand même débonnairement casser l'objectif ; je le laisse faire, il me souhaite débonnairement une bonne visite et j'y vais. Le cheminement est ponctué de gardes en uniforme, ça met dans l'ambiance quand on est seul, et qu'on va à la rencontre de la momie du plus grand mythe politique du siècle qu'on a habité.

J'avais vu le mausolée grenat, il est en fait couvert de marbre rouge brique foncé, et noir. Au seuil, je passe entre deux nouveaux vigiles au garde-à-vous, plus âgés. Je suis absolument seul dans un tombeau aux murs sombres et sourds comme l'Histoire. Je descends une première volée de marches, l'escalier tourne à angles droits, sur chaque palier il y a un nouveau soldat. Je continue la descente, jusqu'à la salle du catafalque. Le camarade Vladimir Ilich Oulianov gît sous vitrine, c'est vrai, je l'ai rencontré. La tête du

²¹ Malgré l'adoption d'un taux de change, le dollar fait encore partie intégrante du mode de calcul des coûts en Russie, même pour le Russe de base, et sert d'unique référence monétaire dans les échanges avec le touriste, même si matériellement il ne circule pas comme autrefois : une fois la transaction virtuelle en dollars acceptée, on vous demande les roubles correspondants.

côté qu'on arrive, les pieds (chaussés chic) de l'autre. J'approche, autant que l'escalier - qui remonte à droite pour surplomber le cercueil - le permet. Son visage et ses mains, seules parties immergées d'un costume Hugo Boss²², paraissent de cire, comme ceux du curé d'Ars, en moins verdâtre, en carrément "bonne mine", même. Il fait plus jeune qu'il ne devait paraître à sa mort après plusieurs semaines de mutisme apoplectique, à cinquante-quatre ans. Les traits fins, presque mignons, pas mâle russe du tout. Plutôt petit. Je fais le tour du catafalque, lentement, et sourit à l'idée de ce tête-à-tête vides avec le héros de mon adolescence. Je n'ai aucune pensée précise, tout se bouscule en moi de ce que je me souviens du personnage incroyablement charismatique qu'il a été pour la moitié du monde pendant un siècle presque entier... Ce petit homme, au parcours politique météorique, six années de règne tout au plus, dans un immense empire en déliquescence qu'il a, pour de vrai, réussi à réunifier tout en le chamboulant de bout en bout, qu'il a terrorisé et inspiré à la fois, à qui il a inventé une nouvelle âme et confié un nouvel idéal après avoir assassiné, vilipendé, trucidé, écrasé, broyé, scandalisé, martyrisé l'ancien ; ce petit homme, issu de la bourgeoisie anoblie par le Tsar, vague instituteur rêvant de Révolution, d'héroïques destinées et d'instruction des masses dans des troquets d'exil en Suisse ou à Paris, propulsé par l'histoire à la tête et à l'origine de la plus grande aventure idéologique et politique de l'humanité depuis Rome, de la plus grande manipulation et de la plus grande boucherie aussi, ce petit homme qui n'a jamais demandé à être embaumé ni qu'on exhibe sa dépouille, ce petit homme ce grand coupable, à la légende toujours alimentée du respect stratégique que la litanie de ses héritiers nauséabonds portaient à ses mânes en se déboulonnant leurs propres statues : Lénine, socle sacré, patriarche intouchable d'une église trop humaine - plus révéérée et plus simultanément honnie qu'aucune religion métaphysique n'en a jamais bâti - Lénine "le plus humain parmi les hommes" comme dit une image de propagande des années 60 actuellement rééditée par un marchand de souvenirs, Lénine dont la moisissure échappe au temps des morts grâce à des hommes qui voulaient tuer l'éternité... Encombrante mais invacuable momie, terrible Vladimir Ilitch, je stationne depuis un peu trop de temps à hauteur de ton oreille gauche, le garde de faction me fait signe de partir. Adieu.

À l'air libre à quelques pas de là, les pierres tombales de Tchernenko, Brejnev, Joukov et consort, et même Staline, ne m'inspirent que de la pitié. Faudra que je revienne les voir sans passer par la case Lénine.

²² C'est l'avantage d'être exhibé, quand t'es momie : t'es toujours au dernier cri.

Il est midi et demi, je remonte sur Arbat. J'ai envie de pisser et j'ai faim. Le ciel se couvre. J'ai faim, mais je ne sais pas suffisamment de russe pour me risquer à un restau à menu ; comme disait mon père : l'onomastique des plats est ce qui est le plus difficile à comprendre dans une langue. Va expliquer ce que c'est que des paupiettes à un étranger sans lui faire goûter ! Pas envie de bouffer n'importe quoi. Je poursuivrais bien jusqu'à la cantine de Tamara, mais même le petit quart d'heure sera de trop pour ma vessie. Je rentre donc dans un genre de fastfood à poulet, sûrement pas bon, mais au moins je verrai ce que je commande et les chiottes seront fléchés. C'est pour ça que ces chaînes internationales marchent partout : c'est peu mangeable, mais t'es jamais dépaycé. Ça rassure, donc ça gagne.

Ça pue la friture... Je me pointe au bar, deux serveuses à bibi ridicule sur la tête enregistrent les mots que j'écorche et les vignettes illustrées au-dessus d'elles que je désigne : un poulet frit-frites, une salade saumon-chou, un Fanta. Je vibre de la satisfaction tranquille du bêta qui a discrètement su dépasser son handicap léger, qui a tout fait bien. Je repère déjà l'escalier qui va aux gogues, au fond à droite, et la table à l'écart où je vais aller m'asseoir une heure pour fastmanger et compléter mon journal de voyage... Et voilà que deux minutes après je me retrouve servi de deux poulets frits-frites, deux salades saumon-chou, un Fanta et un Coca. Comme quoi, quand on est étranger quelque part on le reste, même chez un cousin à Mac Do. Heureusement qu'on trouve toujours les pissotières pour pleurer. Pourquoi je n'ai pas protesté ? – parce que je me demande encore comment le Coca a atterri dans ma commande. La puanteur de frites m'a poursuivi jusqu'au soir.

Ma pause double déjeuner m'aura au moins évité une saucée passagère mais sévère. Ça fait quelques jours déjà que j'attendais de voir le comportement des rues en cas de pluie, vu que toutes les gouttières de tous les toits de la ville vomissent directement sur le trottoir, et que presque aucun caniveau n'est doté d'avaloirs. Eh ben ! c'est clair : quand il pleut plus de dix minutes de suite, la chaussée est transformée en marécage ou en torrent, suivant sa planéité. Je voudrais voir ça à la fonte des neiges ! Et dire que chez nous, les citadins font une pendule pour le moindre petit nid de poule, le moindre tampounet de feuilles mortes qui bouche l'évacuation. Ah ça, la parano de l'eau, ils l'ont pas ici ! Faire avec, c'est leur devise... une belle devise, d'ailleurs, un sens du fatum qu'on a bien perdu, avec nos serpillières qui absorbent et nos pompes qui débitent. On a chassé l'impondérable naturel de notre paysage, comme on a chassé l'homme de la confrontation directe avec l'effort et avec le risque. Parce que c'est ce qui frappe ici, aussi, le nombre de travaux qu'on fait encore à bras, ou avec si peu d'engins, ou si

rudimentaires que c'est pire que s'il n'y en avait pas. On voit des tas de préposés qui ramassent les papiers et les mégots par terre avec juste un gant sale et un sac. On voit plein de ratisseurs de feuilles en bande dans les pelouses. On voit sur les gros chantiers de réaménagement d'espaces publics des cohortes d'ouvriers, hommes et femmes, à casser l'ancien bitume à la masse, à creuser des tranchées. On voit des gens qui changent les portes du métro en pleine journée, qui débobinent des kilomètres de rampes d'escalator pour les remplacer à la main au milieu de la cohue, des ombres qui marchent tout en haut des toits sans harnais ni échafaudage dessous. Je veux dire que la permanence de ce décor, l'ambiance sous-jacente à toute cette vie là - qui va avec l'entassement des heures de pointe en bas des vertigineux escaliers roulants des stations du métro, à l'évidence incapables d'évacuer le tiers des passants en cas du moindre incendie, les sorties pas du tout de secours et où la direction entasse le public sur des tabourets branlants lors des représentations au Théâtre d'État Tchélaviek, les clous rouillés, tuiles, morceaux de parpaings, planches qui souvent tombent à côté de vous sur le trottoir, les chantiers très nombreux étant à peine signalés d'une vague banderole marquée "travaux" sur un mauvais carton au dernier angle d'immeuble - tout cet "archaïsme" dessine l'être au monde d'un autre état de nous, définitivement passé à la trappe de nos nostalgies, mais dont la raison a quelque chose d'infiniment plus humain et plus fort que nos ratiocinations humanitaires et nos anorexies de nantis sécuritaires. Il est probable qu'on meurt ici beaucoup plus jeune que chez nous et après avoir beaucoup moins pété dans des dérivés de soie. Il est certain qu'on a bien plus de chance de s'y faire écraser par une chute de zingueur, ou souffler par une conduite de gaz. Il est évident qu'on préfère nettement même notre SMIC et son incertain système de retraite aux aléas d'un pouvoir d'achat moyen à 110 euros mensuels, fussent-ils accompagnés comme à Moscou du chauffage et du téléphone urbain gratuit dans tous les appartements. Et peut-on ne pas voir, non plus, que cette pléthore d'employés vivant de tâches identiques dans tous les emplois "subalternes" possibles (manards de l'industrie, des BTP, du commerce, de l'hôtellerie, du transport et des services en général) est génératrice d'une impensable déresponsabilisation, d'un extraordinaire gâchis d'heures payées à défaire, refaire, ou ne pas faire du tout, et d'une inertie totale dans la circulation de l'information même basique - ce sont les messages qui se perdent en permanence, la personne qui était au courant n'étant jamais celle en poste à l'heure où vous souhaitez disposer de l'accord que vous aviez obtenu la veille pour réaliser maintenant une quelconque opération, retirer un objet d'une consigne, récupérer un propousk, échanger un billet de théâtre... - ? Mais je demeure persuadé qu'au-delà de ces inconvénients majeurs, la société russe, avec ses trente à

quarante ans de différé à l'allumage²³ en matière économique sur le système qui est le nôtre, et qu'elle adopte actuellement (On a gagné, On a gagné ! Bof...), et avec une appréhension de la dimension collective du vivant qui nous a échappé depuis le Moyen-âge, offre à notre chère utopie de l'épanouissement individuel au-delà de toute contingence, un réservoir impressionnant de remords à méditer.

J'arrive au théâtre. C'est l'avant dernier vrai filage, puisque les spectateurs seront là dès demain pour la pré-générale publique (une innovation, y avait pas assez de vraies représentations pour loger tous les invités de la profession, on les rassemble donc, autant que faire se peut, demain). Le spectacle commence vraiment à prendre du coffre. Une nouvelle scène, proposée hier par Tim et remodelée par Christophe, fonctionne bien, ajoutant un espace d'expression aux Français et à leur langue, tout en approfondissant le motif de l'invention/déconstruction permanente des rapports humains qui est le thème central de la pièce. Il s'agit d'un amusant clin d'œil où Tim, jouant le rôle de l'acteur metteur-en-scène insatisfait, interrompt une saynète que le spectateur n'a pas encore vue pour en proposer une nouvelle version aux comédiens russes qui, ne comprenant pas un mot, le regardent bouche bée. Le spectacle reprend et la saynète est alors jouée sans porter trace de ce que Tim voulait faire, les Français obligés de suivre se contentant à quelques mimiques de tenter de réaliser leur théorie. Le côté mise en abym marche d'autant mieux que le motif de la saynète raconte la visite d'un musée imaginaire suivi par des touristes que deux partisans (joués par Tim et Simon) prennent pour des révolutionnaires intéressés à leur complot, le tout agrémenté d'un jeu de traduction russe/français en live où Claire excelle.

Je prends des photos, couleur cette fois, toujours à l'aveugle, la pellicule noir et blanc n'étant pas encore développée.

J'appelle Marion : elle a eu madame Vassilkov mère, intéressée pour une lecture de *Crafouilli*, avant décision sur la traduction. Malheureusement, son mari vient d'être hospitalisé pour un problème cardiaque, elle ne sera donc pas immédiatement disponible. Marion revient à la question de la rémunération, je n'ai toujours aucune idée de la réponse. Qu'elles lisent d'abord, on verra déjà si ça leur plaît. J'espère qu'entre mon éditeur et

²³ Il ne s'agit pas du tout d'un retard, et le croire reviendrait à négliger totalement l'avance prise par les populations du "tiers monde" que notre mode de vie conquiert peu à peu, à accéder de but en blanc aux "bienfaits" de notre technologie sans en avoir éprouvé la mécanique désirante pendant les cinquante années de laminage spirituel qui ont accompagné sa montée en puissance.

l'Ambassade, on pourra réunir en leur temps les 8000 à 10000 francs que j'évalue nécessaires. Je tâche de faire passer au plus vite une photocopie du bouquin à Marion (n'ayant apporté qu'un livre, que Christophe juge de bonne politique de réserver à Falga, il va falloir que je trouve un plan – Anne?).

Après un repas dans le bistroquet de dimanche dernier, en compagnie des Feutrier et des Marozzi, j'accompagne les jumeaux à l'Internet-café de la place du Manège où je suis déjà venu en vitesse samedi avec Christophe et dont je n'ai pas parlé. C'est situé sous la place, dans un grand centre commercial aux boutiques chics ; c'est immense, au moins 90 écrans plats à cristaux liquides à disposition des amateurs ; c'est pas cher (45 roubles/h pour les non-étudiants) ; j'y consulte mes messages (un seul, de ma petite famille) et j'en envoie, puis jette un regard sur les sites français d'actualité. J'emmène ensuite les jumeaux passer une petite heure dans un café luxueux, l'*Akadémia*, à l'angle de la rue de Tvier et d'une qui descend vers Kouzniétsky Most ("le pont des forgerons"). L'expresso y est excellent. Puis nous laissons Tim au métro et prenons le nôtre.

Bombes à la télé – vodka avec Simon – bonsoir.

Jeudi 11 octobre 2001

Belle balade au hasard des rues ce matin. Une semaine ce soir que je suis arrivé. Ma connaissance de la langue a peu évolué, mais je commence à naviguer dans cette ville comme un poisson dans l'eau. Cet environnement à la fois très policier²⁴ (tiens, on a eu droit à notre premier contrôle, plutôt correct, avec Simon ce matin) et complètement déglingué est assez agréable à vivre. Pour le moment, mis à part dimanche un peu, il ne fait pas froid, environ 9° en journée.

Je m'amuse de repérer chaque jour de nouvelles têtes de Lénine en effigie sur des immeubles, avec des tas de citations que j'imagine aussi grotesques que celle figurant sous la statue de Marx en face du Bolchoï et dont la traduction (par Natacha) donne à peu près : "C'est parce que la pensée de Marx est objective qu'elle est objectivement valable". Ces soviétiques avaient quand même réussi à installer Ubu roi pour de vrai ! Je me réjouis à imaginer le sérieux avec lequel des centaines de phrases dignes de la mère Cotivet ont été gravées dans le bronze et lues avec componction par des générations de passants bourrés ou trop asservis pour oser se poiler

²⁴ et encore plus depuis le début des bombardements en Afghanistan

devant des conneries pareilles. Et mieux, tous ces universitaires enfiévrés, ceux d'ici, de Chine ou de chez nous, qui se sont pris le chou et nous ont bouffé le nôtre à exégétiser sur l'orthodoxie marxiste de telles sentences de bistrotière, qui se sont branlés le cigare sur la vertu prolétarienne ou la bonne acception de l'analyse de la loi de l'offre et de la demande rembroquée par l'effet de la lutte des classes sur la lecture malthusienne du matérialisme critique, les Barthes, Foucauld et consorts, vous tous que j'ai tant aimés et qui veniez pourtant de là, les dames pipi du trotskisme léninisme révolutionnaire, les folles du masque et de la plume dans le cul, les mètres à panser du clitoris perdu, les suppôts des défroques du Verbe, les porte-couffin de l'avenir radieux, les godemichés de la modernité en marche et sans vaseline, les serpents du charmeur, les associés des impasses de l'intelligence... Ah ! vous l'avez cherché loin, le triomphe du consumérisme effréné, la ruine de l'âme !

J'arrive au Théâtre *ЧЕЛОВЕК* vers 13 heures. Les comédiens russes s'amuse de me voir prendre des notes quotidiennement sur un bout de tablette dans les loges, ils m'ont élogieusement surnommé "Tchékhov", s'ils savaient ! 15 heures, cantine de Tamara, pause déjeuner avant la dernier filage : encore du chou, toujours des saucisses.

La première rencontre de la pièce avec un public a lieu de 19 heures à 20h20 : quarante invités pro du spectacle, une attachée de presse de l'ambassade, tous proches des comédiens, de Christophe ou du *ЧЕЛОВЕК*. Ça rigole franchement là où c'est fait pour, ça attentive là où il faut. Les comédiens sont à l'unisson, plein d'énergie, même si certaines scènes flottent encore un peu. On est tous contents de vérifier "grandeur nature" que le spectacle fonctionne. À l'issue de la représentation Christophe briefe l'équipe, y compris musiciens, éclairagiste et ingénieur du son. Il les remercie et les invite à ne surtout pas se relâcher, la vraie première étant dans deux jours, qu'ils essaient de profiter de demain soir avec un public sans doute moins copain pour approfondir leur jeu.

Je le laisse avec l'attachée de presse de l'ambassade et je suis, à pied, les comédiens chez Miléna. Il y a d'abord la traversée du boulevard circulaire, connu pour ce feu interminable, en faveur des voitures, bien sûr. On y reste au bas mot un quart d'heure, le flic qui gouverne attendant qu'au moins trois cents personnes exaspérées soient massées de chaque côté pour agir. Des piétons pressés (ça arrive) ou anxieux (ça arrive aussi) tentent des percées dans la cohue des voitures lancées à 120 à l'heure, reculent, se font klaxonner par celles qui sont en train de brûler le feu rouge des rues perpendiculaires pour se glisser sur la véritable piste de circuit au bord de laquelle, ulcérés mais résignés, nous attendons tous finalement que le

cerbère actionne son bouton magique. Ensuite on passe au pied d'une de ces magnifiques tours monumentales qu'a fait construire Staline, et dont je ne dirai rien de plus parce qu'on les voit sur toutes les photos de Moscou.

Miléna habite un appartement qui ressemble beaucoup plus à l'idée qu'on se fait des logements en Russie que ceux que j'ai vus jusqu'alors : vestibule au carrelage défoncé, murs à la peinture marronasse écaillée patinée par le graillon, installation électrique à faire peur, cuisine minuscule surchargée, un salon d'une quinzaine de m² dont le divan sert aussi de lit à deux colocataires absents ce soir, une chambre un peu plus petite qu'elle partage avec un ami arménien, Vartan. Pourtant, ce deux-pièces délabré dégage une atmosphère très chaleureuse, grâce au bric-à-brac d'objets décoratifs, rituels ou usuels qui s'y empilent : cartes et plans anciens aux murs, affiches de spectacles, photos, tableaux offerts par des amis artistes, miniatures en bois ou fil de fer, chiffons, plantes vertes, piles de livres, piano, icônes, statuettes religieuses, tapis – sur le lit de la chambre il y a aussi un clavier de synthétiseur et des enceintes, Vartan est compositeur.

En plus de nous, (sauf Sergueï, retourné prendre soin de son frère), sont présents dans cette micro caverne d'Ali Baba l'épouse du petit Alexeï, superbe ballerine d'environ 25 ans - cheveux blond platine coiffés à la garçon, minijupe (les jeunes femmes russes en raffolent) et bottes sous le genou, qu'elle enlève d'ailleurs, comme tous sommes invités à nous déchausser en entrant, c'est courant en Russie -, et un couple ami de Miléna - Vladimir, le mari, possède voiture et datcha dans laquelle, bien que ne parlant pas un mot de français et n'en décrochant que très peu en russe pendant la soirée, il annoncera bientôt qu'il nous invite cordialement lundi prochain. Son épouse est très jolie aussi, dans un style plutôt italien, grande mince à cheveux bruns et longs, une sociologue dont je n'entends pas le prénom.

Nos hôtes nous offrent un repas pantagruélique à base d'une infinie variété de zakouski, pains, cornichons énormes, saucissons excellents, salades, chips, patates chaudes, ailes de poulet frit, fromages, fruits, gâteaux – la table ne désemplit pas jusqu'à l'heure avancée du matin où nous nous en irons. Le premier toast est porté par Vartan "aux premières rencontres et à l'amitié qui ne s'éteint pas". Les discussions seront régulièrement ponctuées d'autres toasts (chaque convive se doit d'en porter au moins un) : au succès de la pièce, à nos histoires personnelles qui nous ont réunis ce soir, à Christophe absent mais sans qui nous ne serions pas ensemble ici, à l'hospitalité... Les rasades de vodka qui s'ensuivent sont accompagnées de *cok* (prononcer soc, jus de fruits) et de grignotage de cornichons.

Claire traduit à peu près tout, ce que j'admire, surtout au fil de la soirée, alcool n'aidant pas. De mon côté, je me rends compte avec étonnement que je commence à pouvoir capter un peu les discours en russe, à condition que le thème en soit bien suivi et que mon attention ne décroche pas. Miléna nous montre des photos de sa mère, actrice géorgienne d'une extraordinaire beauté (on dirait Sophia Loren en plus belle), morte très jeune en plein succès ascensionnel. Vartan, qui a autour de quarante ans et dont je comprends qu'il n'est pas le petit ami de Miléna mais un ami, tout court, se souvient d'avoir vu assaillir l'hôtel dans lequel l'actrice revenait voir ses deux toutes petites filles (Miléna et sa sœur) entre deux prises pendant un tournage, par des hommes qui voulaient l'épouser.

Vartan a plein d'histoires sur des tas de célébrités qu'il a fréquentées, et qu'il raconte bien. J'en retiens plusieurs qui concernent le cinéaste Sergueï Parajdanov, réalisateur du magnifique *Les chevaux de feu*, et dont l'emprisonnement arbitraire par le pouvoir soviétique en 1974 avait scandalisé l'opinion mondiale. Je n'ai vu aucun autre film de lui, et ne sais si les anecdotes racontées par Vartan sont connues ou non, c'est pourquoi j'en rapporte quelques extraits.

Parajdanov, Géorgien d'origine arménienne (comme Vartan) avait donc fini par être libéré en 79. D'après Vartan, cette libération était moins due à la pression internationale en générale qu'aux démarches insistantes d'une vieille femme follement éprise du cinéaste, et qui se trouvait être la sœur d'Elsa Triolet. La vieille amoureuse aurait réussi à convaincre Aragon de profiter de ce que le pouvoir soviétique avait prévu de lui remettre une médaille, pour intercéder directement auprès de Brejnev – ce que fit le poète. La pauvre énamourée n'y gagna rien, puisque Parajdanov négligea ensuite ses avances, jusqu'à ce qu'elle en vienne à se suicider d'amour.

Après une période d'interdiction, où on le gardait en résidence surveillée dans sa ville de Tbilissi, Parajdanov pu recommencer à tourner²⁵. C'est lors d'un déplacement occasionné par cette reprise d'activité que se situe l'une des histoires. Parajdanov arrive dans un aéroport avec un ami comédien. On est à l'aube du conflit URSS/Afghanistan, la paranoïa soviétique fonctionne à plein régime. Fouille. Le comédien agacé commence à ronchonner, puis se prend carrément de gueule avec les deux policiers de service, bien secondé par Parajdanov qui décide de la jouer de plus en plus

²⁵ Miléna, enfant, a même joué dans son ultime film le rôle d'une gamine invitée à un banquet. La comédienne novice, affamée d'attendre des heures les nombreux réglages nécessaires au tournage des deux ou trois plans de la scène, avait fini par manger tous les mets appétissants disposés à portée de son emplacement.

hystérique, limite psychopathe. Au bout d'un petit moment de haute tension, il profite de ce que son copain capte la rogne des pandores pour se barrer en courant avec un sac, passe par un couloir interdit et fait irruption sur la piste d'atterrissage. Le temps qu'on le retrouve, il s'est déculotté, accroupi, et a tiré du sac des petites saucisses à taille et à couleur de merde qu'il a posées sous lui. Les flics, sidérés, le hèlent de loin. Il leur fait signe qu'il arrive, se redresse, remonte son froc, et soigneusement ramasse les petites saucisses qu'il croque une à une à pleines dents, puis rejoint les flics effarés : "Excusez-moi, je pouvais plus tenir, mais voyez, j'ai ramassé!" – Les artistes seraient partis sans plus être inquiétés.

Il y a aussi une histoire avec Mastroianni // **pour la suite de ce chapitre, voir l'édition papier - renseignements commande à srivron@free.fr //**

CHAPITRE TROISIÈME : où l'esprit s'échauffe

Vendredi 12 octobre 2001

Lever 12h30. Après petit-déjeuner dans notre rituelle cahute-bar du métro, Simon part répéter. Je retourne à l'hôtel mettre mes notes à jour et faire un peu de russe. Dehors la bise siffle un froid de loup, une bruine glacée poudroie les vitres, Moscou sent l'hiver à grands pas.

15h30 : un coup de fil de Christophe m'apprend que Ludmila a subrepticement décidé de monter les enchères pour la vente du prix des places au Lycée français. Elle s'est tout d'un coup avisée de faire calculer le prix de revient d'une séance, qui serait de 5000 roubles minimum, compte tenu qu'elle doit payer absolument tout le monde jusqu'au moindre ramasseur de mégots en plus des comédiens, et que ces séances supplémentaires ne rentrent pas dans le budget normal du théâtre. Je suis furax, j'ai horreur de ce genre de méthodes, revenir trois jours après sur les conditions discutées et, qui plus est, annoncées à notre acheteuse potentielle, que déjà je n'ai pas trop sentie – et qui n'a d'ailleurs pas rappelé. Il paraît que ces micmacs sont fréquents dans les affaires russes, et Christophe tente de me calmer en me disant qu'en tous cas c'est sûrement vrai que l'État russe, qui finance le *Человек*, ne veuille subventionner des séances scolaires à des Français. Peut-être, mais ces raisons me paraissent totalement inciviles, et puis maintenant notre marge, sur laquelle Christophe compte autant que moi ne serait-ce que pour refaire un soupçon de santé aux comptes dépressifs de sa compagnie, est réduite à néant (on a besoin d'avoir au moins quelques traces de vente de spectacles au milieu des subventions du Ministère des Affaires Etrangères, si on veut faire crédible auprès des DRAC et autres bornées institutions culturelles en France, car Christophe s'arrange toujours pour que ses prestations en Russie soient directement prises en charges par les théâtres producteurs, et l'argent d'autofinancement ne transite donc jamais par les comptes de *Trajectoire ADM*). Il le reconnaît mais semble vouloir éviter que j'esclandre la Rochkovane, et préfère donc que je me débrouille avec le Lycée pour retrouver nos possibles marges.

J'appelle la proviseur à qui j'explique navré la situation, et lui propose

des places à 170 roubles au lieu des 130 initialement dits, avec un minimum garanti (si elle n'avait pas suffisamment d'élèves pour atteindre le plancher de Rochkovane) de 5500 roubles/séance. Cette pécote, que je sens de moins en moins bien malgré ma civilité exquise, fait semblant de comprendre que la séance lui reviendra 5500 roubles quoi qu'il en soit, ayant eu vite fait de calculer que si elle amenait les 45 élèves/séance auxquels elle a droit, le prix de la place serait de 122 roubles, soit moins cher qu'à mon premier appel. Pour qui elle me prend, cette vieille pingre ? Je lui explique ce que c'est qu'un minimum garanti, en ayant garde de ne pas lui lâcher tout net que c'est une honte vu d'un ressortissant français, qui œuvre à Moscou quasi pour 15 francs par jour et à qui, en France, l'école demande au moins 50 balles pour la moindre entrée d'un de ses gosses dans la moindre expo de patronage, d'entendre une rombière en charge de l'éducation cocoonée de mômes de diplomates et autres patrons d'entreprises à l'étranger, mégoter à payer 42,50F pour voir une œuvre originale en cinq langues, jouée dans un théâtre national des plus courus, montée par un Français, sur des textes français traduits exprès, et dont les séances publiques se donnent à guichet fermé ! La peste soit de cette hélas répandue engeance ! Fulminant du dedans, je la quitte cependant en professionnel affable, lui demandant une date et une heure pour la rappeler, savoir si elle enverra du monde, parce que c'est au plus tard mardi ou mercredi après-midi qu'on ferait ça, elle n'a même pas l'air d'imaginer que de notre côté ça doit s'organiser aussi, on a au moins huit comédiens, deux musiciens, l'éclairagiste, et l'ingénieur du son à réserver, mine de rien ! Je la rappelle lundi matin.

J'appelle Anne pour expliquer l'imbroglio, en espérant qu'elle puisse bétonner un peu l'affaire ; elle n'est pas là ; le message que je laisse sur son répondeur va dans le bon sens.

17h15 : j'ai rejoint le théâtre, après récupéré les tirages noir et blanc du Zénith et de mon jetable, et porté développer la seconde pellicule (couleur cette fois) du Zénith. Les photos du jetable sont absurdement touristiques mais c'est ce que je voulais (sauf une ou deux vraiment ratées, comme la descente en puits d'un escalator du métro – dommage). Pour les autres, c'est catastrophique comme pressenti on voit flou ou rien sur la plupart, les seules photos correctes sont celles que j'ai faites dehors ou dans les coulisses : une sympa de Serguieï Antonov, de bons portraits des jumeaux, ensemble et séparés.

19 heures – 21h30 : la générale publique (la vraie, cette fois) est assez terne. Le public est mollasson et les comédiens ne retrouvent pas l'énergie d'hier soir (ils font trop la fête?). Côté positif, le jeu des Français s'affine aux passages techniques, les personnages s'enracinent, arrivent à ne presque

plus fluctuer. Après la représentation Christophe les briefe gentiment mais très méticuleusement, collectivement et un par un. Il a pris des notes, ce soir. Son professionnalisme, sa douceur et son calme, la façon qu'il a de conduire l'ensemble du spectacle dans ses moindres détails exactement là où il veut, m'épatent.

Natacha nous quitte pour aller regarder son feuilleton. Les comédiens partent de leur côté, Simon veut passer la soirée avec son frère. Christophe et moi allons dîner à la taverne self-service.

Nous nous rendons ensuite au bar de l'hôtel *Intourist*. C'est un hideux immeuble bréjnévien, une espèce de grosse tour quadrillée alu autour d'ouvertures en vitres teintées à soubassement plexi marron-verdâtre cacateux, ou bleu gris, on ne saurait dire vue la poussière qui le recouvre. Il défigure résolument le bas de cette somptueuse artère dont je parle tout le temps vu que c'est dans ses parages que se passe l'essentiel de l'action cinarrée, je veux dire la Grand-rue de Tvier, couvrant aussi d'opprobre socialiste soviétique la vue qu'on aurait dû garder du Kremlin tout proche, si cette incongruité post-révolutionnaire n'eut été érigée là. La nuit, pour corser, il rutile d'un enguirlandement façon sapin de Noël permanent, comme d'ailleurs beaucoup par la ville d'autres hautes hideurs datées de la même époque, que l'excellent éclairagiste qui a récemment œuvré pour la mise en valeur parfaitement réussie de toutes les autres façades et des rues du grand centre, n'a pas su comment s'en dépêtrer autrement.

le temps des putes

Nous y voici donc au centre (de l'hôtel), boire un café au milieu des putes et des michetons, parce que Christophe adore ces ambiances, et qu'elles ne me déplaisent pas. Les filles sont là chez elles, au milieu d'une ou deux familles de touristes, de tas de flics en uniforme ou en cachette, de boutiques de souvenirs, des tables et des chaises du bar, et de nous, puisqu'on y est. Dans le couloir fumoir feutré à la moquette passée depuis longtemps qu'on a d'abord suivi pour arriver, deux nous ont déjà demandé si on avait envie de compagnie. Nous avons décliné, bien sûr²⁶. À peine assis tout près de la fontaine sous l'accablante verrière centrale, deux autres nous raccostent instantanément ; nous déclinons encore²⁷. Elles vont immédiatement se faire payer un verre à la table à côté, où des salauds les

²⁶ Imagine que je dise le contraire, j'oserais jamais faire lire ça à ma femme et à mes copines.

²⁷ Bien sûr.

soulèvent à notre nez et à notre barbe.

Au vrai, elles ne sont pas très chouettes, les putes de cet établissement, bien moins appétentes que celles qui tapinent un peu partout dehors, la nuit à peine tombée, ou le dimanche après-midi. Christophe m'explique que c'est des reliquats ou la relève déjà vieillie de celles qui par dizaines s'offraient au rare touriste il y a à peine dix ans, en échange seulement d'un bon repas payé en dollars au restau d'ici, qui se suffisaient des fois d'une pinte de bière. Le bon temps, en quelque sorte... La plupart d'entre celles qu'on voit ce soir ont une chambre à l'année dans l'hôtel. Elles sont macquées par l'*Intourist*, qui fait en la matière comme la plupart des rares hôtels de Moscou, qui veulent être sûrs du service qu'ils offrent au client, que n'importe quelle fille ne s'introduise pas n'importe comment chez eux. Les Russes ont une pratique publique assez débonnaire de la prostitution, du sexe en général. Les bouches du métro regorgent de vieilles dames debout qui vendent des revues porno un ou deux jours, le lendemain des chaussons qu'elles ont tricotés la veille au soir, et puis encore pendant trois jours qui suivent, un canard avec une vulve ruisselante en une, des fesses, des poils. On ne s'offusque pas hypocritement, ici. Quand on est lambda on plaint les filles, on les exploite si on est maffieux, mais on les respecte absolument, comme on respecte absolument le micheton. Mieux : il est plutôt considéré comme une touchante preuve de belle santé de se taper une pute de temps en temps. Pas qu'il s'avise le monsieur, en revanche, de le raconter à sa femme : elle qui si tendrement s'épanche de voir un inconnu, marié ou pas, payer son comptant pour s'expurger dans la minette d'une infortunée compatriote, ne supporterait pas d'imaginer son légitime dans la convoitise. Préférerait qu'il la cogne. D'ailleurs les femmes battues sont monnaie courante en Russie. C'est dire si ça les rassure. Surtout quand tu vois les colosses d'ici, que certaines chétives comme Marina la cuisinière ramassent sur le cigare à chaque fois qu'ils se mettent un litre de vodka de trop dans le pif, c'est à dire tous les soirs. L'homme qui bat sa slave prouve à la fois sa virilité et son attachement, à défaut d'affection ou d'amour. C'est les femmes qui aiment, ici. Comme partout, si l'on y songe. En Orient comme à l'Extrême, on les étouffe à la naissance, ou sur la durée, à les programmer pour ne jamais montrer qu'elles existent, ni sueur, ni larmes, ni rire surtout, même aucun sourire de connivence ni rien, la hiérarchie des ancêtres, la hiérarchie du boulot, la hiérarchie du mari et de ses copains, la hiérarchie des enfants, la hiérarchie du temps qui passe, des petits pas discrets, les yeux plissés pour qu'ils ne ferment jamais, pour qu'elles soient là sans y être vraiment, là-bas aussi c'est les femmes qui aiment. Au Moyen Orient, Islam ou pas on les tchadore invisibles et fidèles, on calfeutre leur suavité au fond d'appartements aveugles, on veut qu'elles éduquent, transmettent d'impensables

versets, des joies volées à l'éternel, des ululements de détresse, leur beau fard quotidien languissamment offert à l'invisible époux, celui qui mange d'abord, qui rote, qui répudie, c'est encore une femme qui l'aime. Les indiennes pour ce qui en reste, en Amazonie ou en Andes, même en Inde c'est pareil, on ne les voit bien qu'autour des lavoirs ou des tables, ou sur les trottoirs à piler, coiffer, tresser et peindre, on ne les garde plus sous les huttes, on les échange un peu pour circuler le sang qui reste, elles ramassent les racines ou cueillent des fruits en regardant les fils grandir, c'est juste la misère que leur peuple n'a pas choisie qui les fait estimer parfois d'un éternel mari, mais c'est toujours elles qui l'aiment. Chez nous d'Occident rayonnant, on les cajole mieux nos femmes, c'est sûr ! Elles bossent peut-être juste un peu plus pour des patrons qui les paient juste un peu moins, elles nous énervent sûrement largement plus souvent avec leurs airs d'indépendance et leur facilité à nous mentir sans qu'on les tue, elles gardent à peine plus que nous les gamins qu'elles ont bien voulu nous donner, elles peuvent faire de la politique, des affaires, divorcer, se remarier, s'abîmer dans la débauche du désespoir, elles ont du fric si elles en veulent, elles baisent quand ça leur chante et le plus souvent quand on a renoncé, elles ronflent, elles boivent, elles fument, elles portent plainte, elles se jalouent ouvertement, elles tissent leur toile, elles allaitent, elles allument, elles bronzent, elles s'aérobiquent, elles portent la culotte, elles stringuent, elles s'épilent le maillot, mais quand on sait les hommes vivre et qu'on voit ces idiots vieillir à côté d'elles, quand on a mal la nuit ou qu'à force de mentir le cœur lâche pour de bon, quand on les voit pleurer pour le seul qui les quitte, on serait vraiment aveugle jusqu'à la dernière goutte si on ne se rendait pas compte que chez nous d'Occident, c'est elles encore qui aiment. Y a peut-être que les Nègres qui savent aimer leurs femmes, quand ils ont fini d'exciser... je sais pas, connais pas bien, une impression, juste, à cause de leurs danses.

Pour dire que le rapport aux putes, c'est question de culture.

On en voit enfin une jolie, les autres ont dû l'avertir, elle passe même pas nous voir. Elle déhanche rejoindre un trio de malfaisants olivâtres, des bruns du Sud à coup sûr réchappés à la traque anti-Arabs qui secoue jusque par ici, je l'ai déjà mis. Et les fumiers, eh ben tu sais quoi ? Ils l'emballent, là, sous nos yeux, tous les trois... Sous nos yeux ils se lèvent direction l'ascenseur... Presque avec elle sous le bras ! Ah ! le Poutine, avec son ralliement à l'Ouest, il en aura mélangées des cultures ! Je sais même pas s'il en a connaissance, profondément...

Si ça se trouve, les trois du Sud, ils avaient même pas l'asile, pas de propousk, aucune chambre, rien ! D'expérience, c'est ce que pense Christophe : quand on débarque en étranger ici de l'avion ou du train, même en voiture,

on est dans une ville où il est à la fois plus simple, moins cher et, normalement, plus agréable, de venir à l'*Intourist* directement monter avec une pute, que de s'escrimer à essayer de se payer sa propre chambre. C'est le triomphe absolu de la loi de l'offre et de la demande, la démonstration par le désir de l'omnipotence du marché : à Moscou y a peu d'hôtels, l'homme d'affaires et le touriste affluent, foin des protectionnismes de parade ! Estampillons nos putes et logeons les riches queutards étrangers chez elles - si elles prennent pas tout leur fric ils dépenseront le reste aux boutiques de souvenirs. L'argent n'a jamais eu d'odeur nulle part, ici il a juste un petit goût de revanche qui fait plaisir à sucer.

la diva et l'anthrax

En buvant le café, qui finalement arrive quand on n'est pas pressé, je parle de Miléna à Christophe : son talent est subjuguant, est-ce qu'on ne pourrait pas imaginer quelque chose pour la faire connaître en France ? Il faut évidemment éviter de la leurrer, et nous avec, ne pas l'envoyer dans une impasse. Il est évident que l'argent l'intéresse peu, elle est exigeante pour elle-même et pour son art, et apparemment très panslave, ou plutôt pan-orthodoxe, sans doute beaucoup à cause de son histoire avec sa mère. En d'autres termes elle n'en a, pour le moment du moins, rien à foutre de notre société. Et pourtant, quelque chose dans cette perle sauvage me dit qu'elle nous attend, qu'on pourrait concevoir quelque chose pour elle, qui l'aide et qui, peut-être pour satisfaire un trivial narcissisme, nous permette au moins d'essayer de faire partager ce qu'elle sait susciter d'émotion.

Christophe partage l'analyse, un peu moins mon emballement : il reconnaît que Miléna est étonnante, mais ce vieux blasé de l'Est prétend qu'elle a somme toute peu de mérite étant issue d'une peuplade où le chant est une seconde nature. Il croit cependant suffisamment en elle pour me dire qu'il se fera fort de la convaincre de nous suivre un moment, si je suis capable d'écrire un spectacle à forme simple, qu'il pourrait lui faire répéter ici et qu'on pourrait essayer de tourner en France, avec le minimum de dispositif scénique, un petit décor, un autre comédien, un ou deux musiciens maximum.

Les rôles entre nous s'inversent : c'est lui qui raisonne en producteur maintenant ! Je joue donc de tous mes accents de créateur pour lui dire qu'il est absurde de mégoter d'avance, qu'évidemment vu nos moyens je sais bien qu'il n'est pas question de délirer, mais qu'il me paraît insupportable de me censurer avant même de savoir sur quel thème...etc. J'ai tout d'un coup l'idée qu'on pourrait simplement partir de raconter "sa" vie, une vie de Miléna jouée par elle-même, entre l'évocation des souvenirs qu'elle a de sa mère et

sa vie difficile d'artiste dans la conquête d'une capitale en réinvention (j'emploie en fait le terme de *déconstruction*). En bon producteur, Christophe trouve ça très bon. Il paie, et on s'en va.

Dans le métro, je rumine *L'histoire de Miléna* que je pourrais écrire, et commence à envisager une dramaturgie possible à partir de projections de films super 8 et de photos, dans une loge reconstituée. À 23h45, je suis à l'hôtel *Bocxog* : mise à jour de mes notes.

Lundi, au lieu de la datcha promise par Vladimir, et qui sera tenue pour les comédiens, je serai à Iaroslav (une des villes du "Cercle d'Or", à quelque trois cents kilomètres de Moscou) sur proposition de Christophe, qui souhaite ma présence à une rencontre, qu'il n'a pas pu fixer un autre jour, avec une grosse légume, directeur et financeur de plusieurs théâtres de l'ex Empire. Christophe a été fortement recommandé par un ami metteur en scène qui travaille pour le type et qui a énormément apprécié *Entre nous* version russe. Le type, qui s'appelle Gatov (ce qui en russe signifie "prêt"), est gatov pour bien payer Christophe pour une mise en scène d'une pièce du répertoire français à son théâtre de Krasnodar (une petite centaine de kilomètres à l'Est-Nord-Est de la Mer Noire, loin au Sud d'ici) au printemps prochain.

Aux alentours d'une heure du matin je mets la télé. Ça y est, la riposte islamiste à la riposte bushienne est en route : des gens aux USA sont atteints d'une maladie virale apparemment imparable qui s'appelle Anthrax. En l'absence de Simon pour m'aider à traduire l'anglais BBCien j'ai pas tout compris, mais il semble que ça les affole sérieusement, bien que trois cas seulement aient été détectés depuis deux jours. 3 cas ! Et c'est la panique ! Ah ! ils sont forts, les chevaliers du mal, ils ont bien compris comment foutre la merde dans notre si bien huilée machinerie ! Nous, depuis le temps qu'on écroule des villes entières, qu'on affame et qu'on déplace des populations, qu'on arme des trafiquants de drogue, qu'on soutient des tyrans maffieux, qu'on pousse à abandonner leurs traditions et leurs champs à des milliers de braves types qui vont crever dans nos villes à Dollars, on n'a jamais réussi à les réduire d'un seul espoir. Et tout ce qu'on a réussi à créer, comme mouvements des foules de chez nous, c'est le téléthon et les galas humanitaires pour se congratuler la frite d'être tant riches et pourtant si bons ! Eux, ils nous descendent deux immeubles et ils tuent trois aussi innocents qu'on peut l'être, mais surtout bien visibles dans leurs jolis bureaux à côté de nos puissants média, et ils vont réussir à nous paralyser notre monde. D'effroi... d'horreur... Nos claviers d'ordinateur peuvent nous tuer ! Leur anthrax, ça viendrait d'une poudre blanche qu'ils déposent au petit bonheur. Tu vas voir que les marchands de farine vont faire fortune,

avec tous les plaisantins qui vont pas manquer d'empoudrer leurs patrons, leurs concierges, leurs voisins... Jusqu'à ce que nos gouvernants du Principe de Précaution interdisent la farine. Il va y avoir un trafic de farine, de sucre pâtissier... des lynchages de rémouleurs ! des suicides à l'amidon ! La désorganisation complète, plus d'échange de logiciels, plus d'Internet, plus de pain, la famine ! Obligé de concentrer tous les moyens qui restent en asepsie sur la protection des studios de télévision, des rédactions, pour garantir la seule éthique qu'on a trouvée : la Libre Circulation de l'Information. Les journalistes et quelques Présidents seuls nourris, protégés ! Il faut sauver la L.C.I. ! Pour investiguer, pour nous dire ce qui se passe vraiment ! Pour poser les bonnes questions aux populations stupéfiées ! On va nous découvrir que Ben Laden est pas blanc-blanc dans l'affaire de la tremblante du mouton qui nous avait si tant affaiblis quelques mois avant le déclenchement des hostilités! Peut-être la vache folle ! le sang contaminé ! le Sida ! On va nous inciter à la plus grande vigilance ! Nous rassurer ! Jusqu'à ce que le dernier téléspectateur, transi de froid, tout racorni d'angoisse et de famine dans le fond ténébreux de la dernière cave encore alimentée en électricité du Monde Libre finisse par en crever. L'écran continuera tout seul. Tout ça pour quelques grammes de poudre d'anthrax posés sur cinq ordinateurs. On est vraiment très con.

À 2500 kilomètres d'ici à vol de l'oiseau qu'il ferait bon d'être quelquefois, mes quatre adorés Sain-Belois commencent à me manquer.

Samedi 13 octobre 2001

Le matin, je profite de ma solitude pour bouquiner tranquillement *L'éternel mari* en grignotant des petits pains achetés à la supérette.

15 heures : je rejoins Christophe à Kouzniétsky Most, et nous nous rendons à son Internet-café favori, abrité dans un gras immeuble de ce quartier ancien au plein centre de Moscou. Quand je dis "abrité", c'est pas pour faire joli : je veux dire qu'il eut été difficile au Français que je suis de deviner qu'il y avait une activité de type convivial derrière cette épaisseur de façade fatiguée qu'on franchit par une énorme double porte en fer à peine vitrée, pour donner sur un grand hall qui ressemble à une sortie de gare de province en 1970. Le café internet est au fond à gauche, derrière un triptyque mieux vitré à soubassement faux cuir noir un tantinet plus sympathique, dont un panneau fait porte.

C'est, à ce que j'ai pu remarquer en voyageant un peu, une constante qui s'accroît au fur et à mesure qu'on remonte dans le Nord : les devantures de magasins deviennent de plus en plus à nous irreconnaissables, froides et

rigides qu'elles sont. Évidemment, cette constante a tendance à s'effacer un peu au fil du temps, avec l'arrivée dans les villes d'un style international transbahuté par les commerces de luxe tels les *Carlo Pasolini* et autres tailleurs chics comme il y a ici aussi, Grande rue de Tvier ou sous le Manège. Mais dès qu'on s'écarte un peu des travées du luxe, nous de Paris et ses abords, on ne sait plus quoi vend quoi, ni même s'il y a quelque chose à vendre où que ce soit. Les bureaux de tabac sont dans des kiosques, les pharmacies (qu'on trouve ici souvent dans les stations de métro) ressemblent à des photomaton, il y a des supérettes à la place généralement réservée aux concessions Canon et aux cabinets de radiologie en pied d'immeubles dans les nouveaux quartiers, et surtout, donc, plein de magasins indénichables à nos regards, qui vendent ensemble des chaussettes, des livres et du saucisson derrière l'entrée d'un commissariat au coin d'un square, dans un supposé immeuble d'habitation, un hangar, une cave, une résidence.

Il doit y avoir une géographie secrète des espaces imaginés – ou : comment les climats, reliefs et latitudes font inventer aux hommes leur décor ? On peut se demander, par exemple, pourquoi telle ou telle couleur est employée dans telle région et pas celle d'à côté, comment telle association de rouge, vert pomme, fuchsia et violet est pensable à Moscou et criarde à Lyon, ou pourquoi les audaces colorées des intérieurs portugais n'utilisent pas la même palette que celle qui enlumine les façades des églises orthodoxes d'ici, elle-même différente des harmonies en vert bouteille, turquoise foncé, vermillon et bouton d'or qu'on trouvait dans les salles des châteaux de la Renaissance française ? On pense bien sûr terroirs, matériaux et pigments ; sans doute, mais il y a autre chose – températures, ensoleillement, orientation ; peut-être, mais ça ne suffit pas non plus – découvertes, modes : elles sont toujours adaptées par l'importateur. Non, les formes et les couleurs des habitats des hommes dessinent leur monde bien plus qu'elles ne le subissent. Et ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'elles le dessinent de façon si particulière aux systèmes d'organisation mentale qui les produisent, qu'un regard extérieur sera non seulement capable d'en détecter immédiatement la singularité, mais parviendra à l'attribuer et à l'apprécier indépendamment de toute référence esthétique à son propre système de valeurs : le kaki marronasse qui constitue la dominante de l'ambiance colorée de la majorité des intérieurs russes de ce temps, est à la fois totalement évident (on ne s'attend pas à autre chose, même si on n'a jamais lu une ligne ni vu une photo de la Russie, comme s'il avait suffi de faire seulement quelques pas dehors pour savoir) et parfaitement harmonieux dans ce contexte, quand chez nous il serait insupportable même à un

daltonien, la simple idée du hideux patchwork qui le compose²⁸ faisant instantanément gerber.

le secret des portes

Autre élément fortement présent et à la symbolique obscurément chargée, dans le décor moscovite : la porte. Les Russes raffolent des portes, les multiplient, les habillent, les molletonnent, les ferment. Si je n'avais pas vécu ici, je n'aurais jamais pu comprendre à quel point le fait que Velchaninov, le héros de *L'Eternel Mari*, ait pu oublier // **pour la suite de ce chapitre, voir l'édition papier - renseignements commande à srивon@free.fr**//

²⁸ Le kaki-marronasse russe est en effet soit en lui-même un coloris passé en aplats sur les murs, soit l'ambiance qui résulte des différentes nuances de gris, vert foncé, caca d'oie, grenat, beige goudronneux, orange, faux bois, blanc sale, brique, violet, émanant d'éléments du décor.

CHAPITRE QUATRIÈME : où l'esprit a failli s'envoler

Lundi 15 octobre 2001

Lever 6h45 – métro bondé – je retrouve Christophe à Komsomlskaïa. Infect café au buffet de la gare, on ne peut tout simplement pas le boire.

Le train pour Iaroslav part ponctuellement aux huit heures et demie prévues. Nous somnolons assis à notre place pendant les trois premières heures du trajet, et passons la quatrième au bar où une conversation téléphonique avec Natacha nous apprend la défection du Lycée Français, au prétexte que les enseignants avaient été prévenus trop tard et ne pouvaient plus préparer leurs élèves ! Quand je pense que nous avons dès lundi dernier fait passer le dossier complet du spectacle à leur proviseur ! Merci madame ! Anne n'aura donc rien pu faire, ou rien tenté de plus – sans parler des cachets supplémentaires que l'opération aurait permis de rapporter à la partie russe, acteurs, musiciens et techniciens, nous voyons de notre côté filer sous notre nez 2000 à 3000 roubles qui nous auraient fait grand bien.

À Moscou, les comédiens ont tous rendez-vous pour se rendre à la datcha de Vladimir, qui leur a promis des brochettes à foison. Nous recommandons à Natacha d'essayer d'éviter les débordements alcooliques de nos fêtards : même si c'est relâche ce soir, ils ont encore deux représentations à assumer, ce serait bien qu'on les garde en forme jusqu'au bout...

Nous regardons défiler la taïga, dont Christophe me dit que l'immensité appartient encore dans sa quasi-totalité à l'État. Il me brosse aussi le portrait caustique de l'amour fou des Russes pour leurs datchas, les cohortes de citadins qui s'entassent radieux chaque fin de semaine dans des bus cahotants et poussifs avec pelles, pioches, râtaux, tuyaux, marteaux, scies, pots de peinture, ustensiles de cuisine ou de décoration, bagages, marmots et provisions d'eau, pour aller s'exténuer à biner leurs quatre cents mètres carrés de potager ou entretenir ces mesures minuscules agglutinées les unes aux autres en hameaux désolants. L'hiver, il faut aussi qu'ils les approvisionnent en bois, refaire parfois des kilomètres sur un vieux véhicule

de trait acheté à plusieurs pour charrier des stères empilées en bordure de forêt les semaines d'avant. L'été, dans la chaleur accablante, souffrir de la moiteur et des moustiques jaillis par myriades de cette taïga changée en gigantesque marécage. Et en toute saison, passer son temps à aller chercher de l'eau, parce que si l'électricité arrive partout, ce n'est absolument pas le cas pour l'eau, même non potable. Mais pour Christophe, le pire, c'est encore les retours de week-end, quand il faut charger dans les cars pris d'assaut les concombres, poireaux, salades, tomates, potirons et les monceaux de sacs bourrés de toutes espèces de fruits ou de racines comestibles, que les enfants énervés braillent, que les matrones se crient des recettes ou accablent d'insultes leurs maris pas assez ivres encore et de toute façon trop encombrés pour riposter.

Sur ces entrefaites, le train arrive en gare.

à la recherche de la troupe perdue

Ben ça a pas l'air gai, Iaroslav ! Des petits immeubles grisâtres, des cheminées, des tuyaux... Bonjour tristesse ! En plus, il fait un froid bisant glacial qui m'attrape immédiatement les oreilles et n'a pas l'air de vouloir les lâcher de sitôt. On voudrait d'abord bien savoir où on va, Christophe essaye de se renseigner : auprès d'une brave dame, pas si brave qu'on aurait cru, elle ne répond même pas ; d'un chauffeur de taxi, il propose de nous emmener pour 250 roubles, tarif incroyablement cher, surtout en pleine journée et puis si ça se trouve le théâtre qu'on cherche n'est pas si loin ; nouvelle tentative auprès d'une mignonne, pas du tout concluante, elle a l'air d'ignorer complètement qu'il y a un théâtre dans sa province. Et mes oreilles qui givent, pendant ce temps. En désespoir, on aborde un flic. Coup de bol, il nous indique le numéro d'un bus qui y va, il en est sûr.

On l'attend, pas très longtemps, près d'un poteau penché qu'entoure déjà une foule compacte. C'est un bus comme je n'en ai plus pris depuis ma rentrée en sixième. J'ai même l'impression que c'est le même, qui finirait ici depuis trente ans sa déjà époumonée carrière de l'époque. On s'écrase avec le paquet derrière la porte à soufflets qui se referme de force sur des bras, des fessiers, des cabas ! On respire à peine, mais la receveuse, une petite grosse dont le fuselage matelassé a dû être conçu exprès pour naviguer dans le contexte, arrive quand même à passer pour exiger le prix du transport avant le prochain arrêt. On lui demande si c'est loin le théâtre. Un jeune tatoué, à qui je lèche l'aisselle depuis le début sans m'en apercevoir, nous répond à sa place, la grosse en caoutchouc a déjà rebondi vers un autre coin : c'est là-bas qu'il descend, il nous préviendra.

9 arrêts, 26 minutes et 4 kilomètres plus tard, la cohue nous vomit du

véhicule de transport en bouillie. Grande place croisée de rues et d'avenues. Le Théâtre Volkov, historiquement premier bâtiment de Russie voué à cet art, occupe à lui seul tout un pâté de maisons (sans maisons, forcément, puisqu'il s'y dresse tout seul). Tu l'auras compris, il est donc grand, une façade XIX^e pas trop rococo, jaune paille, à corniches et encorbellements blanc, retapée de fraîche date. On fait le tour pour passer par l'entrée de service, qui donne sur un square en long bordé de deux avenues.

Nichée à droite du vestibule en bois ciré, la concierge de l'établissement qui s'active à ne rien faire dès qu'elle nous aperçoit rentrer, a l'âge de la plupart des concierges : mûr à blet. Elle fait mine de s'extraire d'une prenante activité de relecture de planning, repousse un peu sous le bureau son tricot qui dépassait, et attend notre question. Qu'on a l'impression à la voir s'écarquiller les yeux, quand on l'a posée dans tous ses détails courtois, que c'est une question d'un genre tellement extravagant qu'il ne doit jamais s'en poser à aucune gardienne de théâtre : on cherche une troupe qui est arrivée de Krasnodar hier avec laquelle nous avons rendez-vous ici aux alentours de maintenant – son directeur, un certain monsieur Gatov devant recevoir ici même ce soir, des mains conjuguées du Ministre adjoint de la Culture de Russie et du Gouverneur de la Province, une décoration. La bignole hyper-charrette et efficace qu'on a devant, qu'au pire si elle est vraiment pas au courant on s'attendrait à ce qu'elle s'empresse de quérir le renseignement auprès d'un supérieur informé, eh ben ! pas du tout, elle réajuste ses carreaux sur son nez comme pour reprendre son urgente lecture, en répondant simplement qu'elle sait pas.

J'en resterais comme deux ronds de flan si Christophe, que la longue pratique de la recherche du renseignement en ex-territoires soviétiques a largement rôdé, ne se permettait d'insister calmement, un léger ton au-dessus. Elle répète qu'elle sait pas, en relevant toutefois la tête et désajustant ses carreaux. Christophe suggère qu'il y a peut-être un moyen qu'elle sache, eu égard au fait qu'on vient de se taper trois cents bornes pour ce rendez-vous et qu'à ce qu'on sait les Krasnodariens nous attendent à déjeuner. Elle est tout à fait sûre que ça a servi à rien, elle rétorque. Rehaussement de ton de Christophe, qui cette fois lui intime l'ordre de décrocher son putain de téléphone, sinon tu vas voir ce qu'il pourrait t'en coûter – et je crois, encore, que ma traduction est plutôt tenue.

C'est un truc, ici, quand tu veux obtenir quelque chose d'un abuseur de pouvoir : après plusieurs essais gentils mais fermes, si tu n'es pas capable de te faire très insultant, hautain, humiliant, on te laisse patauger dans ta merdouille. Il faut prouver ta force, de la plus cinglante manière, sinon t'obtiens pas, t'es qu'un gland. Le petit contrôleur basique, le gratte-papier

feignasse qui gouverne son néant de prérogatives légales, l'important de bazar comme il s'en rencontre partout, attend ici d'être méprisé, jeté comme un étron, pour se mettre à servir. L'insulteur, de préférence encore s'il l'ose en public, est craint, parce que s'il se le permet c'est qu'il a forcément des raisons de pouvoir. Il doit donc être obéi. Et la bignole, elle le présume exactement, soudain : tu la verrais d'un coup se mettre à téléphoner en expliquant tout sourire que des messieurs de Moscou cherchent des artistes de Krasnodar avec qui ils ont rendez-vous, t'y croirais pas !

Finalement, après avoir erré un peu dans les étages et les couloirs labyrinthiques de ce vraiment grand théâtre, on pousse la porte du buffet où nos collègues ne nous attendaient plus. Après les saluts et les présentations, ils nous proposent de nous asseoir, les entrées²⁹ sont servies, il est l'heure. Bon appétit.

avec la troupe retrouvée

Gatov n'est pas là, mais on le verra en fin d'après-midi, nous explique Volodia³⁰ Rogulchenko, le metteur en scène ami de Christophe qui était venu voir *Entre Nous* cet été à Moscou. Avec lui, il y a aussi :

- une actrice prénommée Svetlana, belle brune quadra,
- l'attachée de presse du théâtre de Krasnodar, d'à vue de nez 55 ans,
- un comédien de la troupe de Volodia, aux cheveux gris et à la prestance certaine, grand et svelte, du genre que ma mère appellerait un bel homme,
- l'épouse de ce dernier, une impressionnante ex ou toujours danseuse, dont la gigantesque et pourtant agréable face au sourire gigantesque sur des dents gigantesques émerge gigantesquement d'un corps athlétique aux proportions gigantesques.

Après déjeuner, la troupe nous entraîne nous tirer le portrait autour d'un buste de Volkov – le, donc, illustre fondateur de cet historique Théâtre – puis Volodia nous donne quartier libre jusqu'à dix-huit heures, pour le rendez-vous avec Sa Majesté Gatov, qui vu la façon dont ils en parlent, a vraiment l'air d'être une très importante personnalité, un VIP very auguste.

par les rues déchaînées

Dans une ruelle pas loin, on croise d'abord un marché, que nous visitons

²⁹ Encore de la salade au chou...

³⁰ diminutif de Vladimir

en quête d'éventuels colifichets dignes d'être rapportés par un Français à sa lointaine patrie. Comme il n'y a rien de particulièrement typique ou esthétiquement suscitant, et que j'ai à nouveau froid aux oreilles, je me contente d'acheter pour 100 roubles un bonnet noir qui porte une étiquette même pas écrite en cyrillique.

Ne prévoyant jamais de me balader avec une boîte de cigarillos d'avance, et n'ayant rien fumé depuis le buffet de la gare à sept heures du matin, je cherche depuis un moment à me réapprovisionner, mais jusqu'alors les débits de tabac qu'on croise sont exclusivement à cigarettes. Or, bien que pas si accro que ça pour quelqu'un qui, s'il en a le loisir, est quand même capable d'une consommation tabagique qui confine au sauvage, le manque, bien contenu jusque-là, commence à se faire lancinant. Du coup, on se met à chercher, de façon systématique cette fois, un achalandage à cigares. En vain, au bout d'une dizaine de boutiques il faut se rendre à cette stupéfiante évidence : les Iaroslaviens n'ont la possibilité de fumer que des cigarettes. Je finis en désespoir par m'acheter un paquet de L&M, mon premier et lointain amour, ça me rappellera au moins les vacances à la mer quand j'étais adolescent.

Puisqu'on est dans l'une des villes du Cercle d'Or, donc riche en églises et monastères, on essaie en visant leurs clochers par-dessus les toits, d'en trouver dans lesquels on pourrait entrer. On en fait ainsi cinq ou six, à l'extérieur plus ou moins fastueux, mais aux portails invariablement fermés. On arpente de fabuleux jardins-perspectives, très peu fréquentés, très bien entretenus, faisant de grandes allées de verdure entre des immeubles assez vétustes, mais dans la stature desquels subsiste la marque à présent plus que centenaire des richesses qui les ont érigés. Ayant de loin aperçu la Volga, nous allons méditer un moment sur sa rive, fleuve languissant dont la surface étale et grise comme du plomb sous le ciel froid, donne l'impression d'un monstrueux serpent endormi. De l'autre côté, à l'horizon, de gros bateaux de marine marchande croisent le long d'une berge sans fin de bouleaux jaunissants, surplombés de loin en loin par des cheminées d'usines. Putain, ce que c'est beau ! Tu peux pas t'empêcher, en regardant, de te mettre à penser en alexandrins ! Le plus grand fleuve d'Europe, le Yang-Tsé-Kiang de nos arpents, l'Amazone des steppes ! On respire quelques minutes encore l'air liquide, qui imprègne nos narines des milliers de kilomètres et d'années qui déroulent majestueusement leur histoire à nos pieds, on se croit lentement devenir la plaine infinie qui épouse son cours immense et calme. On revient à nous.

Retraversée des parcs et des rues, on veut aller visiter le Kremlin local, on fait le tour des murailles, c'est fermé.

En croisant à la recherche de la bonne direction pour se rendre au monastère de femmes de Tolsky, dont on nous a dit qu'il fallait absolument essayer de le voir bien qu'il soit situé à une quinzaine de kilomètres de la ville et qu'il n'est indiqué nulle part - en croisant, donc, on croise un de ces infâmes marchés aux croûtes qui se vendent décidément n'importe où dans ce monde, ces repro dégueulaires de paysages merdiques, de portraits toquards, ces originaux criards figurant des biches aussi empaillées que le cadre champêtre qui les tartifient, des bouquets grotesques, des clowns cucus lénifiants, des brocs en porcelaine de mes deux sur fond de miroir de toilette en pseudo-réalisme, et je me dis que la seule manière de lutter contre cette véritable internationale du mauvais goût serait sans doute de poursuivre systématiquement les revendeurs et les acheteurs en justice, de les ruiner, de les pendre.

Après avoir échappé de peu à notre énième mort de piétons russes à un carrefour intraversable où une voiture, qu'on avait osé défier en nous engageant sur la chaussée alors qu'elle était à plus de trois cents mètres, a ostensiblement accéléré puis nous a délibérément visés pour éviter qu'on lui échappe, nous trouvons enfin notre direction, puis un "taxi" qui accepte, pour une somme modique, de nous y amener et de nous en ramener, après visite.

la visite au couvent

Le type, une bonne gueule de russkof à moustache effilée, conduit son tacot de 26 ans d'âge (c'est lui qui le dit) avec une prudence de vieil amoureux de sa mécanique, très touchante. Vingt minutes dans la faible circulation des faubourgs, puis une large route déserte au milieu de la forêt, et il nous arrête dans une espèce de clairière auprès d'un grand mur qui entoure le monastère - heureusement qu'on en aperçoit les bulbes bleus là-bas, par-dessus l'enceinte, parce que pour le moment celle-ci fait plutôt penser à la démarcation d'un camp de la mort désaffecté.

On part suivre un sentier de misère en espérant trouver une entrée, quand on aura passé la zone de déchargement de gravats qu'on chemine. Avant qu'on ait tourné un angle, on entend notre chauffeur qui nous indique de loin qu'on a manqué la porte, c'était le pan de ferraille rouillée dans le hangar à côté de la voiture. On rebrousse, et du coup le chauffeur décide de nous accompagner. Heureusement... Tu vas voir. // **pour la suite de ce sous-chapitre, voir l'édition papier - renseignements commande à srivron@free.fr //**

en attendant Gatov

On est pile à l'heure devant le théâtre, où juste arrive aussi Volodia. Il nous dit que Gatov aura un peu de retard, c'est pas la peine d'attendre au théâtre, vous avez qu'à aller boire un coup, on se retrouve d'ici une demi-heure.

À trois pas dans le square à côté du théâtre, il y a précisément un café-restaurant qu'on avait repéré, une sorte d'*Espace Cardin*³¹ qui me fait souvenir du soir où on avait dîné au vrai, à Paris, quelques tapés du moment qui avions répondu présent à l'appel d'Hallier³² d'aller manifester sous les fenêtres à Tonton³³, pour une xième des premières protestations solennelles de JEH contre la censure inique et indigne qui frappait son fabuleux *Idiot*³⁴. On était à peine une douzaine, dont mon ex-copain Remilleux³⁵, qui me voulait à l'époque partout où y'avait des ennemis à me faire. Pour fêter le splendide ratage de sa manif – c'était à peu près en 1983, un creux de la vague cafardeux de Jean-Edern, y'avait même pas Sollers ni Matzneff au défilé, il devait pas encore avoir rencontré Nabe, que des neuneus comme moi et mon copain, mais lui il est pas resté neuneu longtemps – Jean-Edern nous avait donc payé à bouffer à *L'Espace Cardin* à côté, et j'avais rigolé comme un neuneu en le voyant se servir sa salade de haricots avec les doigts, pendant que Dave (oui, lui, déjà, le chanteur de *Vanina-ha-ha-ha* que tu connais, j'suis sûr ; lui, il surfait à l'époque sur sa première vague), qui n'était pas du tout avec nous, cherchait quand même le téléphone (y'avait pas alors de portables) pour appeler Maritie Carpentier (qui, elle, a tellement fait ressac depuis, que c'est plus du tout la peine que je te la recadre, c'est le méchant destin des réussites des TVproducers, qui en plus faisaient pas aussi présentateurs, en ce temps-là, déjà que tes moufflets auront de la peine à se rappeler de Drucker ou Ardisson, un moment tu fais l'opinion en direct en te la moulant dans l'or, l'éternité d'après t'as même

³¹ Restaurant très people à une certaine époque, situé à deux pas du palais de l'Élysée.

³² Jean-Edern, soi-même, tu diras pas quand même que je te fais pas rencontrer du beau monde !

³³ déjà cité, voir page 13

³⁴ *International*, un hebdomadaire pamphlétaire, mort et ressuscité une douzaine de fois du vivant de Jean-Edern, et enterré définitivement depuis sa mort à lui. Excuse-moi de t'infliger ces notes, je fais l'éducation du petit.

³⁵ Jean-Louis, mais t'as aucune raison de le connaître si t'as pas lu ses deux ou trois bouquins ni les nécro parues sur JEH, et que tu fréquentes pas les génériques des émissions de variétés.

pas ta voisine pour vider tes étrons).

Donc le café-restaurant à côté du Théâtre de Iaroslav présentait bien, et Christophe avait envie d'une pâtisserie, qui sont plutôt bonnes en Russie. Sitôt fait, et je commence à lui bonir avec moult suppléments de description, tu peux m'en croire, le souvenir que je viens de te narrer. Il m'en enchaîne un autre du même tonneau, moi un autre encore³⁶, on enchaîne comme des huîtres, quoi, tant et si bien qu'on perd l'horloge. Carrément. Jusqu'aux sept heures bien tassées.

Putain le Gatov, t'imagines ?!! Si ça se trouve, on est même en train de rater sa médaille ! – Je sais pas s'il t'es jamais arrivé de te trouver dans des moments pareils, où tu fais poireauter le mec qu'il faut surtout pas, la chance peut-être de ta vie, le mecène, ton mecène possible... Pour des conneries, en plus, par inadvertance ! – Nous, on ramasse nos hardes, on paie, et on trisse dare-dare au rendez-vous manqué. Par réflexe.

si Gatov m'était conté

**// pour la fin de ce chapitre, voir l'édition papier -
renseignements commande à srivron@free.fr //**

³⁶ Tu permettras que je me les réserve pour d'autres cénacles, je vais quand même pas tout lâcher dans ce bouquin, excuse !

CHAPITRE CINQUIÈME : où tout ça aurait pu mal finir

Le même jour, qui devait être un mardi

Après les ablutions matutinales qui n'en sont plus vu l'après-midi qu'il fait déjà quand je me lève, je pars en balade. D'abord à l'annexe culturelle de l'ambassade, récupérer mon passeport et ceux des jumeaux. J'y vois Anne, qui est en train de téléphoner à Pékin – elle réserve un hôtel pour la semaine de la Toussaint, un voyage d'agrément avec Tom. Elle me fait signe qu'elle n'en a pas pour longtemps, assieds-toi. C'était vrai, deux minutes après elle entame de me cuisiner sur les résultats de notre voyage d'hier. Je lui décris nos Gatoveries par le menu, qu'elle écoute attentivement. Elle a l'air de trouver le plan Krasnodar de Christophe nettement moins bouseux que l'autre soir, puisqu'elle a même hâte que ce soit confirmé par un contrat qu'elle envisage, c'est y pas vrai possible, d'aller signer là-bas avec lui. Pendant qu'elle est dans ces excellentes dispositions je lui banderille l'idée d'une reprise de *Entre Nous* chez Rochkovane en fin de saison, que l'ambassade pourrait aider ? Pourquoi pas, le spectacle est vraiment très bon, c'est vraiment trop dommage de l'arrêter si vite, il faut le reprendre, c'est une excellente idée... Faites-moi vite passer un dossier, et puis mettez aussi d'autres projets si vous en avez. C'est l'euphorie, quoi – je souris à la pensée de ce qu'il en restera dans trois jours, puis après que je serai parti... Et dans six mois donc ?

Au café *Akadémia* vers 15h30, je m'attelle à la mise à jour de mon cahier en buvant un ou deux expresso. Je crois que si je devais habiter Moscou un jour, je ferais de cet endroit mon quartier général. De chaque côté de l'entrée, des tables rectangulaires sont installées sur deux grandes estrades séparées du bar contrebas par un couloir où attendent debout deux serveurs et deux serveuses d'environ 22 ans et une sorte de maître d'hôtel qui accueille les clients, jamais très nombreux quelle que soit l'heure. La musique y est un peu forte, mais comme c'est pareil voire pire dans tous les lieux publics de Russie, on se fait une raison. Christophe prétend que c'est un héritage de l'époque communiste, cette tendance à pousser la sono, qui était encore plus insupportable avant : pour empêcher qu'on se parle. Au fond, c'est un peu la même chose que dans les night-clubs : ou tu dances, ou tu chantes, ou tu beugles des conneries à des gens qui font oui de la tête mais qui n'entendent

rien. L'essentiel, c'est de repartir ivre et sourd en compagnie, le sexe en avant si on peut. À l'*Akadémia*, donc, on est finalement un peu préservé côté oreilles. Et pour le reste, c'est plutôt bien : jolie vue sur la rue par la grande baie vitrée d'un côté, sur le bar et la salle de l'autre, plafonds hauts, décor insipide style hall de cinéma *UGC* 1980, cendrier instantanément vidé et remplacé dès que tu écrases ton mégot, sourires curieux mais tendres des serveuses qui aiment bien les Français, excellent café, pâtisserie délicieuse, toilettes confortables et propres, air limpide et pour une fois bien conditionné. J'y scribouille avec un vrai plaisir, presque inspiration.

À Arbat aux alentours de 18 heures, je récupère un jeu de mauvaises photos et donne à développer ma troisième et dernière pellicule Zénith.

Au *Человек*, je retrouve "ma" place à côté de Natacha et Christophe au fond sur le dernier gradin. La salle est archi-comble, la représentation magnifique finit carrément sous les ovations.

À 21 heures, après un trajet en métro avec la presque totalité de la troupe et de l'équipe technique (seuls Tim, Miléna, Rochkovane, Christophe et Natacha s'y sont rendus en taxi), nous débarquons chez Anne pour la soirée promise aux Russes. Je retrouve le petit Thomas, dont la proximité d'âge avec Cécile, ma seconde fille, me rafraîchit. Sa mère ne cessant, à ce qu'il me dit, de parler de mon *Crafouilli* à tout le monde ("je sais pas ce que tu lui as fait"), lui qui déjà avait toujours été très amical lors de nos précédentes rencontres, paraît ressentir ce soir une envie de grande proximité avec moi. Profitant de ce qu'Anne accueille et met à l'aise ses nombreux invités russes, il m'entreprend sur le "comment on fait pour écrire un livre", et m'en dit suffisamment sur le mien pour me montrer qu'il l'a parcouru assez intelligemment, même s'il avoue que sa lecture lui paraît difficile et au-dessus de son âge. Il me questionne sur ma famille, mes enfants, savoir si mes filles m'ont lu et qu'est-ce que ça leur fait d'avoir un père écrivain. Si tu savais, mon grand ! On n'est jamais secrétaire, acteur, Président, danseuse étoile, pour ceux qui vous aiment (et vous détestent) au quotidien. Alors écrivain ! Je ne sais même pas si on arrive sérieusement à l'être pour soi. Je crois qu'on est écrivain, parfois, pour le lointain vivant qui vous lit, quand les mots d'une page rencontrent une mesure de son temps, font faire un détour à ses souvenirs, à ses questions, étaient quelqu'une de ses illusions ou de ses certitudes, attisent la brûlure d'un émoi.

- "T'as sûrement raison, me dit Tom, mais pour moi, on est surtout écrivain quand on écrit."

Sacré gamin ! J'acquiesce en souriant à la pénétrance spontanée de sa réflexion, et il me propose de me constituer une petite assiette des

appétissants mets disposés sur la table. On parle encore un bon moment de ce que c'est que maîtriser une langue, de comment on en acquiert une seconde (Tom est trilingue français-polonais-russe), de l'idée effarante que la pensée d'une même personne peut se trouver modifiée selon qu'elle la construit en une langue ou en une autre. J'interroge un peu Tom sur son père, qui a arrêté de fumer passé soixante ans et que je ferais, selon lui, bien d'imiter puisque c'est possible, "vu comme on est bien avec toi, c'est vraiment dommage que tu t'empoisonnes avec ces cigares qui puent". Il me raconte un peu l'école, les jeux de cons des gosses (il porte encore sur le dos de la main une large cicatrice récoltée la semaine dernière lors d'une initiation à la douleur), les copains, les filles.

Sacha, l'éclairagiste du théâtre qui nous tournait autour depuis un quart d'heure, me pose sa main d'ivrogne bientôt raide sur l'épaule, il veut absolument me parler. Je sais bien de quoi, vu qu'il m'a déjà entrepris pendant le trajet en métro, il me prend pour un influent qui pourrait lui ouvrir des portes pour travailler en France. Je lui réexplique l'extrême difficulté du projet, je lui ai cependant promis de le mettre en relation avec le jeune trapéziste biélorusse rencontré dans le car pendant mon voyage, je le ferai, mais c'est tout ce que je peux et c'est sans garantie. Mais Sacha, qui boit tous les soirs dans sa régie et qui était déjà bien mûr auprès de sa bière dans le métro, est à présent beaucoup trop défoncé pour se contenter de la répétition de ma promesse. Il en a gros sur la patate d'être né dans ce foutu pays, c'est pas sa faute à lui s'il ne parle que le russe, il veut partir, partir, d'urgence, à tout prix, il veut fuir sa condamnation à une misère définitive, il me malaxe l'épaule et me souffle ses postillons d'alcool à quatre centimètres du nez, il est désespéré, il n'a que moi au monde, il n'a que moi – et je vois trop dans ses yeux combien il dit vrai pour ne pas sentir le poids de sa mort déjà bien en route peser un peu sur mes épaules.

Pauvre Sacha ! Et il n'est pas mauvais éclairagiste, en plus, plutôt bon même, aux dires de Christophe qui en a vu défiler des dizaines, dans ce pays et ailleurs. Il est jeune, à peine trente ans, mais il est russe – et sa jeunesse et son talent ressemblent à ceux de tant dans ce pays, leur histoire ravagée d'alcool et d'espoirs éteints, leur présent laminé par l'ennui et les illusions déjà perdues de la liberté retrouvée, leur avenir d'avance écrasé par la cupidité et la course au plaisir. Détestable bilan d'un détestable siècle.

Croyant que je ne comprends pas ce qu'il me dit, et voulant absolument entendre mes consolations, il mêle Claire à ses jérémiades, qu'elle me traduit en se désolant qu'il en tienne une aussi sévère. Je ré-répète ma promesse et mes excuses de ne pas pouvoir faire plus, Claire et moi tentons de lui expliquer que la France n'est pas le pays de Cocagne qu'il croit, que

personne n'y attend un éclairagiste russe, qu'il vaut de beaucoup mieux s'il y tient tant essayer d'y immigrer à l'occasion d'un projet avec des gens qui parlent sa langue... Mais les reliefs d'intelligence qui surnagent dans son cerveau imbibé sont trop chargés de vodka pour le sauver ce soir, ils le noient plutôt. Je laisse lâchement tomber Claire au plein d'une nouvelle crise de détestation – il commence à s'en prendre ouvertement à la Rochkovane, à la misère du salaire qu'il touche au théâtre – et vais, précisément, avertir Rochkovane et Christophe de l'état de décoction avancée de leur éclairagiste, qu'il serait à mon avis grand temps de brancarder. Ils sont tout à fait d'accord, et la rusée Rochkovane s'avisant que Xénia envisage de nous quitter, lui demande si elle serait très opposée à la mise en œuvre d'un petit stratagème apte à nous débarrasser de Sacha sans qu'il s'en vexe : il suffirait de lui suggérer fermement de l'accompagner au métro, avant qu'il ne retrouve le chemin de retour on sera au moins demain. Xénia n'y voit aucun inconvénient, et la fille qui s'occupe du son et qui copine vaguement avec Sacha propose même de se joindre au projet. Sitôt dit, sitôt fait : cinq minutes plus tard, Sacha s'en va raccompagner les filles.

La soirée reprend son cours paisible. J'y croise Bozena, qui a assisté ce soir à la conférence de presse de lancement du Festival de la chanson française concoctée par Nilda Fernandez et Hélène Roos. Il y avait assez de monde, environ soixante-dix personnes, elle ne sait pas la part des journalistes dans le tas. Elle déplore seulement les tarifs annoncés pour assister aux concerts de nos chantres, le prix tournant autour de 200 francs la place (soit pas loin du tiers du salaire moscovite moyen), les Russes ne seront sans doute pas nombreux à pouvoir écouter rayonner la France. On ne se rassure pas en se disant que notre État mégote partout son soutien à la culture française, en dépit de toutes les rodomontades des politiques sur l'importance fondamentale de cette mission. Bozena n'a pas d'avis sur la qualité des chanteurs invités, ni sur le fait de savoir s'il vaut mieux consacrer le peu d'argent de l'expression francophone à des livres, à du théâtre, à des films ou à des chanteurs, et je trouve qu'au point où on en est de notre recul culturel, elle a raison : ce qui importe à une langue et à sa culture, c'est d'exister. Vu de Russie ou d'Athènes, Jo Dassine est meilleur que Robbe-Grillet (de France aussi, d'ailleurs). Vrai, le Festival de la chanson française à Moscou coûte assez bonbon à notre État, et je ne suis pas bien sûr que Julien Clerc ou Nougaro (inscrits au programme) n'aient pas pu se payer leur spectacle ici tout seuls. Certes en tant que contribuable, il me paraît beaucoup plus sympathique qu'une infime part de mes impôts puisse aider les vingt personnes qui travaillent sur un spectacle comme *Entre Nous* plutôt que l'armada des équipes de production de chez Sony, Emi, Marouani ou que sais-je, qui ne manqueront pas d'annoncer fièrement qu'ils ont cofinancé le

Festival des chanteurs connus sans dire combien ça leur aura rapporté de millions supplémentaires. Mais le fait est là : dans un cas comme dans l'autre, l'État français en pleurant ses misérables prébendes à ceux qui inventent et véhiculent le génie de sa langue, trahit totalement, impunément et dangereusement, l'une de ses principales missions, à notre nation d'autant plus sacrée que des centaines d'années avaient fait de ses pères, rois, héros, poètes, philosophes, martyres anonymes de la liberté ou du droit de rêver, avaient fait de son âme le cœur radieux de la pensée et de l'action de l'humanité entière. Roulé dans la farine, le cœur !

Pendant les captivantes minutes de ce sensationnel entretien, il s'est fait bientôt minuit et notre petite sauterie s'est dégarnie de Ludmila Rochkovane soi-même, de Serguieï Antonov parti rejoindre son frère et des deux Alexeï leur ayant emboîté le pas, non sans avoir moultement remercié notre hôtesse dont je sens à présent avec joie la joie qu'elle éprouve à pouvoir enfin s'occuper de moi. Intention adorable, qu'elle manifeste adorablement en se contentant, pour ne pas troubler nos palabres finissantes, de nous servir, Bozena et moi, une petite vodka, et de me proposer avec un sourire de me préparer un café, dont j'ai dit l'autre fois combien j'appréciais qu'elle le fit avec une cafetière italienne. Pendant qu'elle officie, Bozena a l'extrême gentillesse de me demander où en est ma quête de traducteur à *Crafouilli*, et comme je lui explique la nécessité où je me trouve de fournir rapidement une copie du livre aux dames Vassilkov, elle me propose de la réaliser elle-même au Centre Culturel Français.

Tom va se coucher, Anne revient avec le café et me propose de le servir pendant qu'elle s'installe dans un fauteuil. Les jumeaux et Claire commencent à mettre des disques, pour pousser Miléna à chanter, ce qu'elle fait, évidemment à merveille. De chansons en musiques, Christophe ou Natacha se souvient d'un petit numéro de duettistes que les jumeaux chantent à ravir, sur *Tu te laisses aller* d'Aznavour. Les galopins sont en pleine forme, ils ne se font pas prier ou si peu, par une Anne enthousiaste qui veut absolument voir ça. Et ils la gâtent : à peine entamé la chanson, voilà Tim et Simon à genoux autour d'elle, ne mimant qu'à moitié des langueurs d'alcoolos qui ont "envie d'rigoler", qui ont puisé tout leur courage pour lui avouer "que j'en ai marre, de toi et de tes commérages, tu t'laisses aller, tu t'laisses aller". Anne est hilare, et la chanson y va franco, et plus elle va plus on se marre tous, "le peignoir et les bigoudis" tellement étrangers à l'univers d'Anne font un tabac, "le venin et la hargne" galvanisent nos fous rires, faut dire que les jumeaux se laissent bien aller, on a même presque un sanglot quand le mari tyrannisé demande à sa matrone de redevenir la petite fille que chacun d'entre nous ici sait ne plus pouvoir être ou aimer.

C'est là-dessus qu'Eva fait irruption parmi nous, non sans avoir préalablement sonné. La large soixantaine, un visage bizarre assez fade sur lequel flotte un air qui hésite entre la déglingue sénile et la roublardise hagarde. C'est une amie qu'Anne hébergera quelques jours, elle ne savait apparemment pas qu'elle allait tomber dans notre essaim braillard mais s'en fait apparemment une raison. Parce qu'il lui faut bien un cornac, je m'étreigne son accent moitié pointu moitié germanique pendant un bon quart d'heure que je préférerais, vu mon état qui commence à déliquescer, consacrer aux cieux plus chantants qui émanent de mes petits camarades en ivresse. Pourtant elle est plutôt marrante, Eva, passé les premiers positionnements de la conversation. Elle met son ton revêché et sa hauteur cassante au service d'une vraie effronterie de petit monstre, démolissant tour à tour tout ce qui dans notre aréopage lui paraît faire consensus, la beauté de Simon, la cordialité de Bozena, la réputation de Christophe, le corps de Natacha, l'authenticité du mobilier d'Anne, le rire de Tim, le russe de Claire, la voix de Miléna, mon cynisme, et jusqu'à l'anarchisme de Léo Ferré que le phono céteux, à l'instant précis. Impressionnant. Christophe qui se marre de me la voir sur les bretelles m'apprend en aparté que c'est l'ex-femme de l'éditeur Maspéro. Je comprends mieux l'accent pointu, et je reconnais le côté titi dans le dégoisement qu'elle vient de m'infliger. Je la calme comme je peux, c'est-à-dire que je l'énerve, et du coup elle se sent de pousser le bouchon à nous virer carrément, devant une Anne ahurie qui, voyant qu'on y consent jovialement, se contente de nous accompagner jusqu'au palier en disant qu'après tout il est tard, on se voit demain soir, ciao.

Retour à l'hôtel avec Simon en taxi. On se finit à coups de vodka et d'analyses des interactions de la soirée, jusqu'à 4 heures du matin, ce qui n'est vraiment pas très raisonnable.

Mercredi 17 octobre 2001

Lever à midi, ce qui est plutôt raisonnable. Je vais à la supérette, histoire de réapprovisionner le frigo pour mon petit-déjeuner et celui de Simon quand il se réveillera. Au fait, il est réveillé quand je reviens, mais n'a pas du tout envie de se lever. Je me sustente donc en solitaire, appelle Marion pour qu'elle me dise où se trouve le Centre Culturel Français, dont j'ai bêtement oublié de demander l'adresse à Bozena. Elle m'apprend le décès de monsieur Vassilkov mari et père, ce qui est bien ma chance, me dis-je en parfait égoïste, parce qu'apparemment c'était pas non plus la semaine au père, ni à ses nanas... Mais merde, quoi ! Les hasards de l'existence m'amènent à Moscou en plein banal octobre d'une banale année de

l'univers, m'y font faire la connaissance improbable d'une jeune française en pleine forme qui, de par son métier et son goût pour les choses, connaît précisément les deux femmes idoines à la traduction de mon extravagant ouvrage, lesdites idoines tambourinent de bonheur à l'idée et manifestent leur impatience en la piaffant quotidiennement à ma jeune fille relais, je vais enfin après moult imbroglie pouvoir leur faire passer copie de mon sacré récit... et crac, leur cher et tendre dont je ne soupçonnais même pas l'existence leur pète dans les bras ! Tu vas pas dire, quand même ?³⁷

Moi, depuis le temps que le destin s'acharne à limiter *Crafouilli*³⁸, je me démonte pas : je vais quand même faire fabriquer la copie, avec l'intention ferme de leur soumettre, après tout.

jeu de pistes

La station Taganskaia et ses abords sont un nouveau quartier pour moi. Des explications téléphoniques sommaires de Marion, j'ai retenu qu'il fallait descendre une avenue jusqu'à pas loin d'une des tours à Staline, et débrouille-toi avec ça, après ça ne devrait plus être loin. À la sortie de la station, je me retrouve sur le côté externe du boulevard circulaire, légèrement en contrebas d'un grand rond-point. Devant moi, il y a une butte herbée, qui devrait faire une vigie suffisante à repérer une avenue en pente. J'y grimpe en cinq pas de girafe et onze pas de limace, parce que c'est pas loin mais ça glisse énormément. La seule rue en pente bien nette que je vois, elle part juste de l'angle à ma gauche à mes pieds, mais c'est effectivement plutôt une "rue", pour Moscou, bien que large et éventuellement "avenue", pour un Français. Je me questionne : "Marion m'a-t-elle parlé d'avenue en référence aux dimensions moscovites ou, me sachant nouveau ici, s'est-elle laissée aller à une transcription francophone de nos catégories ? Dans ce dernier cas, ce que je cherche est bel et bien ce que j'ai sous les yeux, et la pente que je vois paraît corroborer cette hypothèse. Mais quid alors de la tour Staline ? Faut-il chercher ailleurs dans le paysage, une pente plus loin, dissimulée d'ici, "l'avenue" dite par Marion étant une vraie avenue russe, l'une des nombreuses qui partent du rond-point et dont certainement une au moins mène à une tour Staline ?" Tu as dû remarquer comme en général,

³⁷ J'ai toujours adoré cette expression, d'un emploi en réalité excessivement délicat, car quoi ? Qu'est-ce que tu ne vas pas dire ?

³⁸ Il faudra que je te raconte une fois les vicissitudes, que dis-je ? – la cruauté, du faisceau de circonstances et de lâchages individuels qui complotèrent à ce que la sortie, déjà forcément discrète de ce texte imprudent d'un impudent inconnu, soit étouffée au point que tu n'en as jamais entendu parler.

on trouve toujours les descriptions bien emmerdantes, on les écoute pas trop, ni on les lit. Ou alors, quand on les produit soi-même, on fait beaucoup trop dans le vague, on dit "avenue" comme on dirait "grande route", on dit "rue" pour dire qu'il y a des maisons à côté de la voie, mais on oublie neuf fois sur dix de dire s'il y a des maisons des deux côtés ou d'un seul. Je dis que cette imprécision n'est pas bonne. Et tu en as ici la preuve : t'irais où, toi ?

Moi, j'opte pour la grande rue en pente, mais vraiment sans conviction. Ça va bien que j'ai le temps, je me sens l'âme à l'errance. Je descends donc la grande rue, en restant persuadé que je devrais bientôt me la remonter pour rien. Je regarde les façades : // **pour la suite de ce sous-chapitre, voir l'édition papier** //

en allant au marché

Comme il n'est encore que 16 heures quand je la quitte, je décide de continuer ma promenade en retournant à pied dans les quartiers que je connais. Mon plaisir dans les villes, c'est de les reconstruire peu à peu, par liaisons imprévisibles, bout-à-boutage de leurs rues, de leurs quartiers, comme des pièces de puzzle en dimension réelle. Connaître un premier endroit au hasard, forcément, puis un autre, un autre encore et les alentours du premier, un bar, une église, une place ici, une longueur de rue là, et puis, comme ils ont lentement pris sens isolément, les rejoindre par un autre angle et s'apercevoir parfois qu'ils se jouxtent, qu'on a frôlé l'un par l'autre pendant des jours sans s'en douter ; en croisant deux pâtés de maisons jusqu'alors inconnus se retrouver sans le vouloir sur le pont qu'on a si longtemps aimé, ou laisser lentement resurgir, sous les sensations neuves que procure toujours l'investissement d'un lieu, le souvenir effacé d'une émotion ancienne qui nous le fait soudain reconnaître. C'est pour ça que je n'ai jamais supporté les Guides Bleus, les visites touristiques, les "à voir absolument" des magazines : ils te mettent la ville en charpie, te l'in-vivent. En les suivant tu la zappes, comme tu zappes de pub en tête-à-claques tes programmes télévisés d'ennui. Comme si l'histoire d'une ville n'était pas justement le contraire de la consommation – son envers, plus exactement. La Place Saint-Marc, à Venise, me serait restée totalement indifférente et incompréhensible, j'en suis sûr, si je n'avais, sans l'avoir traversée d'abord dans le noir, passé le reste d'une nuit à essayer de trouver le sommeil, allongé sur un banc de pierre sous le péristyle du Palais des Doges, et maudire le pochard invisible qui ne cessait de shooter du pied dans une canette, jusqu'à voir l'aube lentement colorer ses façades et surgir de ma fatigue l'inoubliable certitude de leur présence. La Place d'Espagne à Rome, où je n'ai jamais rencontré Moravia qui devait pourtant, à ce qu'on m'a dit

plus tard, boire l'apéro tous les jours vers onze heures dans le bar où je venais régulièrement vider un verre de lait frais – ne m'est devenue précieuse qu'un soir de nouvel an lorsque, à moitié mendiant emporté par une foule de manifestants, j'ai croisé le regard plein de mélancolie d'un diplomate, seul sur la banquettes en cuir d'une Mercédès qu'un chauffeur à visière tentait de conduire à quelque soirée de gala ; parce que cet échange furtif et muet a soudain réuni en moi cette Place d'Espagne, tant de fois parcourue mais jamais vraiment sue, à cent autres lieux de Rome qui n'attendaient plus qu'elle pour tisser dans leurs murs le méticuleux réseau de nos jours et de nos nuits. Encore ne te parlé-je que de sites archi-connus, je pourrais t'en réciter des dizaines, d'autres lieux, des rues fraîches qui longeaient des chefs-d'œuvre de l'architecture Renaissance que j'ai oublié de visiter ; des ramblas si typiquement catalanes, ou andalouses, ou madrilènes, dont je n'ai su l'existence que parce que j'allais y acheter des melons et des graines pour le canari de ma logeuse ; des coursives, des terrasses écrasées sous des soleils de plomb ; même un parking d'une des cités Nord de Marseille dans la glaçante lumière d'un après-midi de février ; la puanteur d'une fromagerie qui donnait sur l'escalier de bois d'un immeuble du 15^e où j'ai passé ma première journée à Paris. Pas un endroit, pas une place que le *Guide du Routard* n'aurait sali. Pas une ville qui n'ait pris sens que de la mesure de mes ignorances et de mes pas.

Bon, je te ramène à Moscou, parce que c'est quand même de là qu'on est parti. On en traverse un bout en silence, si tu veux bien.

Arrivé au bas de la Grand rue de Tvier, je m'arrête à l'*Intourist* pour regarder un peu les boutiques repérées l'autre soir, quand on buvait le coup au sein des putes avec Christophe. C'est certainement pas les échoppes les moins chères de la ville, mais vu ce qu'on trouve ailleurs en baguenaudant, je décide de dénicher ici les cadeaux de retour pour ma petite famille. Il me semble que tous comptes faits, c'est plutôt d'un très bon rapport qualité/prix, si on évite les assiettes Kremlin et autre samovar en porte-clés. J'entre donc dans l'une de ces boutiques, attiré par une vitrine qui présente des tas de petites boîtes à bijou (vu la taille, tu dois pas pouvoir en rentrer plus qu'un) en bois vernissé de noir et couvercle peint de figurines colorées ou de paysages itou.

La vendeuse, une mignonnette parfaitement au courant des langues parlables par le touriste, s'adresse à moi en excellent anglais puis, comme je lui réponds en redoutable russe, en très présentable français. Les boîtes qui m'intéressent le plus sont évidemment les plus chères, puisque peintes à la main, dorées à l'or fin, et qu'on peut effectivement constater que si les motifs se ressemblent, ils ne sont jamais identiques. Me sentant hésiter, la madrée jeune me demande pour qui je veux acheter des souvenirs, combien j'ai

d'enfants, quel sexe, quel âge, la taille de mon épouse, et toute cette sorte de choses très utiles à te rentrer dans l'intimité en quarante-sept secondes pour te faire sentir, même si tu n'es pas complètement dupe, qu'on est là pour te servir toi et rien que toi, à partir de cette limite ton ticket est absolument valable, tout ce que tu déclareras pourra être retenu contre ta bourse. Je me méfie, évidemment, mais je me fais embobiner quand même : "Venez voir ces jolis petits bijoux d'ambre... Et l'ambre verte³⁹, vous connaissez, l'ambre verte ?... C'est plus rare, naturellement, c'est forcément un peu plus cher... Je suis sûr que vos filles adoreraient des boucles d'oreilles en ambre verte ! Et pour votre femme, une parure, boucles et collier... Ou peut-être un châle, les Françaises adorent nos châles, regardez : c'est pas de la qualité ça ? Du lin, voyez la trame comme elle est fine... Allez-y, touchez, n'hésitez pas ! Les grands sont trop chers ? On en a des moyens... Vous m'avez dit que votre femme était brune : quelle couleurs, ses yeux ? ... Regardez, le vert et l'orangé sur fond noir, ça lui irait très bien, je crois... Ou le rouge, aussi... Non ? Vous hésitez ? C'est vrai que les pierres, c'est intéressant aussi... Et puis comme ça, vous pouvez leur offrir une boîte à chacune, pour les mettre dedans..." Heureusement, je ne lui ai pas parlé de Gaspard, mon petit bonhomme de fils, pour lequel j'ai déjà acheté l'autre jour une maquette d'avion. Mais j'y pense quand même, et la futée tentatrice sent bien à mon intérêt suspect pour les Matriochka (les poupées russes, comme on dit chez nous), que je lui cèle encore une part de mon intimité. Après bien des assauts, je réussis à n'acheter que :

- trois pendentifs d'ambre vert,
- une seule boîte à bijoux peinte à la main et dorée à l'or fin,
- une minuscule Matriochka à dix poupées emboîtées toutes peintes à la main et dont la dernière est plus petite qu'une lentille. Cet objet rare est évidemment infiniment plus cher que la banale Matriochka que j'avais envisagée au départ, mais ayant eu, pour me débarrasser de sa curiosité, la mauvaise idée de dire à la vendeuse qui n'en a pas cru une goutte que ce cadeau-là était pour ma maîtresse, elle a bien joué à me faire comprendre que dans ce genre d'occurrences il faut ce qu'il faut.

Je repars allégé de près de 3000 roubles, avec la satisfaction niaise du pigeon qui aurait pu s'en tirer plus mal.

le soir de la dernière

Pour la dernière représentation d'*Entre Nous*, la salle est encore bondée.

³⁹ Je sais pas si elle fait exprès de féminiser l'ambre, mais c'est bien possible, vu que ça lui confère une préciosité que l'ambre au masculin déçoit.

Anne et Tom arrivent, accompagnés de deux bonnes femmes "très importantes pour le travail de Christophe", elle n'a pas le temps de m'en dire plus parce que les bonnes femmes sont à côté de nous. Je les fayote comme je peux, les fais passer en priorité devant la file des spectateurs lambda – dont il est bien connu que le fait de payer leur donne, en plus du droit de poireauter aux entrées, celui de se faire doubler par les importants toujours en retard qui rasant gratis, et à qui on offre en plus les meilleures places et la bouffe d'après représentation. Les gradins étant vraiment au bord de l'explosion, je décide de céder ma place pour ce soir, j'attendrais à l'annexe en mettant mes notes à jour. Natacha avait pensé faire de même, mais elle trouve finalement plus sympathique de voir une sixième fois la pièce que de laisser ce plaisir à deux étudiants qui l'auraient payé. On attendait Nilda et Hélène qui n'arrivent pas, il est 19h10, ça commence.

À l'annexe, je grignote un ou deux des petits sandwiches que prépare Tamara pour la réception prévue à l'issue du spectacle, et j'essaie d'écrire pendant que le colosse qui lui sert de mari, déjà passablement éméché, livre des cartons remplis de diverses denrées en tenant absolument à me faire parler de théâtre et partager sa vodka entre deux aller-retours avec vingt-cinq kilos sous chaque bras.

Je retraverse peu avant 20h30 pour pouvoir assister aux saluts (applaudissements nourris, mais pas l'ovation d'hier soir), et choper les réflexions des spectateurs sortants. Émise en russe ou en français, l'impression finale sonne plutôt bien, on pourrait même la qualifier de fine, n'était qu'une "impression finale fine" sonne disgracieusement à tes yeux parfumés, et mériterait en sus qu'on commentât jusqu'à plus soif d'oser en la circonstance une telle expression, ce qu'à Dieu ne plaise, puisqu'il est hors de question que je t'administre, en plus de toutes les digressions qui émaillent sans arrêt ce récit, les réflexions une à une que j'ai entendues ces quelques minutes-là, et le pourquoi de leur pertinence positive rapport à un spectacle que tu n'as pas vu. Je crois que ce serait alourdir de trop. Ça pourrait frôler l'ennuyeux.

Une en revanche, de réflexion que je ne peux pas manquer de te narrer, c'est celle d'Eva, l'ex-Maspéro en personne, que j'avais échappée lors de l'entrée, je me demande comment. Elle devait être aux chiottes. Donc elle me fonce dessus dès qu'elle me voit : elle trouve que l'ensemble de la pièce est plutôt bon, malgré des insuffisances de-ci de-là, en particulier la scène où tout le monde se couche par terre qui fait vraiment trop grand'guignol, et puis les Français qui sont quand même un peu trop en retrait des Russes, et même les Russes, des fois, on dirait qu'ils font de la pantomime. Je me permets de lui expliquer que la scène où tout le monde se couche et meurt

est extraite de *Jeux de massacre* de Ionesco, que Christophe a monté le printemps dernier, et que le côté grand'guignol est tout à fait voulu dans un contexte qui... Elle dit que bien sûr, elle n'avait pas du tout vu la référence à Ionesco, le texte est peut-être de lui à ce moment, mais de toute manière ça change rien, cette scène est grotesque et pas drôle du tout, d'ailleurs elle se demande pourquoi les gens se poilent si souvent pendant un spectacle finalement plutôt laborieux avec des acteurs à chier, surtout les Français. En fait, elle a pas du tout aimé, et puis voilà.

La délicieuse Eva nous ayant quittés tout à fait civilement, parce qu'elle préférerait son lit avec un bon bouquin à la soirée d'au-revoir-la-pièce à laquelle on la conviait, nous re-retraversons guincher à l'annexe. La salle de répétition est une nouvelle fois envahie par nous, qui savons si plaisamment VIPer autour de la grande table à pirochki, zakouski et autre vodki. Les premiers sur qui je tombe en entrant, c'est Hélène et Nilda (le chanteur mitique) qui, arrivés avec une demi-heure de retard, se sont faits refouler à l'entrée du spectacle, ce qu'ils déplorent d'autant plus que c'est quand même grâce au budget d'Hélène que nous avons pu réaliser notre projet de pièce bilingue en cinq langues et trois nationalités, elle aurait vraiment aimé voir ça, et Nilda donc, qui avait tant adoré la version tout russe d'*Entre Nous* cet été. J'ai beau les soupçonner d'un évident mensonge, ils ont tant de raisons de ne pas avoir à se gêner pour être grossiers dans un monde où le moindre porte-couffin du moindre sous-représentant de la moindre délégation régionale de n'importe quel ministère s'autorise sans vergogne les pires goujateries, que je les pense sincères, tout gentiment sincères. Je les invite à trinquer le premier avec moi, en attendant de pouvoir présenter leurs condoléances à Christophe, qui comme toujours tarde un peu. Hélène est très enrhumée et, elle que j'avais si peu sentie l'autre jour dans son numéro de chargée de mission surbookée, je me prends à la trouver attendrissante, presque gentille. Nilda a échangé sa tenue de baba mité contre une panoplie de Zorro loufdingue. Il ne tarit pas d'éloges sur Christophe et me dit que sa prestation vocale sur le cd de promotion du Festival serait plutôt la meilleure chose dudit cédé. Comme le héros de la fête arrive là-dessus, je les laisse avec lui.

Miléna me prend par le bras et m'entraîne du côté des cuisines pour, dit-elle, me faire un minuscule présent : il s'agit... d'une noix de coco. Je la remercie chaleureusement en me demandant de quel symbole peut bien être chargé ce fruit dans la langue de Pouchkine. Question que, retourné à la salle des festivités après une affectueuse effusion muette avec Miléna, je m'empresse de poser à Anne que ça fait rigoler mais qui n'en sait rien. Tom non plus, qui m'entraîne avec lui draguer les jolies actrices aux mains éjouies

desquelles je l'abandonne bientôt, en regrettant bêtement de n'avoir pas si bien que lui su, quand j'avais son âge, tirer parti et plus si affinités, de la sympathie imparable qu'un adolescent maladroitement énamouré attise chez la jeune fille nubile. La chienne est un loup pour le chiot.

Je retourne à Christophe et à mon inquiétude de noix de coco. Il me dit qu'il n'y a aucun symbole, lui, il a reçu un melon... À moins que ? On se regarde et on sourit un peu, mais non : à l'évidence, les intentions de Miléna sont pures – c'est même un sacré cadeau qu'elle nous a fait, vu ce qu'elle gagne et le prix des fruits exotiques ici.

Je m'en vais à présent visiter nos deux bonnes femmes, les fameuses huiles amenées par Anne, tu te rappelles ? Des sacrés morceaux, en vérité, même si c'est pas vraiment que grâce à Anne qu'elles sont là, d'après ce que j'apprendrai plus tard... Des vrais gros gras grains d'orge, des pointures à bien sympathiser sans faute, les nanas ! – Elles sont d'ailleurs assez sympathiques. L'une dirige rien moins que la Confédération des Théâtres des Provinces et des États de la Confédération de Russie (ou un truc comme ça), c'est-à-dire qu'elle doit "piloter" au bas mot 350 scènes nationales, et peut-être d'autres moindres, en supplément. L'autre est La Gros Bonnet de la Direction de la Culture de la Ville de Moscou (ou un truc comme ça). Elles m'expliquent, en français dans le texte, qu'elles viennent d'organiser à Moscou des "Olympiades du théâtre" où étaient invités, entre autres, Mnouchkine et les Zingaro, un cirque ayant été construit exprès pour recevoir ces derniers (sacré Bartabas, tu en auras connu des galères...). Les Olympiades ont coûté dix millions de dollars, financés un tiers par l'État, un tiers par la Ville, un tiers par // **pour la suite de ce chapitre, voir l'édition papier //**

taxi driver

Il est minuit passé et j'envisage de gagner le métro le plus proche, mais Natacha trouve que ce serait idiot, elle a vu l'autre jour sur un plan que mon hôtel n'est qu'à quatre arrêts de bus de leur station de métro, on n'a qu'à trouver un taxi qui accepte de les déposer et m'emmène ensuite à Vladikino, en plus il pleut et c'est vraiment pas un temps à marcher. Christophe est dubitatif et prétend que Natacha a trop bu, mais elle insiste en le traitant de tyran de bas étage et que si ça continue elle va aller dormir avec moi, et je me dis que Christophe avait au moins en partie raison, elle a trop bu.

Nous dégotons quand même un taxi qui accepte la double course, pour 200 roubles. On s'assied derrière avec Christophe, et Natacha à côté du chauffeur commence à papoter avec lui. Christophe, furax, n'arrête pas de

faire des réflexions genre "regarde-la, elle sait même plus ce qu'elle dit", auxquelles Natacha ne prête aucune attention jusqu'au moment où Christophe lui intime l'ordre d'arrêter de raconter sa vie : là, elle balance un "va te faire foutre" bien articulé par-dessus son épaule, et continue sa conversation en russe. Christophe éclate de rire, et nous finissons gaiement la première partie du trajet cependant que continuent les papotages devant.

Le problème, pour la suite, c'est que le chauffeur ne sait absolument pas où il va, quoi qu'il ait essayé d'en faire accroire avant de déposer les Feutrier. À peine a-t-il fait deux cents mètres qu'il s'arrête pour regarder son plan. Pas très content, je me penche par-dessus le siège et son épaule pour lui situer où on va, en espérant qu'il saura comment, et là, effroi : le mec pue la vodka... M'étonne pas qu'il se soit bien entendu avec Natacha, l'œil tout émoustillé des confessions sauvages de la belle enivrée... Un poivrot ! Un satané poivrot qui se permet de faire le taxi et qui, en plus, est infichu de lire un plan ! Si ça continue, il va même arriver à le déchirer ! Le mieux que j'aurais à faire, c'est descendre, mais le problème c'est que je ne sais pas du tout où nous sommes, et que j'ai filé à Christophe les 100 derniers roubles que j'avais sur moi pour payer le pochard. J'ai plus qu'à m'en remettre à ma bonne étoile, en espérant qu'elle accepte de guider aussi l'autre farcissure, au moins jusqu'à mon port. D'un calme surhumain je rassemble mes esprits eux aussi un tantissoit avinés, et j'aide Superchauffeur à se repérer sur son plan, tout cyrillique évidemment, ce qui ne serait pas un vrai handicap pour le cadon que je suis devenu en lecture non-latine, mais qui en est un de plus quand même lorsque le déchiffrage se fait à partir des minuscules caractères habituels aux plans, qu'on a 1,3 grammes d'alcool dans le sang et qu'on lit une carte que n'arrête pas de gigoter le type qui la tient, sous l'éclairage à 6 watts d'une Lada des années 70.

De mont en vaux, j'arrive quand même à pointer Vladikino sur la carte. "Ax ⁴⁰ fait l'arsouille, c'est plus un problème, on va donc prendre la prochaine à droite". Il redémarre, on fait cent cinquante mètres, il met son clignotant... et il tourne à gauche ! À partir de là, t'as plusieurs solutions mais ton inquiétude croît inexorablement :

- soit tu te dis que tu as mal compris, il avait dit gauche ; ça voudrait dire que t'es complètement out of order, et que l'endroit que tu lui as préalablement indiqué sur le plan n'était peut-être pas non plus Vladiniko ;
- soit tu te dis qu'il avait dit droite, mais qu'il voulait dire gauche ; tu peux

⁴⁰ en cyrillique dans le texte

alors raisonnablement t'interroger sur sa capacité à tenir un volant que tu savais déjà tendancieusement autonomiste ;
- soit tu te dis qu'il avait bien dit droite et que c'était à droite qu'il aurait dû aller ; et là tu devines que t'es pas encore arrivé au bout de la nuit.

À chaque carrefour sur la chaussée glissante

**// pour lire la fin de ce chapitre, voir l'édition papier -
renseignements commande à srivron@free.fr //**

CHAPITRE SIXIÈME : **où l'on s'intéresse beaucoup à l'art,** **la création artistique, et toute cette sorte de** **choses**

Jeudi 18 octobre 2001

J'entends rentrer Simon, peu après deux heures du matin.

Ayant rendez-vous à 14 heures avec Christophe, et désirant d'abord passer à *Intercars* confirmer mon retour (c'est obligatoire, sinon tu perds ta place) puis faire un tour au cyber-café de la place du Manège, j'ai fait sonner mon réveil à 9h30. Je prends une douche, je descends à la supérette acheter un petit-déjeuner sommaire, et je m'apprête à remonter pépère avec, quand, de façon tout à fait inhabituelle depuis qu'à force d'entrer et sortir on a été repérés par tous les factionnaires de nuit et de jour, celui qui est à l'accueil ce matin m'arrête quand je passe à sa hauteur : "Propousk!" – Je l'ai laissé dans la chambre, c'est pas grave, il me laisse monter. Mais ce petit incident me plonge néanmoins dans l'abîme d'un doute dont je me vois dans l'obligation de t'expliquer les tenants, sans quoi tu ne pourrais jouir d'aboutissants qui ne vont pas tarder à s'ensuire : dès le premier jour, j'avais remarqué que la date de fin de séjour mentionnée sur nos propousks était le 18 octobre, c'est-à-dire aujourd'hui. Je m'en étais alerté et avais à plusieurs reprises relancé l'administrateur du Théâtre *Человек* pour qu'il prolonge, comme depuis longtemps convenu, ce délai jusqu'à la date du 21, jour de notre départ à Kazan⁴¹. Pas plus tard qu'avant-hier, j'avais reposé la question : c'était réglé, l'hôtel avait été dûment averti et payé par virement. Pourtant, commençant à bien connaître les méandres de la circulation des promesses et de l'information dans ce pays d'administration douloureuse, le fait qu'on me demande précisément ce matin un propousk que je n'ai plus eu à présenter depuis au moins dix jours me laisse présager une embrouille. Et comme je préfère l'affrontement avec la réalité que la fuite en avant, à peine avalé ma brioche je redescends au bureau d'enregistrement, bien décidé à en

⁴¹ Où un second contrat, cette fois pour l'animation d'un master-class théâtral d'une semaine, nous attend.

avoir le cœur net.

J'attends pas trop longtemps, et je dois te dire que je préfère nettement, y a que deux personnes devant, une à chaque bureau d'hôtesse. À mon tour, je montre mon propousk à la fille et lui baragouine en russe que j'en veux un nouveau, valable jusqu'au 21. Elle me répond que ça n'a pas l'air d'aller de soi. Je lui rejoue ma tirade en anglais, histoire d'exprimer mieux le naturel de ma réclamation, et ma surprise de sa réponse. Elle comprend pas. En français. Elle comprend pas. Je relance en russe, en mêlant le nom du *Человек* à mon sabir. Elle me dit d'attendre que sa copine d'à côté ait fini son client. J'attends, sentant poindre un léger agacement. La copine disponible, je lui redonne mon sketch en vrac, dans les trois langues. Elle a l'air assez ennuyé pour m'annoncer en anglais qu'elle va chercher sa supérieure. Je rattends, un bon quart d'heure cette fois. La supérieure, une petite bonne femme mieux fagotée que ses subordonnées, arrive enfin. J'ai pas prononcé les trois premiers mots qu'elle me coupe en vague anglais pour m'expliquer gentiment que mon "organisation" n'a réglé la note que jusqu'au 18, mais qu'il n'y a pas de problème si vous voulez rester jusqu'au 21, you have to pay cash. Mon agacement n'est plus à poindre, il est tout emporté. Mais comme je ne sais qui, d'elle ou de mon "organisation", est dans son tort, je me contente de lui dire sèchement que je remonte dans ma chambre passer un coup de fil pour vérifier. De là-haut, j'appelle Christophe sur son portable, il est à l'Ambassade, il écoute mon énervement, il s'en occupe, il me rappelle. En attendant, je réveille Simon : il est bientôt midi, et si nous sommes contraints de décamper, autant commencer à nous y préparer – rassembler nos affaires, envisager leur repli et le nôtre dans l'appartement d'un ou d'une de nos amis. Et puis bouillonne en moi l'irrésistible envie de passer un savon, je sais pas encore à qui du théâtre ou de l'hôtel, mais dans ces cas-là j'aime bien me rôder. Je prends donc Simon à témoin de l'inconvenance qu'on nous fait subir, j'ai passé l'âge⁴² d'être baladé comme une quille par des branleurs incohérents, je touche pas une thune dans cette histoire et maintenant il va falloir que je mendie ma couche, et cætera, et cætera, j'ai l'auto-persécution difficile à chauffer, mais quand elle bout tu l'arrêtes plus. Simon, ça le réveille fissa, tu peux m'en croire ! Il est levé, lavé, déjeuné et énervé à point, juste le temps que le rappel de Christophe nous confirme que le théâtre a bel et bien déjà payé nos prolongations, et même poussé la prévenance jusqu'à joindre, hier encore, l'hôtel, pour s'assurer que tout se passe bien. Illico je prends Simon sous le bras comme traducteur anglais, et nous fonçons en quête de la supérieure, décidés à l'ensevelir toute vive sous mes

⁴² Note que je suis pas si vieux que ça, mais je raffole de l'expression, dans mes emportements.

horions.

Sommes-nous naïfs tout de même ! Tu penses bien que vu mon assurance à lui répondre tout à l'heure, elle aussi a filé se rencarder, et qu'elle est à présent parfaitement au courant de sa grossière erreur, tapie au fond de je ne sais quel bureau dont elle ne sortira à aucun prix de la journée. N'est pas russe pour rien, la majordome : le ton qui monte, elle sait ce que ça veut dire, et pas du tout prête à être humiliée devant ses sous-fifres. C'est assez vite ce que je devine, face à leur refus absolu de la rappeler et leur insistance gracieuse à s'empressement de nous dire que tout est arrangé, en faisant semblant de ne pas comprendre que c'est justement ça que je voudrais reprocher à leur cheftaine, de l'avoir pas su avant, que c'était arrangé ! Bon, j'ai plus qu'à me calmer, en me disant qu'il vaut après tout mieux être frustré d'une colère que de se taper un déménagement imprévu.

Il est bien trop tard pour les courses que j'avais prévues. Je décide donc d'accompagner Simon à notre bistroquet d'entrée de métro, boire un mauvais café dans une ambiance sympathique. On se sépare ensuite sur la ligne, et je vais doucement à l'*Intourist*, où Christophe m'attend avec le directeur du théâtre de Zlatoust (Oural), où il a monté *Jeux de massacre* l'hiver dernier. Comme j'arrive un peu en avance et que je n'ai aucune envie de me farcir une heure de discussion avec ce type dont Christophe m'a dit que c'était un extrême raseur, j'achète des cartes postales pour mes trois petiots et quelques copains, et je vais m'installer dans un coin de l'immense hall pour les rédiger. Puis je les poste et vais rejoindre Christophe, attablé près de la fontaine avec son barbant.

Chirac m'a dit

Je me pointe au moment où les deux comparses (tu parles!) font le budget d'une proposition d'échange théâtral entre la troupe de Zlatoust et la Compagnie *Trajectoire ADM*. Manière de me mettre au jus tout de suite du sérieux avec lequel il traite l'entretien en cours, Christophe me présente au sieur Gorbatchevski comme administrateur de la Compagnie et... neveu du ministre français des Affaires Étrangères (Hubert Védrine, de ce temps) ! Ce gros nounours de Gorbatchevski en est tout épaté, faisant montre de la naïveté touchante qui constitue au fond le quotidien de tous les fats, dont la majorité écrasante en société rend la fréquentation si insupportable aux saints, si impossible aux simples, si difficile aux imbéciles, et si payante aux escrocs. Pour bien marquer qu'il apprécie à sa valeur un tant fameux lignage, il annonce en retour qu'il est lui-même parent d'un illustre en vigueur actuellement dans sa province, et dont le nom me dit à peu près autant que celui de l'excellent Hubert Védrine vient de lui causer. Qu'importe le flacon,

pourvu qu'on ait l'ivresse, et tant va la cruche à l'eau qu'à la fin tu la prends sur le cigare. Totalement auto-congratulé de tant de puissance virtuelle réunie là, Gorbatchevski me présente, avec une jubilation infinie, le budget de ce fameux plan d'échange mis au point depuis une heure sur le coin de la table avec Christophe. "Tu vas voir, c'est pas piqué des vers", me glisse ce dernier qui, l'œil humide à deux doigts d'exorber de rire, mais le reste du visage impassible, met à profit le fait que Gorbatchevski n'entende pas un mot de français pour me balancer commentaires triviaux sur commentaires informatifs, au milieu de pseudo échanges professionnels entre nous, qu'il traduit ensuite selon son inspiration. Et en effet, le projet du directeur moisi tient de la pure pantalonnade. En résumé, après avoir monstrueusement surévalué les dépenses que son établissement effectuerait pour recevoir 15 jours 8 personnes de notre Compagnie, il propose que nous en prenions la moitié à notre charge, sachant que, bien sûr, il nous faudrait payer notre voyage aller-retour France-Oural. En échange de quoi, il nous offre d'avoir l'extrême bonheur de le loger, lui et 9 de sa troupe, à nos frais pendant le temps d'une tournée que nous lui prévoirions en France, tous les voyages et déplacements étant bien sûr à notre charge ! C'est ce qu'on appelle une affaire bien montée ! Au résultat sur le papier, malgré les tripatouillages éhontés auxquels il s'est livré pour grossir sa facture d'invitant, ça donne hors salaires quelque chose comme 2800 \$ à aligner pour lui, 11000 pour nous. Et il a l'air de trouver ça nickel, ce lourdaud ! Et il me demande si ça paraît jouable ! Moi qui étais en train de commencer à m'apitoyer de la cruauté de la blague de potaches qu'on lui joue, ça me donne plutôt envie de sonder l'infâme :

« - Je me demande, cher monsieur, malgré tout l'intérêt d'un tel échange, où la France a sans nul doute énormément à gagner, si nous ne risquons pas d'offusquer légèrement le Président Chirac, qui me confiait l'autre jour son souhait de voir se rétablir une certaine parité dans le financement des projets culturels avec l'étranger ? »

Christophe, pour le coup, traduit pile poil. Gorbatchevski s'étrangle, bougonne en faisant oui un peu de ses grosses joues, et se penche sur la feuille en faisant mine de recalculer, voir où il pourrait modifier. J'enfonce un peu le clou :

« - Vous voyez, nous en sommes à environ 80/20...

« - Et encore, pas tout à fait ! - ajoute fielleusement Christophe, en simulant d'en être encore plus embêté que moi.

« - Ce serait bien plus jouable, disons, si nous arrivions au moins à 60/40...

« - Mais, *Trajectoire ADM* a des fonds propres, qu'elle pourrait mobiliser,

essaye ce minable escroc, comme s'il pouvait imaginer qu'une simple Compagnie ait les moyens d'un théâtre, alors que, lui qui les a, refuse obstinément de les mettre sur la table.

« - Bien sûr, c'est évident ! Mais ce que me disait le Président l'autre jour s'applique à l'ensemble de l'argent mis en œuvre par chaque pays, n'est-ce pas ? Vous imaginez bien que ce serait trop simple, autrement.

« - Mais cette loi n'est peut-être pas encore passée, insiste-t-il.

« - En effet, reprend Christophe, mais Serge me disait récemment qu'il avait su par son oncle qu'elle était en préparation. Hein, Serge ?

« - Oui, apparemment ce sera vite fait, comme c'est une loi sur laquelle tous les partis en France ont l'air d'accord, elle devrait être votée avant les élections présidentielles, au printemps prochain, ou tout de suite après – vous savez ce que c'est...

« - Notre projet arrivera trop tard », regrette Christophe...

Le gros lard est bien ennuyé, il est obligé de reprendre sérieusement ses calculs. Christophe lui fait observer que, s'il prenait nos voyages en charge...

« - Non, c'est impossible, vraiment... à la rigueur votre trajet Moscou-Zlatooust⁴³, oui, ça je pourrais, on va le prendre, c'est mieux comme ça, hein ? – Il a l'air content de lui.

« - Non, écoutez cher monsieur, c'est déjà bien mais il faut absolument trouver mieux. Je vois que vous avez prévu 800 dollars de dépense pour nos transports sur place⁴⁴... Ne pourrait-on gonfler un peu ce chiffre ? Ça rééquilibrerait le budget en votre faveur... »

Là, c'est de la perfidie pure et simple, mais je voudrais juste voir s'il peut encore s'apercevoir qu'on se fout de sa gueule, ou s'il nous prend tellement pour des pigeons qu'il nage en pleine cécité. Et à la façon dont la petite lumière de la voracité vient de s'allumer dans ses yeux, c'est à l'évidence le deuxième cas. Ça le satisfait en plein, ma proposition, l'arsouille ! Et puis ça lui dégage l'horizon de vérifier qu'on tient tellement à son projet qu'on est

⁴³ Environ 300 \$

⁴⁴ Compte tenu du coût extrêmement faible des transports en commun à Zlatooust, c'est à peu près comme si on prévoyait 15000 francs (2300 euros⁵⁹) d'abonnement à la RATP pour permettre à 8 personnes de prendre le métro pendant 15 jours !

⁵⁹ Ce que ça peut être lourd, cette affaire de conversion en Euro ! Mais comment faire, quand on écrit un journal pile au moment où tout bascule ? Si tu mets directement de l'Euro, ça fait vraiment trop genre, et puis tu perds tes repères. Mais si tu laisses que du Franc partout, dans moins de trois ans ton histoire est plus lisible par ta propre ethnie ! Alors de temps en temps convertir, donc, y a que ça à faire.

prêt à spolier notre propre patrie pour arriver à le tenir debout.

« - On pourrait aller jusqu'à combien sur ce poste ? – il demande, tout égrillard.

« - À votre avis ? – Là, je vois fuser l'ombre d'un doute sur son rictus de hyène, j'ai dû mal dire ma réplique, trop insinuant, même traduit. J'enchaîne :

« - Vous connaissez mieux que nous les arguments qui pourraient justifier une petite... exagération, disons...

« - C'est à dire que déjà, 800 dollars, c'est...

« - Enorme ! – le coupé-je sans plus aucune aménité.

« - Non, enfin oui, enfin, c'est très correct, on pourrait à la rigueur mettre 1000 », bégaye-t-il en regardant Christophe, voir s'il est de son côté dans le mensonge jusqu'aboutiste.

À ce très opportun moment, Christophe se met à s'adresser à moi en français, mais pas pour un avis sur la négociation, évidemment : "finis-le, qu'il me dit, il est aux petits oignons, dis-lui n'importe quoi, on s'en fout, mais qu'il se casse, j'en ai marre." Moi, je sais plus trop quoi inventer. J'aime pas les exécutions, et là, on joue trop facile. Gorbatchevski a viré vert pomme de nous voir échanger tranquillement, il pue le démasqué, mais c'est pas une raison pour le taler comme un vieux derche. Je préfère le suspendre, plutôt, qu'il s'en sorte élégamment. Christophe est d'accord, et c'est lui qui réouvre :

«- Excusez-nous, cher ami. Serge était en train de me dire que ce dossier mérite d'être retravaillé, mais que nous pourrions peut-être nous en sortir, grâce aux relations qu'il entretient à haut niveau...

«- Oui, je vous propose, reprends-je, de nous en tenir ici pour le moment quant à l'estimation du budget global, qui me paraît correcte, et que, vous comme nous, cherchions chacun de son côté une manière de rééquilibrer nos parts respectives à hauteur de 70/30, disons. Pour nous, ça doit être possible, mais il faut que je m'en ouvre en haut lieu. Reprenons contact par e-mail d'ici un mois environ... »

Notre petite conclusion l'a rené de ses cendres, c'est-à-dire que de gris qu'il était devenu, il retourne progressivement à son originelle rubiconderie. Nous échangeons encore nos adresses mail, maintes civiles salutations pas dupes, mais l'honneur est sauf, comme on dit. Je ne me serais pas pardonné de voir une blague de potaches se transformer en vraie salopade. Et quant à lui, qu'il aille mijoter ailleurs sur les raisons de son éphémère salut, s'il le peut. Il préférera sans doute se vanter d'être sur un très bon coup avec des artistes français complètement naïfs. C'est la tragédie infinie des cons, qu'elle ne puisse jamais finir.

je n'irai pas à Kazan

Nous allons boire un café à l'*Akadémia* voisin, que je fais connaître à Christophe. Nous parlons de notre proche départ à Kazan, des billets à acheter, des passeports de toute la troupe qu'il va falloir rassembler pour pouvoir. Il y a aussi ma réservation de retour en France auprès d'*Intercars*, qui m'inquiète. Je réalise, en énumérant tout ça, et encore le train de nuit qu'il me faudra prendre tout seul⁶⁰ pour rentrer de Kazan à Moscou le 30 octobre, une journée et une nuit moscovite à passer chez une amie des Feutrier que je ne connais toujours pas, cinquante et quelques heures de car, le TGV dans l'enfilade, je réalise combien il va m'être difficile d'assurer, le lendemain de mon retour à Lyon, la première journée d'une semaine de stage que je dois animer pour ma boîte. Cet octobre russe m'a accaparé l'être, je suis à une année-lumière du quotidien que je vais rejoindre, et que, bizarrement, j'aspire de toutes mes forces à retrouver. C'est un peu comme si une révolution s'était accomplie en moi – ce que je trouve une sacrée image pour avoir vécu ça précisément à Moscou juste le mois anniversaire des barricades qui ont inauguré le XX^{ème} siècle. Mais pas une révolution politique, avec effusion et retour en arrière interdit : plutôt une révolution de lune, comme on dit d'un astre qui repasse au point de départ de son orbite qu'il a accompli une révolution. Une révolution du sang et de l'esprit, une base refondée, une raison d'être confirmée. Ce séjour en Russie est en train de clore un long cycle et de valider mon adhésion à lui, me fait toucher du doigt la nécessité de le continuer. Sensation étrange, la liberté paraît m'être rendue au plein moment où je me reconnais voué à n'incarner jamais qu'une trajectoire de la mécanique stellaire. Une poussière d'étoiles ivre de joie de se savoir immuablement soumise au ballet cosmique, voilà ce que je me sens, gonflé de forces reprises et de nouvelle sève, gagné de certitudes plus du tout écrasantes et de rêves pas du tout chimériques. J'entends me repaître à nouveau de la puissance et de l'évidence de la banalité, le jour, la nuit, courir sans vergogne après le soleil. Passer mon temps. M'agréger aux heures du monde et ses minutes qui nous délitent. Aimer ce que j'ai croisé lors de mon premier tour d'orbite, me rendre au sol avec la certitude du devoir et la réalité rugueuse à étreindre⁶¹. Je me retrouve avec les rênes et les

⁶⁰ Il est prévu que les comédiens, qui doivent offrir une représentation là-bas, rentrent deux jours plus tard que moi - Christophe et Natacha devant quant à eux s'envoler directement de Kazan à Krasnodar.

⁶¹ J'adore la musique de l'*Adieu* de Rimbaud à l'Enfer, j'espère que tu l'auras reconnue un peu. Et j'ai souvent pensé, en lisant ce texte magistral dont je ne saurais trop te conseiller la relecture ou la découverte (Arthur Rimbaud/*Une saison en Enfer/Adieu*), qu'il était infiniment plus heureux qu'on a coutume de le dire, limpide – de la limpide

entraves de ma liberté ensemble dans les mains, et la vision nette qui se dépose en moi que c'est justement parce qu'elle est illusoire qu'il faut infiniment respecter cette liberté. Ne plus jamais la laisser juguler par les fallacieux prétextes inventés sans arrêt par la crainte qu'on a chacun d'être en vie.

Tu mesures mieux, j'espère, tout le chambardement intérieur que je sens faire en moi cet octobre russe, qui m'amène rien moins qu'à sentir dans toutes mes fibres des énormes évidences que tu trouves dans le premier traité de yoga venu, la première Bhagavad-Gîtâ, le premier Livre de la Sagesse, la première leçon de psychanalyse, mais que tu passes toujours à côté de la délivrance, parce que justement tes fibres, ben elles vibrent pas, ou alors par morceaux, secousses. On peut essayer des années, mon vieux, d'apprendre à s'attraper l'orteil avec la langue, à se contorsionner le squelette et la viande, à arrêter de respirer, à oser se raconter des affabulances sur notre relation au père et à la régulation menstruelle, à s'implorer les genoux, fouetter les fesses avec du barbelé, s'arracher l'oreille, casser les couilles à tout ce qu'on touche, manger du verre, jeûner, oublier, s'abrutir, fumer de l'encens, chercher après Titine, réciter le Coran par cœur, passer le septième dan, sauter en parachute, faire *na Myo-ho-rên-gué kio* avec le souffle dans toutes les positions, mourir – et rien, on ne parvient quelquefois à mettre en branle que notre vanité, d'autre fois toucher du bout d'un sein la caresse de l'Être Suprême après lequel on court. Mais si l'on n'a pas la chance que le vent d'un octobre en Russie s'engouffre et ranime en nous jusqu'au plus infime de nos atomes, on reste condamné à ne voir jamais dans l'évidence que la banalité. C'est terrible.

Nous passons à l'Internet-Café de Kouzniétsky Most, relever nos boîtes à mails. Olivier Véron, mon bien-aimé éditeur, m'a envoyé un long message, réponse au petit que je lui avais passé pour lui dire où j'en étais de la traduction de *Crafouilli*. Il m'annonce qu'il est en train de se rapprocher d'Anne Coldefy, qui avait eu la gentillesse, il y a une douzaine d'années, de me permettre de rencontrer longuement Alexandre Zinoviev, qu'elle accompagnait en France peu avant la sortie de *Vivre*. Anne Coldefy, devenue éditeur et diffusée par *Actes Sud*, serait d'accord pour des co-éditions avec Olivier, qui paraît à nouveau très désireux de ranimer sa collection des *Provinciales*, ce dont je suis bien aise pour *Crafouilli* et pas mal d'autres écrits ou écrivains qu'il a en stock. Il m'envoie aussi un beau texte sur les relations entre Israël et les nations arabes, qui me fait me rendre compte

gaieté de l'adolescent qui accepte de quitter l'épouvante passive du désir pour se colleter enfin avec l'Enfer, le vrai, celui des jours.

tragiquement, hors tout jugement sur le fond, à quel point la guerre en cours ne m'intéresse pas. J'ai aussi un petit message de Jean-Pierre Brice Olivier, le Prieur du couvent de la Tourette, voisin de chez moi. L'excellent camarade, à qui je n'ai pas dit que je partais, s'inquiète de ma santé. Je lui réponds que j'espère la sienne bonne. Un message de Guillaume Schroll, l'un de mes associés de *Formasport*, me donne quelques inquiétudes sur l'avenir à court terme de notre entreprise. Un petit mot de Frédérique me parle de Sain-Bel et de ma petite famille. J'aimerais les avoir tous près de moi. C'est à cet instant que je décide de ne pas aller à Kazan, de rentrer bientôt.

Nous allons faire un tour sur la Place Rouge, où nous nous photographions mutuellement dans la bruine et le soir qui tombent. La décision que je viens de prendre inaugure ma nouvelle perception de ma liberté, je baigne dans une sérénité tranquille et la ville qui s'en-nuit m'en paraît encore plus belle. Cette fin de séjour programmée depuis des lustres me pesait comme un carcan. Non que j'ai jamais été contraint de planifier ce détour à Kazan : j'avais au contraire tout mis en œuvre pour pouvoir accompagner mes amis dans une ville que je me réjouissais de découvrir. Mais les jours passés ici, lentement ont rendu ce voyage inutile et pesant, comme s'il appartenait désormais, et avant d'avoir été, à une ancienne histoire. Comme s'il devait distraire ma révolution qui s'achève.

On a beau aimer quelqu'un, s'en être senti toujours proche et quelquefois avoir trouvé en lui le plaisir ou la force d'exister, comment expliquer à Christophe ce subit retournement, sans lui donner la déplaisante impression d'un lâchage prémédité ? On navigue ensemble à côté de ceux qui vous grandissent et que vous guidez aussi un peu de vos ferveurs et de vos doutes, et on finit par tellement s'estimer qu'on n'ose plus se décevoir que sous de faux prétextes. Tout de go, j'en invente un : *l'un de mes associés vient d'être victime d'un accident en pratiquant son sport préféré. Il m'a envoyé un e-mail pour me dire ses craintes d'être coincé au lit pendant 10 jours avec une rupture des ligaments croisés. Si ça se confirme, je vais être obligé de rentrer plus tôt que prévu.* Tu constates que mon prétexte est non seulement faux, mais qu'il est aussi à tiroir, parce que dans ces cas-là on se dit qu'il vaut mieux procéder par étapes, qu'une déception préparée sera moins douloureuse qu'une brutale. Tu constates aussi que je suis vachement crédible quand je mens par affection. Mais Dieu qu'ils sont laids, ces stratagèmes minables qui émaillent pourtant le cours de nos misérables vies ! Christophe réagit en parfait fataliste, déçu bien sûr et espérant encore l'infirmité de mes craintes, mais sans amertume aucune. Il en a vu tant d'autres, des abandons, des départs, des foirages et des retours. Il en a orchestrés lui-même, aussi. Ma désertion n'empêchera pas la route de

défiler jusqu'où elle va, et sans doute de nous réunir ici ou là, mensonges ou pas. J'en regrette presque le mien, sa lâcheté. Mais je sais que j'y reviendrai souvent aussi, quoiqu'il advienne, alors...

Ce soir, on doit dîner avec un couple d'amis sibériens des Feutrier, des gens de Tomsk. Le rendez-vous est fixé à 19 heures devant l'*Hôtel de Prague*, au bout du Nouvel Arbat. Natacha nous y rejoint, puis les Sibériens. Nous décidons d'aller manger au restaurant géorgien qui est à côté du *Человек*.

un conte de Sibérie

Lui, c'est Boris, un grand gaillard à lunettes, solide et souriant, très slave. Chirurgien esthétique, il possède sa propre clinique, et navigue aux frontières de la médecine et des affaires, avec entre autres le projet de se rapatrier l'an prochain à Düsseldorf (il a de lointaines origines germaniques, comme nombre de sibériens, à ce qu'il explique). Elle, c'est Katia, une belle brune aux yeux tellement bleus qu'on dirait des faux, des perles d'opale serties de saphir. Elle est sociologue, et s'intéresse particulièrement à la sexualité des femmes russes, sujet paraît-il pas du tout enquêté jusqu'alors.

// pour la suite de ce chapitre, voir l'édition papier //

CHAPITRE SEPTIÈME : **où l'on finira par savoir qui est la trésorière de la Fondation du Festival de la chanson française**

Dimanche 21 octobre 2001

On se lève vers 10 heures, petit-déjeune, rassemble nos affaires, surtout Simon qui voyage moins léger que moi, et qui de plus range des affaires de Tim, qui doit venir donner un coup de mains pour le transport. Il arrive, on charge et va faire nos adieux à notre petite cahute à café, avant de prendre le métro jusqu'à chez Pierre, où il est convenu que nous déposons nos bagages – j'irai reprendre les miens cet après-midi pour les porter au théâtre, où j'espère pouvoir les laisser jusqu'à lundi soir.

sur les tombeaux des princes

Claire nous propose une visite au Kremlin, où nous nous rendons ensemble, elle, les Marozzi et moi. Nous sommes bien décidés à essayer d'entrer au tarif russe, mais c'est peine perdue, malgré les ruses discursives déployées par Claire. Du coup, n'y tenant plus, je me paie d'invectiver en français les caissières derrière leur vitre, à travers les premiers rangs de la double file d'attente. Naturellement, elles n'y comprennent goutte, mais je m'offre un petit succès d'estime auprès de quelques francophones de la file, qui partagent mon exaspération concernant ces méthodes de République bananière : que n'entendrait-on pas, si l'entrée de nos musées ou de n'importe quel de nos châteaux de la Loire coûtait aux étrangers six à dix fois le prix que les Français paient ? C'est sûrement un détail de la politique internationale qui a de pires tortures sur les bras, mais si les milliards engloutis en Russie par l'aide internationale ne servent même pas à poser cette exigence minimum que tous les citoyens du monde soient traités sur un pied d'égalité quand ils viennent ici consommer de la culture institutionnelle, on peut être inquiet de la capacité qu'ont nos institutions à nous d'infléchir d'une quelconque manière les politiques des pays qu'elles arrosent, dans tous les détails qui font une société équitable.

Nous passons le guichet avec nos chers billets, et franchissons le gracieux pont de briques qui enjambe les jardins d'Alexandre à cet endroit du pourtour de la citadelle. Le froid nous transperce tout au long de notre

marche, et je réalise que depuis mon arrivée, le soleil n'a pas dû briller plus d'une heure. Au bout d'un moment, ça doit taper un peu sur le système, cette grisaille permanente, sans parler du froid. C'est l'alcool à portée de spleen, tu comprends mieux la tendance générale du pays. J'ai pris mon jetable à finir, et sur l'esplanade des quatre églises, je tire quelques portraits des bulbes d'or en espérant qu'ils se détachent aussi joliment sur le papier couleur que sur le ciel d'argent. Après, on rentre consciencieusement dans chacun des édifices, dont je t'épargnerai la description individuelle. Collectivement on peut quand même dire qu'ils sont, à part les toits, plutôt sobres à tristounets d'extérieur, et plus dorés que des cavernes d'Ali Baba à l'intérieur, tapissés d'icônes somptueuses montant par rangs très haut jusqu'aux voûtes, lesquelles sont elles-mêmes ornées d'un énorme visage peint du Christ ou de la Vierge en majesté. L'une des églises abrite les tombeaux de plusieurs générations de Tsars et de leur famille, on y cherche Yvan le Terrible en vain, il repose à l'extérieur du Kremlin, à Saint-Basile. C'est aussi étrange que dans la crypte de Saint-Pierre de Rome, de se retrouver physiquement en présence des tombeaux de ces gens qui ont écrit 2000 ans de l'histoire qu'on a apprise, avec leurs noms et leurs dates bien soigneusement gravés dans la pierre ou le bronze, cette litanie soudain incontestable qui fait comme un pont d'os mais aussi de chair entre toi et le début des temps. Suivant ton état d'âme du moment, tu peux trouver que ça relativise les choses, mais tu peux aussi bien sentir l'effarante présence de la chaîne du vivant te rapprocher de son origine, et te sentir à jamais nourri et dépendant de son héritage. T'as le choix.

Claire veut absolument, tant qu'on est là, nous balader un peu dans le parc arboré qui domine le rempart au-dessus de la Moskova. Ci-faisons, mais le froid nous empêchant de nous éjouir, nous retournons. Au passage, je clique une photo de mon trio de protégés devant une monstrueuse cloche en bronze posée sur le trottoir qui longe le parking principal du site. Trois soldats en faction s'activent à protéger des rares touristes huit mille mètres carré d'espace vide qu'entourent le parc, une église, et un bâtiment administratif, tous déserts.

vingt-deux v'là les flics !

Nous exitons du Kremlin, et décidons d'aller nous réchauffer au café d'hier, dans la galerie qui s'appelle le ГYM, et qui est en fait très connue. Nous voici donc à nouveau assis à boire du chaud excellent café, thé, chocolat, et succuler quelques pâtisseries parce qu'il est trois heures de l'après-midi, on a encore sauté le repas. De là, j'appelle Christophe au théâtre et obtiens qu'on me le passe au bout de trois fois :

« - Peux-tu m'héberger ce soir ?⁶⁶

« - Sans problème.»

J'essaye aussi de joindre Anne, pour mon hébergement demain soir. Elle n'est pas chez elle, et je me dis qu'elle n'a peut-être pas fini de loger Eva. J'appelle donc Bozena, qui accepte sans réticence de m'accueillir, à condition que j'arrive avant 18 heures ou après 22, parce qu'elle est invitée à un pince-fesses par Jospin Lionel soi-même, qui réunit la communauté française à l'Ambassade pour lui dire bonjour à l'occasion d'une rencontre bilatérale annuelle des ministres français et russes. Elle ajoute que si ça m'intéresse, d'ailleurs, je n'aurai qu'à l'accompagner, vu qu'elle a deux invitations.

Nous finissons notre goûter, et nous nous séparons un moment, le temps pour moi d'aller récupérer mes bagages chez Pierre, et je rejoindrai tout le monde au *Человек* assister à un filage d'*Entre Nous* version russe. C'est plus vite dit que fait, surtout qu'au retour de chez Pierre, comme je longe, tranquillement chargé, le trottoir d'une rue en biais qui part d'en face l'Hôtel de Prague, sur le Nouvel Arbat – tu repères ?- et qui va en 400 mètres environ jusqu'à l'angle avec une rue que tu prends à droite, le théâtre étant ensuite sur la deuxième à gauche, enfin bref, comme je ne suis plus très loin du théâtre, je croise sans y prendre garde une voiture stationnée pleine de flics qui s'ennuient le dimanche, c'est connu.

À peine m'ont-ils vu passer que le plus abruti s'échappe, par la portière avant droite : "Documenti !" aboie-t-il et, moi qui d'habitude suis assez peu craintif avec la maréchaussée, je comprends au premier regard que là, j'ai déjà peur. Je lui tends mon passeport en essayant de déceler chez cette espèce de buffle aviné la moindre parcelle d'espoir de me sortir indemne de l'entretien, mais je n'en vois pas. "Françoiski", il balance avec un ton indécelablement mélangé d'amusement, de sadisme, et d'énervement. Je décide en un éclair de surtout pas la jouer pauvre étranger égaré, sinon je suis certain de finir violé dans une poubelle de caserne, il est tellement sûr de lui qu'il prendra même pas la peine de me dissoudre et de répandre les glaires dans la Moskova. Je rassemble tout mon russe et mon accent bien propre, et je lui réponds sur un ton discrètement cassant qu'effectivement je suis Français (note que jusque là, j'ai pas besoin de beaucoup de vocabulaire, mais je me tiens prêt pour la suite, je prépare des phrases). Les trois autres cons dans la voiture pour le moment ne font pas un geste, ne regardent même pas. "Et où vous allez ?" qu'il me dit en lorgnant ma valise posée entre mes jambes. J'ai déjà évité qu'il me tutoie, grâce à l'accent et au ton, va falloir que

⁶⁶ À cause des ratés de vendredi, mes 5 amis n'ont pu obtenir de places pour Kazan à la date d'aujourd'hui, et ne partiront que lundi.

je joue serré pour continuer l'impression. J'explique que je vais au Théâtre *Человек* pas loin, y étant attendu (très important d'être attendu, dans ces cas-là) par une troupe de comédiens avec qui je travaille. "Ah! théâtre..." – Je voudrais pas que tu penses que je résume ses phrases, il ne dit pas "du théâtre?", ni encore moins "vous faites du théâtre?"; non, ce serait difficile une question, il lui faut du temps pour assimiler. Et en plus, on lui a appris que c'est bien plus intimidant pour le suspect de laisser l'action en suspens, comme ça. Et puis il est bourré, de toute façon. Con, flic, et bourré. "Et il est où, ce théâtre?" – Là, forcément, je suis moins faraud, à part le nom de la rue je serais incapable de lui expliquer en bon russe ce que je t'ai mis plus haut pour te situer l'action. Je balance donc le nom de la rue, de l'air d'une évidence en espérant que ça lui suffira. "Connais pas". Pris de court, des fois on a des réflexes qui sont pas complètement mauvais. Incapable de lui situer le théâtre, je lui dis simplement que c'est dommage qu'il le connaisse pas, c'est un très bon théâtre national. Le dernier mot touche juste, je sens que ça fait un heureux pendant au début de ma réponse, il avait failli croire que je me foutais ouvertement de sa gueule. Et puis, je suis en train de l'épater un peu avec mon russe des faubourgs de Lyon. "Qu'est-ce qu'il y dans cette valise?" – Ainsi j'ai échappé à l'enlèvement sommaire, mais si c'est pour la fouille, c'est pas forcément mieux...

Je t'explique : dans ma valise, il y a, entre autres, une boîte à chaussures contenant toute une batterie de médicaments tous azimuts, que j'ai prudemment apportés de France avec moi sachant combien il peut-être difficile de trouver des trucs efficaces contre un tas de maux qui peuvent te prendre dans un pays dont tu parles pas couramment la pharmacopée. Ça va jusqu'à des fioles à produits qu'on s'injecte, et les seringues qui vont avec. Pas envie qu'il tombe là-dessus, l'autre zébu... même avec les ordonnances, ça irait pas dans le sens de ma relaxe immédiate. Des vêtements et des livres, lui réponds-je qu'il y a. "Ah, vêtements, livres... Et sous votre veste, vous êtes armé?" – joignant le geste à la parole, il entame de me palper du haut du buste en bas pendant que je lui réponds évidemment non, tout en écartant légèrement les bras pour montrer que je coopère. "Et ça, qu'est-ce que c'est?" qu'il fait, en repassant la main à hauteur de ma poche revolver. Je palpe aussi, pour voir... C'est vrai, il y a un objet long qui fait une bosse, et je n'ai pas la moindre idée de ce que ça peut-être, ce que je lui dis de l'air le plus dégagé possible, en ajoutant qu'il va falloir que je vérifie, s'il permet, mais je peux te dire que j'en mène pas large du tout et que ça doit se voir vachement. D'autant que c'est juste le moment que choisit un second flic, qui s'impatiente sans doute dans la voiture, pour ouvrir la portière arrière droite et demander à son pote ce qu'il y a. "On va voir, ce qu'y a" répond vigile-pirate en ramenant ostensiblement sa mitraillette jusqu'alors dorsale à portée de tir,

"allez-y, montrez-moi ce qu'il y a dans cette poche !" – J'ai pas l'expérience directe de la bavure, mais je vois bien ce qui pourrait arriver si j'avais le geste un chouïa hasardeux ou violent, pour extraire le contenu de ma poche intérieure ; alors // **pour lire 10 pages caviardées ici, voir l'édition papier** //

Lundi 22 octobre 2001

À peine levé après cinq petites heures d'un très mauvais sommeil, c'est le branle-bas de combat dans le réduit ! Natacha et Christophe mettent tout sens dessus dessous, les fauteuils valsent, le sommier, la télé, les chaussettes, pantalons et autres valises, costumes, collants, chaussures et sous-vêtements, ça rejoint son casier d'origine en une petite demi-heure, et je me dis qu'ils auraient bien dû faire ça avant, l'appartement reste petit et moche mais on y respire mieux.

Après un petit-déjeuner sur le pouce, nous quittons Natacha finir, et accompagnons la grosse valise à roulettes et laisse de Christophe jusqu'à un taxi qui accepte de nous véhiculer au *Человек*, où nous attend Rochkovane. Le brave homme, sa guimbarde, la valise et nous, passons une heure et demie d'embouteillages et d'erreurs d'itinéraire pour arriver au théâtre, durée que je mets à profit dans sa quasi intégralité pour piquer un somme sur la banquette arrière.

Il est déjà 13 heures quand nous nous asseyons en face d'une Ludmila tout sourire, dont le petit bureau est largement débordé de deux magnifiques gâteaux et d'un nécessaire à thé. Elle met immédiatement à chauffer sa bouilloire électrique, et garnit généreusement nos petites assiettes à dessert et nos tasses, avant de se rendre disponible à la discussion. Christophe présente d'abord une nouvelle liste de problèmes techniques, qu'il aimerait voir régler en son absence, avant les représentations publiques d'*Entre Nous* russe de novembre. Il lui en a déjà parlé hier au sortir du filage, mais il tient vraiment à ce que tout soit bien noté, ce qui agace Rochkovane qui a horreur qu'on lui témoigne si peu de confiance. C'est dit quand même, on peut maintenant parler un peu du futur, c'est un sujet plus consensuel. Encore que... Nous les Français, nous ne savons encore rien de précis sur les moyens dont nous pourrions disposer pour une tournée de la pièce en France, et si je suis personnellement enclin à la prudence, Christophe est en revanche d'un optimisme à couper au couteau. Tellement, que notre interlocutrice, trop heureuse de voir tourner à l'étranger un spectacle qu'elle est tout à fait prête à continuer de co-produire à la mesure de ses très faibles moyens (transport éventuel du décor et

obligatoire des costumes, voyages de quelques comédiens, et basta), se voit déjà logée nourrie dans la litanie des hôtels deux à trois étoiles égrenés sur le parcours de la tournée française, et envisage même qu'on puisse aussi programmer en parallèle à *Entre Nous*, une de ses productions à elle dans nos théâtres d'accueil. Ça ne manquerait certes pas de charme, mais je suis obligé d'insister auprès de Christophe pour qu'il la ramène sur terre, ce qu'il fait à son corps défendant et du bout des lèvres. Bon, de toute façon, j'ai rendez-vous à quatorze heures trente sur l'Arbat avec les jeunes, je ne vais pas m'énerver le dernier jour, je les laisse à leurs châteaux en Espagne en France, en rappelant à Ludmila que je reviendrai récupérer mes bagages vers quatre heures et demie. J'embrasse Christophe, hasta luego si Dieu le veut, bonne chance à Kazan, Krasnodar et Pékin !

Mes petits sont au rendez-vous. Sous le soleil, nous partons d'abord en quête de matériel photo d'occasion, pour un copain de Claire. On a repéré un gros moustachu qui vient tous les jours étaler plein d'objectifs et de boîtiers sur le capot de sa voiture, Victor Platonov a même failli lui acheter pour trois fois rien une chambre 6X6 l'autre jour, il n'y a renoncé que parce qu'il s'est mis à pleuvoir sur le matériel. Le problème, c'est que Claire cherche un type d'objectif très précis, le gros n'a pas ça en stock. Il appelle un de ses pourvoyeurs, hélas non, tant pis, au revoir. Claire, toujours elle, tient maintenant dur comme fer à ce que je pose devant la grosse roue usée d'un des dégingués engins utilisés à faire du bruit par les ouvriers qui refont la chaussée du nouvel Arbat. J'obtempère, puis nous passons sur l'ancien Arbat en quête d'un café, que nous trouvons. Nous y restons une petite demi-heure à deviser gaiement, se faire mille promesses de fidélité dans nos itinéraires, regretter notre séparation brutale qui advient sous peu, merci à toi, merci à vous, c'est vrai que je les aime bien, mes petites recrues. On se quitte pour de vrai quelques minutes plus tard, devant le fameux Hôtel de Prague.

tu es riche, monsieur

J'ai une petite heure devant moi, que je décide de perdre à dépenser mes derniers roubles valides, il n'en reste pas lourd si je compte le taxi demain matin, et une cagnotte pour les arrêts pipi de la première journée du voyage retour.

Le vice d'abord : je décide de faire un tour aux cahutes de la gare de Kiev, à deux arrêts de métro – les cigares les moins chers de Moscou, une économie de 40 roubles sur chaque boîte par rapport au tarif moyen, dans ce pays où le prix du tabac est libre. La cohue à l'extérieur de la gare est beaucoup plus bigarrée sous le soleil qu'il n'y paraissait à la lueur plombée des autres jours. Je fais le tour complet des baraques pour comparer les prix,

et finis par acheter quatre boîtes de *Café Crème*, les cigarillos que je fume depuis mon arrivée, en l'absence de mes habituels *Mini Wilde* – la firme *La Paz* tant répandue en Europe ne semblant pas avoir investi le marché russe. À peine les boîtes en poche, je me fais alpaguer par une nuée de femmes en haillons, mains mendiantes simulant des tremblements maladifs, l'une d'elles me montrant le bébé qu'une autre tient emmailloté contre sa poitrine nue, me jacassant plaintes et tutoiements flagorneurs, tu es jeune, toi, tu es riche monsieur, donne une petite pièce tu es riche, regarde le bébé on n'a pas assez de lait pour le nourrir, tu es jeune toi, donne une pièce, Italien ? Français ? tu es élégant, donne ta monnaie tu es riche – et c'est sûr qu'à côté d'elles je dois être Crésus, je mets la main à fouiller ma poche à monnaie, j'en remonte mes trois uniques pièces, deux roubles et dix pauvres kopeks que je distribue en avançant toujours dans la mêlée, ça les encourage au harcèlement, tu es bon, toi, tu es riche mais tu es bon, fais voir ta main qu'on te dise l'avenir, je dis non, j'avance toujours vers la chaussée, au bord du trottoir j'en sens une qui agrippe mon bras, fais voir ta main, je dis que je ne veux pas j'arrache sa main, une autre se pend à mon épaule pendant que je commence à traverser, je ne veux pas, ça suffit, fais voir ta main, j'allonge le pas, elles ne sont plus que deux à mes basques au milieu de la route, leurs doigts comme des serres accrochées à ma veste, attends tu es riche, donne encore une pièce, je me plante bien droit et d'un geste violent les décroche en hurlant dans leurs yeux ça suffit, я не хочу, JE NE VEUX PAS ! Elles me laissent enfin continuer seul, en m'insultant. Je mérite pas plus.

Retour à Arbat, vieille rue. Je chine autour des stands à authentiques soviéteries, regarde aussi un peu les châles en passant, si je pouvais en dégouter un qui rentre dans mon budget, pour Fred. J'essaye de négocier avec deux vieilles dames, mais rien à faire pour descendre à hauteur de mes moyens, je renonce au châle. Un briquet, alors, pourquoi pas, ils en ont des marrants avec les armes du KGB, authentiquement gravés made in USA. Renégociation avec une autre vieille dame, victorieuse cette fois : j'empoche pour 200 roubles un Zippo qui était originellement affiché 350. Une affaire. Je me dirige en flânant vers le théâtre, dans un "producti" j'achète deux bouteilles d'eau et des petits pains pour le voyage. À 17 heures tapantes, je récupère mes bagages et les livres de Christophe, que je charge en vrac dans ma valise. Je balance leur boîtier en carton dans la première poubelle au coin de la rue en sortant. Salaud de Christophe : ma valise pèse au moins 18 kilos, maintenant ! Et il va falloir que je me la coltine jusqu'au métro, à Tchékhovskaia, et puis après, encore de Polianka jusqu'à chez Bozena ! Et en vitesse, en plus, que je sois bien chez elle avant six heures, sinon je suis refait pour Jospin ! Et pour une fois, il fait soleil, je sue à grosses gouttes sous l'effort et ma double couche de pulls ! Qu'il est loin, ce sacré Tchékhov ! Des flics...

Manquerait plus qu'on m'arrête... Non, ils croisent sans rien demander.

le pince-fesses à Jospin

Finalement j'arrive à l'heure, suant soufflant chez Bozena qui finit de se faire belle. Sa fille Anna travaille sur son ordinateur. Je demande l'autorisation de me doucher, raser, changer en vitesse, pas de problème. À 18h30 nous sommes dans la file des invités qui patientent au filtrage devant l'annexe de l'Ambassade. Ça fait bizarre d'entendre autour de soi tous ces gens qui parlent français et que je ne connais pas. Le ciel rose incandescent peint les visages.

On est à peine entré qu'une nana vient demander à Bozena de bien vouloir, en sa qualité de plus haute représentante du Centre Culturel, s'occuper de Roland Petit. Le problème, c'est que la sympathique polonaise ne sait pas du tout à quoi peut bien ressembler le chorégraphe, et moi non plus qui n'ai qu'un très vague souvenir d'une silhouette aperçue une ou deux fois dans des magazines, il y a au moins vingt ans. Nous traquons donc son ombre dans la foule endimanchée des membres de la communauté française à Moscou, déjà deux cent cinquante invités environ, sans compter qu'il s'en déverse continuellement des nouveaux... Heureusement, la nana de tout à l'heure revient accompagnée de Roland, élégant vieillard, que je laisse immédiatement en compagnie de Bozena, je préfère mille fois me balader dans la foule des happy few, l'œil et l'oreille aux aguets... Bof, rien de vraiment notable de ce côté-là, une foule mélangée d'assez jeunes et de pas trop vieux, hommes et femmes, certaines un peu ridicules avec des robes trop chics sur des corps pas assez foutus, aréopages de faux blasés qui parlent fort du commerce de leur entreprise en se disant que ça épate sûrement quelqu'un dans le groupe à côté, certains qui connaissent déjà les réceptions d'Ambassade, d'autres non, mais qui font comme si. Je repère quelques visages fréquentés ces temps derniers, je salue ceux qui me voient. Tout autour de la salle, on a dressé des buffets somptueux, verres ballons et flûtes miroitent en attendant d'être remplis, quelques plateaux à canapés font déjà leur entrée, autour de deux tables d'angle deux escouades de fromagers en tablier de coton mettent la touche finale à la présentation de saint-nectaire, chabichous, tomes, beaufort, reblochons, crottins, fourmes et autres bleus. Au fond de la salle un large podium exhibe ses micros, sous la surveillance de projecteurs montés sur une tourelle en tubulures. Je croise Hélène Roos, qui m'embrasse gentiment et me présente un certain Bounimovitch, mathématicien et député, qui est aussi à l'origine avec Falga de l'organisation de la Semaine de la poésie française, qu'il apprécie en connaisseur. Hélène lui ayant dit, avant de s'esquiver, que j'avais récemment travaillé sur une pièce à la teneur hautement poétique, nous parlons

quelques minutes de Harms et de Novarina, dont il connaît évidemment la traductrice russe. Mais ça commence à s'agiter fébrilement autour des buffets, on aperçoit les premiers buveurs, nous décidons d'un commun accord de nous jeter dans la mêlée, à tout à l'heure.

Les buffets, dans les réceptions du genre, t'as toujours intérêt à les attaquer bien au début, si tu veux en avoir pour ton argent. Bien se goberger des divins produits qu'on peut t'y proposer requiert un entraînement de haut vol, le dressage d'un mélange peu commun d'instinct et d'adresse, auquel tu ajouteras selon tes capacités et ton envie du jour un zeste de raffinement bien utile à masquer ta goinfrerie, s'il te reste un tant soit peu de fierté dans la satisfaction gourmande de ta dépravation. Parce que les mondains, tout formidables qu'ils soient dans la splendeur de leurs vaniteuses conversations, tout blasés et mijorés qu'ils s'affectent, au premier tintement de fourchettes qu'ils perçoivent, c'est plus du tout rince-doigts et ronds de jambe, c'est plutôt des spadassins hargneux, qu'ils se révèlent, des voraces dangereux ! Une seconde d'hésitation, et ils te plantent leur fourchette à escargots dans le petit canapé au lard que tu lorgnais, tant pis pour toi, je t'avais prévenu ! Le jeu, c'est de tout de suite foncer sur l'endroit le moins peuplé, au début y a toujours un ou deux trous dans la presse. Demander un verre de n'importe quoi, façon d'avoir bientôt l'air encombré, chaud devant. Attraper une assiette si tu peux, mais je préfère presque autant le service mains libres, où tu gloutonnes au fur et à mesure ce qui est posé pas trop loin sur la nappe. Quand tu tombes à ton goût, **// pour lire les 3 pages caviardées ici, voir l'édition papier //**

Pour finir – il est du car des VIP, on l'appelle – il me dit de surtout pas hésiter à venir le voir un de ces jours, en me filant sa carte avec trente-six numéros de téléphone et adresses. Mais j'en ai pas tout à fait fini avec la politique, j'aperçois à nouveau Bounimovitch et Deguy dans l'assemblée clairsemée, je voudrais quand même bien parler tarifs des musées avec un représentant de la Douma. En m'avançant à leur rencontre, sur qui je tombe ? – Jospin soi-même, qui allant sans regarder me heurte légèrement et, décidément en plein égarement, me dit qu'il faut qu'il aille téléphoner à Paris mais qu'il en a juste pour dix petites minutes, il revient. Okay, Lionel, c'est comme tu veux, je t'attends...

En présence de Deguy et de sa femme, j'attaque donc Bounimovitch bille en tête avec mon sketch sur l'intolérable discrimination xénophobe à l'entrée des musées. Soutien inattendu à ma tirade, Michel Deguy et madame ont connu la même expérience et la trouve tout aussi détestable. L'ami Bounimovitch partage notre point de vue, et nous dit se bagarrer un peu tout seul sur le sujet à la Douma, où il fait partie de la commission culturelle.

Cette affaire de différence de prix est d'après lui un héritage de la période soviétique lourdingue à évacuer, mais il est tout à fait conscient que la Russie perd à ce petit jeu beaucoup plus en image que ne lui rapportent en devises les chers billets pour étrangers. Il ne désespère cependant pas qu'il soit mis fin un de ces jours à la situation, parce que le nouveau ministre de la Culture a l'air de vouloir se préoccuper du problème, et Bounimovitch ne manquera pas de lui rapporter notre discussion. On parle ensuite de l'éclairage des rues et façades à Moscou, que Deguy apprécie encore plus que moi, allant jusqu'à le qualifier "d'extraordinairement pertinent", j'adore quand la conversation des poètes linguistes se teint de vocables issus de linguisme poétique. On dérive un peu sur les belles lettres, et j'apprends à Deguy l'ancienne estime qui me lie dans l'ombre à lui depuis des années, de poèmes en préfaces et en articles, depuis une intervention qu'il fit un jour d'il y a longtemps dans une salle grise (un collège ? une mairie ?) de la banlieue parisienne où j'avais accompagné mon ami écrivain Éric Villeneuve, en ce temps que nous étions toujours fourrés ensemble. Les Deguy envisagent d'aller manger dans un restaurant que leur recommande Bounimovitch, ils me proposent de les accompagner. À mon immense regret, c'est bien sûr impossible. Une autre fois, j'espère, ici ou ailleurs...

Je croise Marek Halter, ou un type qui lui ressemblerait comme sa barbe, et je retrouve Bozena, qui me demande si ça ne m'ennuie pas qu'elle invite un de ses collègues de travail et son épouse à venir grignoter un bout chez elle ! Cette nana est vraiment d'une incroyable prévenance : je m'impose à dormir, et elle veut mon autorisation pour recevoir ses amis ! Elle me présente Pierre et Natacha, lui débarqué de frais au Centre Culturel Français, où il s'occupe de développer la francophonie, elle, Russe d'origine qui avait quitté son pays en espérant ne jamais y revenir et qui y suit à regret son mari muté là. Ils ont un fils de quelques mois, confié ce soir à une baby-sitter.

Dix minutes plus tard, Bozena nous installe autour de la table de son salon, qu'elle a vite fait de garnir de jus de fruits, vodka, jambon, cornichons et autre pain, pendant que Natacha a la gentillesse de s'occuper de me réserver par téléphone un taxi pour demain matin 5h15. Nous devisons aimablement avec Pierre, qui me raconte le parcours qui l'a mené à ses actuelles fonctions. Il ne parle pas un mot de russe, mais y trouve plutôt un avantage pour le moment au poste qu'il occupe (?). Bozena et lui, en collègues qui se retrouvent à l'extérieur du bureau, dressent ensuite l'inévitable état des lieux et une rapide galerie de portraits de leurs communes relations de travail. Je n'apprends pas grand-chose de neuf par rapport à ce que je sais déjà du fonctionnement du Centre. Quand Natacha revient, je la branche sur son histoire à elle, pourquoi elle a l'air si dépitée

d'être ici, alors que c'est sa ville natale. Elle explique qu'elle déteste Moscou qu'elle a fui à quinze ans après les suicides successifs de son père et de sa mère, le premier ayant été acculé à se tuer pour des raisons politiques. Elle n'a jamais revu aucun membre de sa famille, ni même ses frère et sœur. Elle est partie vivre en Allemagne, où elle a appris le chant, qu'elle a pratiqué en professionnelle. L'incroyable destin l'a fait rencontrer Pierre, qui n'envisageait à aucun moment venir un jour travailler à Moscou. Trois ans plus tard ils y vivent. Cette ville ne lui inspire qu'un profond dégoût, même malgré les bouleversements qu'elle constate, mais qu'elle trouve encore très insuffisants, elle en a marre de devoir faire huit magasins chaque fois qu'elle a besoin d'une prise anti-moustiques ou de couches pour son bébé. Elle espère qu'elle va pouvoir trouver du travail rapidement, sinon c'est déprime assurée. Pierre, qui estime qu'elle est quand même un tantinet de mauvaise foi en ce qui concerne les problèmes d'achalandage dans les magasins, lui souffle qu'avec le boulot que vient de lui confier Hélène Roos, elle devrait déjà se sentir mieux dans sa peau. Je tilte : c'est donc elle, finalement, qui sera la trésorière de la Fondation pour le Festival ? Sacrée Hélène, elle a fait fissa, pour trouver sa "doublure" ! Je trouve le choix assez judicieux, Natacha est a priori une fille bien, et elle connaît le milieu du show-biz, avec son passé de chanteuse. En revanche, ça m'étonnerait qu'elle soit aussi "manipulable" qu'Hélène semblait souhaiter sa remplaçante. Oh ! Elles verront bien...

Vers onze heures et demie, nos deux invités nous quittent, il faut qu'ils aillent relever la baby-sitter. On n'a presque pas touché au jambon ni à rien, et très peu bu, mais c'est normal, avec tout ce qu'on s'était mis dans le cornet à l'Ambassade. Bozena m'installe un lit dans le canapé du salon et nous nous disons bonsoir – pas au revoir, elle tient absolument à se lever pour me voir partir.

CHAPITRE HUITIÈME : où l'on partage un temps l'intimité d'Olga

Mardi 23 octobre 2001

Je regarde Moscou s'en aller lentement sous la neige. Le taxi m'attendait ponctuellement, garé dans la nuit poudreuse de la cour blanchie, le chauffeur assoupi sur son volant. Il a refait mon chemin des écoliers d'ici, sans savoir que, s'il avait pris un autre itinéraire, je n'aurais pas pu dire aussi bien au revoir à la ville, boulevard de Iakimanka, grande rue Polianka, les deux ponts sur la Moskova avant d'effleurer les murs du Kremlin, la rue Znamienka qui remonte à Arbat, le boulevard du Nouvel Arbat, le pont de Borodino, où des voitures glissaient en travers de la chaussée. Le car était à la place où je l'avais laissé au début du mois, près du parking devant la gare de Kiev, une soixantaine de passagers attendant déjà aux portes ou s'activant à l'installation de leurs bagages dans la soute. Monté parmi les derniers, il ne me restait plus que des places côté couloir. J'en ai choisi une à peu près au milieu, près d'un siège momentanément occupé seulement par une sacoche et un pull. Olga n'est arrivée qu'après que le moteur ait commencé à chauffer, une jeune artiste peintre souriante et douce qui rejoint son mari, étudiant en histoire à Paris. Nous avons échangé quelques mots en russe, puis elle s'est endormie.

8h45 : sur le parking de *l'Oasis*, je fais quelques mouvements d'assouplissement dans la bise glaciale. Le soleil déjà haut arrose généreusement la taïga de sa lumière rosée, il n'y a pas une trace de neige, mais Moscou est à deux cents kilomètres derrière nous. Je vais faire un tour au bar d'extérieur, acheter mon Fanta du matin. Sur la terrasse à l'ombre, un jeune type m'invite à partager sa vodka. Il est enchanté que je sois français, et tient absolument à faire causette en trinquant. Malgré mon aversion prononcée pour l'alcool aux aurores, je trempe mes lèvres dans le verre qu'il me tend, en m'excusant de ne pas boire plus à cause de la route qui m'attend.

16 heures : nous sommes à la gare routière de Minsk. Correspondance, tout le monde descend. Avec Olga, nous décidons de nous réassoir côte à côte, dans le nouveau bus. Nous avons largement lié connaissance, entre deux assouplissements sur le trajet. Elle parle un français dont elle a honte,

mais qui vaut bien mon russe, et nous échangeons donc en bilingue. La mignonne hôtesse du car semble un brin jalouse que je n'aie pas besoin d'elle pour me traduire les quelques détails pratiques qu'elle délivre, elle est même venue me voir avec une sorte de sourire qui en dit long, pour m'expliquer que si j'avais besoin de quelque chose, c'est à elle qu'il fallait m'adresser. Ainsi sont les femmes, chasseresses : parfaitement indifférentes et parfois frigides jusqu'à l'ostentation à nos égards, mais quand elles ont l'impression qu'un coup va partir, toutes griffes dehors elles accourent. Si ça ne marchait pas comme ça presque à chaque fois, j'aurais ignoré mon ticket avec l'hôtesse, comme d'ailleurs avec Marina derrière nous, une grande blonde qui ne nous lâche plus, sympathique au demeurant, elle va jusqu'à Anvers où elle exerce la profession de vétérinaire, on échange elle et moi en anglais, et elle parle russe avec Olga. Ceci dit, il va falloir que je mette bien visiblement moi aussi quelques points sur les i, parce qu'avec toutes ces filles sur les bretelles j'ai bien compris, aux œillades et sourires de plus en plus entendus que me balancent les rares mecs qui voyagent avec nous, que j'étais devenu pour tous The Latin Lover à succès du car, je voudrais pas que ça devienne trop lourd pour Olga, qu'on n'a même pas eu le moindre geste et qu'on en aura pas, je crois. C'est Frédérique que je suis parti rejoindre, et Olga attend son Andreï de cœur ferme. Mais je t'avoue que cette pseudo aventure est assez stimulante. À chaque arrêt-pipi je m'aperçois d'une nouvelle à se repaître de désirs louches à mon égard. Après un mois d'abstinence, ça réchauffe les sens.

En plus, entre poire et fromage je commence la lecture du chef d'œuvre de Frédéric Dard, *La vieille qui marchait dans la mer*. Je me marre comme un gamin en lisant ces lignes, qu'Olga me demande de lui dire à haute voix et de lui expliquer.

À 22 heures, heure russe, nous arrivons à la frontière Biélorusse, au-dessus de Brest. Après une attente infinie dans la file des quatre pauvres bus qui essayent de passer, nous avons droit à la fouille de nos bagages dans une sordide salle des pas perdus, qui pue le moite, le rance, la sueur de trouille et l'aisselle de douaniers. Des kapos poussent nos sacs, en font ouvrir certains. Pas un mot autre que des ordres grommelés chienneusement. La prochaine fois, c'est sûr, les frontières je les passe en tank ! Ah! sentir leurs odieux bâtiments, leurs caboches à casquette ineffable éclater sous mes chenilles ! Le plaisir de les voir gesticuler pour rien dans le vrombissement mécanique merveilleux du mépris armé ! En attendant la guerre salvatrice, c'est une discrète jouissance de voir deux jeunes types complètement bourrés, membres du convoi d'humanoïdes d'un autre car en fouille, parvenir à passer deux sachets de came qu'ils avaient d'abord planqués sous un radiateur, au vu de tous sauf des cerbères. Tant qu'ils y sont, ils aident aussi

une bonne grosse polonaise à escamoter du contrôle une valise entière, on ne saura jamais ce qu'elle contenait. Face au flicage, il y a toujours des solidarités inattendues. À quatre heures du matin, on a enfin le droit de repartir. Pour moins d'un kilomètre, parce que cette fois c'est la douane polonaise qui nous prend en mains ! Mais pas longtemps, juste une heure et quart... Je règle ma montre sur le fuseau horaire de Varsovie à Paris : finalement, il n'est que 3h30 quand on entre enfin en Pologne ! Ça rassure.

Mercredi 24 octobre 2001

À 10 heures du matin, nous déposons quelques comparses dans le centre de Varsovie. Une vieille babouchka odorifère, dont plusieurs voisins et moi espérons le départ imminent, reste parmi nous. J'irais bien me dégourdir les jambes humer plutôt la ville une heure ou deux, mais on n'arrête pas *Intercars* avec des vœux.

Tout le matin jusqu'à 16 heures, on fait donc marathon sur la nationale traversante de Varsovie à l'Allemagne. Les chauffeurs, qui se relaient à une station essence sur le coup de midi, conduisent comme des calus pour rattraper on ne sait quel horaire, de toute façon il va falloir qu'on se tape la commack douane polono-germaine, qui célèbre à toute heure, on le sait bien, l'entrée dans le très renommé espace Schengen, duquel l'Europe t'appartient, je te rappelle. En attendant, les fossés défilent à toute berzingue à notre gauche, pendant que le pare-brise avant du car, en écran à suspense géant, nous raconte les mésaventures et les freinages désespérés des types qui tentent d'échapper à notre face à face, si on n'arrive pas à en écrabouiller un de plein fouet c'est que Dieu est peut-être avec eux autant qu'avec nous. Pour nous relaxer, la télé intérieure diffuse *Taxi 2*, en hommage aux rescapés de la confrérie internationale des nouveaux beaux à roues qui rappent.

Toujours vivants à 16 heures, on nous arrête peu avant la frontière, dans cette petite auberge de bord de route que je t'ai déjà racontée au départ. Olga aimerait bien se doucher, mais la cabane prévue à cet effet est malencontreusement fermée, elle vient donc manger avec Marina et moi, au visible désappointement de la vétérinaire, qui arrive quand même à imprimer notre repas de ses préoccupations : castration de chats et photos de ses deux chow-chow sont autant au menu que ce qu'on mange, d'appétit malgré les poils. En remontant dans le bus une heure et quart après, je croise l'un des chauffeurs de mon aller, qui vient de stationner son car et qui me reconnaît, et je me dis qu'on doit vite faire sympathie *on the road, again*, même si on n'est pas si

jeune et large d'épaules qu'on le chante ici ou là (-villiers⁷¹).

Re-douane, 320 minutes d'arrêt :

**// pour la fin de cette chronique, voir l'édition papier.
Elle est vendue 15 Euros (plus frais de port) et comporte
191 pages au lieu des 105 de cette version tronquée.
Espérant votre commande à srivron@free.fr //**

⁷¹ Le jeu de mot est lourdingue, je te prie de m'en excuser. Mais c'est la faute à Frédéric Dard, que je suis en train de lire, je t'ai dit. Parce que, tout chef d'œuvre que soit bel et bien sa *Vieille qui marchait dans la mer*, je voudrais qu'on constate ensemble qu'il écrivait quand même souvent un rien facile, le San-Antonio. C'est pas forcément très consensus de le glisser ex-abrupto dans une note comme ça, mais les consensus sont tristes comme un cornet mal léché, je trouve.

Achévé d'imprimer en France en avril 2010
sur les presses de Charvet Imprimeurs à Lyon 69006
www.charvet-imprimeurs.fr
pour le compte de Serge Rivron – Pluton éditeur
srivron@free.fr

Mise en page conception graphique de la couverture et photos :
Serge Rivron

Dépôt légal : avril 2010
ISBN : 2-9526421-0-9